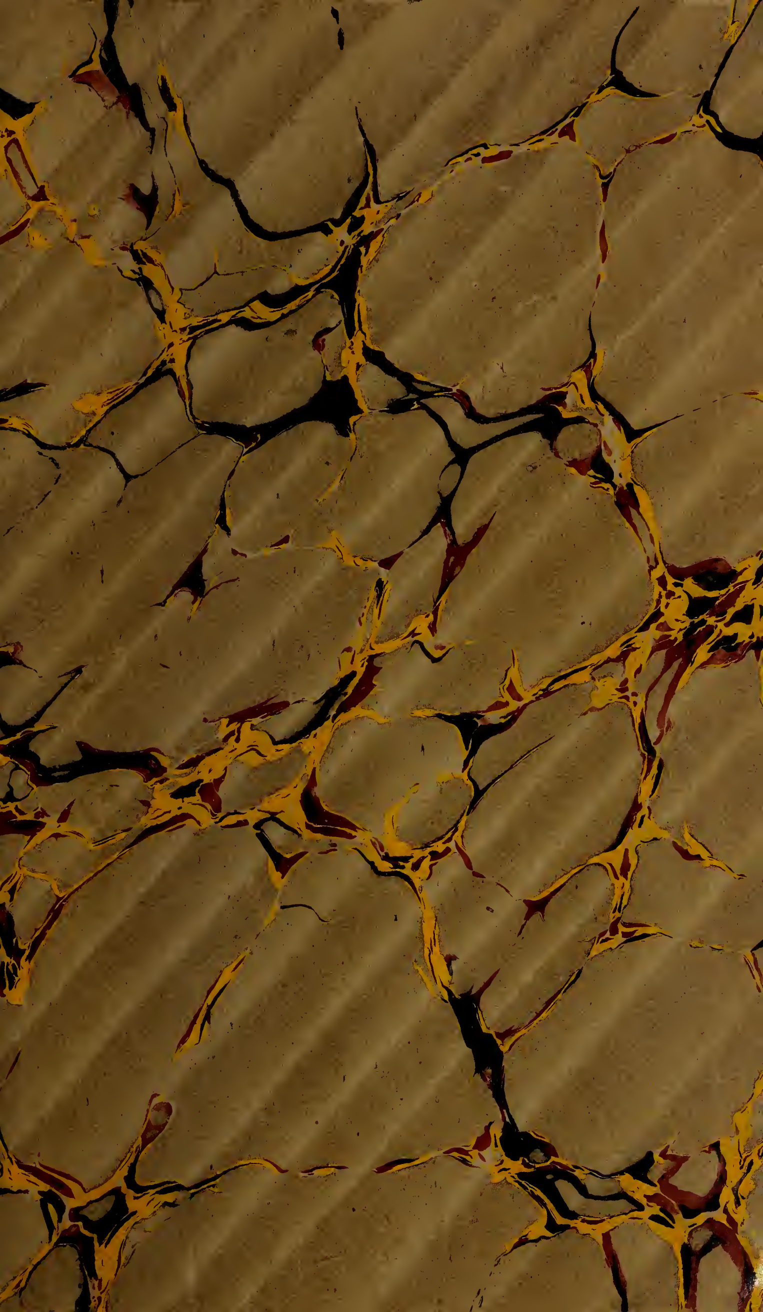




180

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

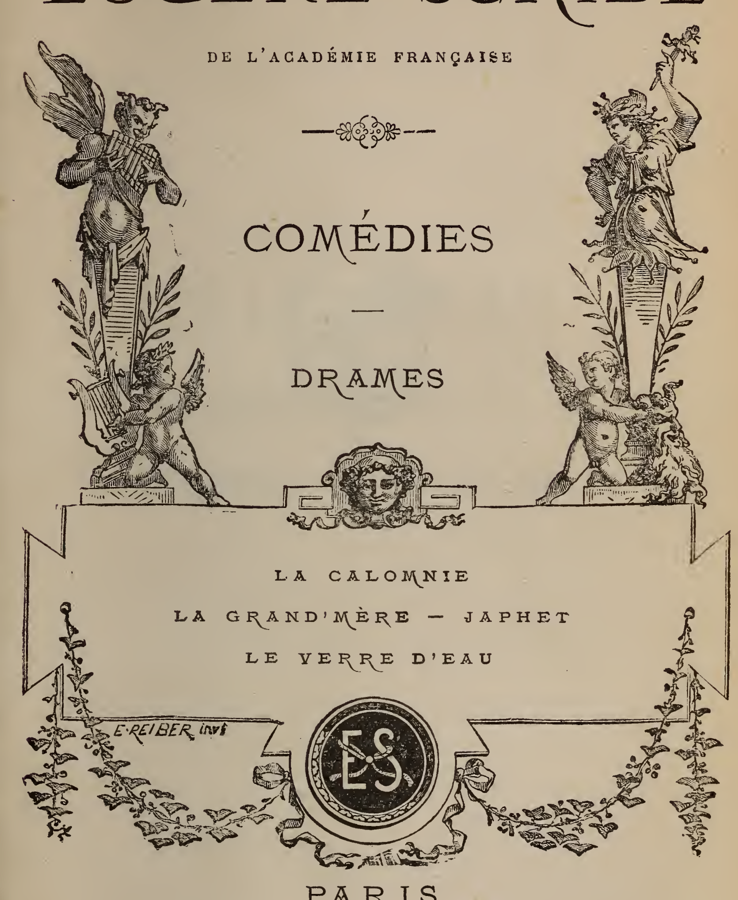
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



COMÉDIES

—

DRAMES

LA CALOMNIE

LA GRAND'MÈRE — JAPHET

LE VERRE D'EAU

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1874



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.)

LA

CALOMNIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Théatre-Français. — 20 Février 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RAYMOND, premier ministre	MM. FIRMIN.
LUCIEN DE VILLEFRANCHE, son ami, député	GEFFROY.
DE GUIBERT, banquier, mari d'Herminie.	PROVOST.
LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, attaché au ministère des affaires étrangères.	MENJAUD.
COQUENET, habitant de Dieppe	SAMSON.
BELLEAU, garçon des bains	ARMAND DAILLY.
DE SIVRY	BERTON.
1er BAIGNEUR	MATHIEN.
2e BAIGNEUR . . . , ...	MONLAUR.
3e BAIGNEUR	ALEXANDRE.
CÉCILE DE MORNAS, pupille de Raymond.	Mmes PLESSY.
HERMINIE DE GUIBERT, sœur de Raymond.	ANAÏS.
Mme DE SAVENAY, cousine de Cécile. .	DESMOUSSEAUX.

BAIGNEURS ET BAIGNEUSES.

A Dieppe. — Dans l'hôtel des bains.



LA CALOMNIE

« Courage!... poursuivons ma route! j'ai
« donc en chemin marché sur quelque rep-
« tile puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LA CALOMNIE. — Acte II, scène 1re.

ACTE PREMIER

Un salon des bains. Porte au fond et croisées donnant sur des jardins et sur la mer. A droite et à gauche, deux portes de chaque côté donnant sur des chambres ou sur d'autres salons. Au fond, un piano, des tables de jeu. A gauche, sur le devant du théâtre, une table ronde couverte de brochures et de journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAIGNEURS et COQUENET, assis à gauche, autour de la table ronde, et lisant des journaux; entrent HERMINIE et CÉCILE; puis, derrière elles, BELLEAU et Mme DE SAVENAY, à qui LUCIEN donne le bras.

LUCIEN, à Belleau.

Les appartements de ces dames seront-ils bientôt prêts?

BELLEAU.

Dans l'instant!... Jamais il n'y eut plus de monde que cette année aux bains de Dieppe ... Avez-vous écrit vos noms sur le livre des voyageurs?...

HERMINIE.

Eh ! mon Dieu, non...

BELLEAU, lui donnant le livre.

Ça occupe toujours !...

(Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.)

COQUENET, de l'autre côté, à gauche.

Ce sont des voyageurs et des voyageuses qui arrivent. (Lisant tout haut son journal.) « Grâce à la sagesse de l'administration, « et à l'activité déployée par nos ministres, le commerce et l'in- « dustrie renaissent de toutes parts... » Est-ce étonnant... voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations... et cela me fait plaisir... (Regardant le titre.) Eh non !... je m'étais trompé de journal, ce n'est pas le mien... Garçon, celui du département !...

BELLEAU, lui donnant un journal.

Voilà, monsieur... je le lisais...

COQUENET, lisant.

« La faiblesse et la stupidité de l'administration... » A la bonne heure... « ont paralysé toutes les sources de l'indus- « trie.. » C'est bien, je me retrouve... me voilà chez moi... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU.

Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous y gagnez ?...

COQUENET.

Ça m'instruit, ça me tient au courant... (Lisant.) « Par « malheur pour le pays, le personnage le plus influent, « M. Raymond, qui, jadis, avocat médiocre, est devenu minis- « tre... on ne sait comment... »

LUCIEN, vivement.

On ne sait comment ?...

(Herminie lui fait signe de se taire.)

COQUENET, continuant.

« Risque de tout perdre... » cela se pourrait bien... et cela ne m'étonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR.

Un homme indigne!

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Mauvais citoyen!

PREMIER BAIGNEUR.

Mauvais administrateur!

TROISIÈME BAIGNEUR.

Mauvais fils!

COQUENET.

Voilà ce que je ne lui pardonne pas; il paraît qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce!

LUCIEN, passant au milieu du théâtre.

Lui! Raymond?... le connaissez-vous, monsieur?...

COQUENET.

Parfaitement... par mon journal... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus... ce qui est tout naturel... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire, électeur de la ville de Dieppe, que je n'ai jamais quittée... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux...

BELLEAU.

Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre!... On dit, ici, qu'il a reçu des sommes énormes des messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner.

(Il sort.)

LUCIEN.

Mais c'est absurde!...

HERMINIE, le retenant.

Y pensez-vous, Lucien... faire un éclat... vous, son ami intime...

COQUENET, toujours à la table, à ceux qui l'écoutent.

Et encore, ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, se levant.

Monsieur !...

LUCIEN, la retenant à son tour, et à demi-voix.

Voulez-vous donc vous faire connaître?...

COQUENET, continuant.

Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR.

C'est elle qui gouverne, et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, que Lucien retient toujours.

C'est trop fort !...

(Lucien l'oblige à se rasseoir et reste près d'elle.)

PREMIER BAIGNEUR.

Témoin son mari... un banquier, un sot, un important... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET.

En vérité ! moi qui ne demanderais qu'une recette... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR.

Une affaire magnifique !

TROISIÈME BAIGNEUR.

Un million de bénéfice !

COQUENET.

Et en disposer pour un des siens... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition... qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR.

Comme c'est gouverner !...

COQUENET.

Ça fait pitié!...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est d'une maladresse!...

TROISIÈME BAIGNEUR.

Pas tant!... car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET.

Vous croyez!...

PREMIER BAIGNEUR.

C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR.

C'est probable...

COQUENET.

C'est sûr...

TOUS.

Il n'y a pas de doute!

CÉCILE, qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à M[me] de Savenay.

Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies!

M[me] DE SAVENAY, à voix basse.

Que faites-vous, Cécile? vous, sa pupille...

HERMINIE, de même.

Son enfant...

CÉCILE, se levant.

Et c'est justement pour cela que je prends sa défense... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'État... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, messieurs, cet homme si

avide et si gorgé d'or a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE.

Cécile... Cécile... plus bas!

CÉCILE.

Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut?

HERMINIE, à part.

Comme si on disait ces choses-là!

COQUENET.

Pardon... mademoiselle... pardon, nous ne savions pas!... sans cela... je me serais bien gardé!... ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE.

Comme un écho!...

COQUENET.

C'est vrai... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, bas à Mme de Savenay.

Monsieur les répète...

Mme DE SAVENAY, de même.

Et pour les pensées...

HERMINIE, de même.

Cela ne le regarde pas... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, entrant.

Le bateau à vapeur qui arrive!...

(Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.)

COQUENET.

Le bateau de Brighton!... je cours sur la jetée... c'est notre seule occupation de jour... à nous autres bourgeois de Dieppe!... Mesdames...

(Il les salue et sort.)

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, Mme DE SAVENAY, HERMINIE.

Mme DE SAVENAY.

Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers... des... bourgeois!...

CÉCILE.

J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que M. Lucien me semble de votre avis... par son silence... du moins.

LUCIEN.

Non, mademoiselle... je conçois votre indignation... et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat... d'abord à cause de la santé de madame la marquise... et puis le ministre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu... et, dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE.

Oh! vous d'abord, vous craignez tout! le moindre bruit vous effraie... le moindre propos vous arrête... sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez : Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN.

J'en conviens... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE.

Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE.

Ou d'un poltron... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur... oui, monsieur, par inclination vous êtes ministériel... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre; et à la Chambre... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes... qui vous empêchent de dormir!... Bien plus... ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour... et pourquoi?... parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste... et parce que vous vous répétez sans cesse : Que dira le monde?... que dira mon journal?... que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, avec fierté.

A qui, s'il vous plaît?...

HERMINIE.

A la révolution de Juillet... qui y consent... ou qui du moins ferme les yeux... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN.

Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je respecte ,il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE.

Et qui n'ont pas le sens commun...

Mme DE SAVENAY, d'un ton grave.

Peut-être... madame... peut-être!...

CÉCILE.

Quoi ! ma cousine, vous pourriez croire?...

HERMINIE, à part.

Je déteste les marquises !

Mme DE SAVENAY.

Permettez, permettez... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique... non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles; et dans mon château de Savenay, en Normandie... où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas...

HERMINIE.

Que faites-vous donc, madame?

Mme DE SAVENAY.

Nous attendons !... Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, en qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance : c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée... et dans ce que dit le monde... quelque absurde que ce soit... il y a toujours au fond quelque chose de vrai... toujours !

CÉCILE.

Quoi ! ma cousine, vous n'admettez pas que la calomnie...

Mme DE SAVENAY.

Non, ma chère, la calomnie n'existe pas... je n'y crois pas... passe pour de la médisance... et si elle ose élever la voix, c'est qu'on lui en donne sujet... car dans la haute société... on n'invente pas... on raconte...

HERMINIE, avec intention.

Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

Mme DE SAVENAY, avec hauteur.

Vous en connaissez, madame?...

HERMINIE, la regardant.

De très-proches...

Mme DE SAVENAY.

Dans votre famille, sans doute... et sans aller plus loin, votre crédit sur votre frère... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, avec ironie.

Vous croyez?

LUCIEN, vivement.

J'en étais sûr!... je le lui ai dit... et malgré mes instances... malgré mes prières... il a cédé à vos sollicitations...

HERMINIE.

Ah! c'est vous, monsieur, qui vous opposiez...

LUCIEN.

Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!...

HERMINIE.

Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là... qu'il ira plus haut!...

LUCIEN, avec chaleur.

Quoi! vous oseriez plus encore... et le pays, et la presse, et le monde... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE.

C'est juste!... c'est votre phrase... je l'attendais.

LUCIEN.

Et qu'y répondez-vous?...

HERMINIE, gaiement.

Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!... Il aura lieu de s'étonner et de causer de nouveau, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur... (Montrant Cécile.) de l'autre, tant de calme et de réserve... et il trouvera sans doute piquant de vous

voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre... (Apercevant une femme de chambre qui entre.) Pardon, monsieur, pardon, mesdames... on nous annonce que nos appartements sont prêts... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari.

(Elle leur fait la révérence et sort.)

SCÈNE III.

CÉCILE, Mme DE SAVENAY, LUCIEN.

Mme DE SAVENAY, à Cécile avec dépit.

Je permettrais encore les ministres... mais leurs femmes et leurs sœurs... je ne peux pas m'y résoudre ! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame, qui me suffoque... elle n'a pas même de quoi être impertinente... et elle l'est...

CÉCILE, souriant.

Comme une duchesse.

Mme DE SAVENAY, avec colère.

Elle ! je l'en défie ! elle aura beau faire... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile ?...

LUCIEN, se mettant devant elle.

Pardon, mademoiselle, un mot, de grâce... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu... et devant madame la marquise, votre parente... (Cécile et Mme de Savenay reviennent près de lui.) Je vous ai vue cet hiver à Paris... et je me suis dit : « Ou je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme... » Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune... votre main dépendait de vous et de votre respectable

parente, madame de Savenay, qui par sa position et sa naissance pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance... il a obtenu son consentement, plus encore!.. le vôtre... oui... je ne m'abuse pas... c'est son crédit sur vous... c'est son influence, bien plus que mon mérite qui vous a décidée... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur; je n'ai pas pensé au vôtre... mais aujourd'hui... et pour la première fois... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, souriant.

Je comprends! la phrase de madame de Guibert a produit son effet.

LUCIEN, vivement.

Non, sans doute. (Avec ambarras.) Mais elle a remarqué... votre froideur... votre réserve... et, ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise... si dans les discours du monde, il y a quelque chose de véritable... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret... si enfin... je ne suis pas aimé... comme je vous aime...

CÉCILE, gravement.

Je vous entends, monsieur... et vous n'aurez point fait en vain un appel à ma franchise.

Mme DE SAVENAY.

Cécile... que voulez-vous dire?

CÉCILE.

Tout ce que je pense, madame... (Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, bien que d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse... il avait pris du service sous l'empereur... et s'était battu...

Mme DE SAVENAY, avec dédain.

Comme un roturier, comme un soldat!

CÉCILE.

Il était devenu général et intime ami...

Mme DE SAVENAY, de même.

De l'usurpateur !...

CÉCILE.

A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune homme, c'était Raymond votre ami... et votre camarade d'études...

LUCIEN, avec chaleur.

Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents; je sais que lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits...

CÉCILE.

Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN.

Ce procès qui commença sa réputation.

CÉCILE.

Et changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors à me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château... où nous vivions la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris... Et là, monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas... Mais ce que je puis vous attester, monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon ima-

gination... sans le savoir... sans m'en rendre compte... je crus l'aimer... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, vivement.

Et lui...

CÉCILE.

Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi! Il avait raison... tout nous séparait... je ne pouvais lui appartenir... et je ne comprends pas d'attachement possible, en opposition avec le devoir... C'est vous dire, monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit: « M. Lu-« cien de Villefranche est mon ami d'enfance et mon adver-« saire politique... Mais c'est un homme de mérite, un « homme d'honneur... Il t'aime éperdûment, il te rendra heu-« reuse, je te le jure, aie confiance en moi. » Et j'ai répondu: Mon ami, disposez de ma main... Voilà, monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime... je le sens... je vous le promets!... Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, dites-vous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute. Lorsqu'il en sera ainsi, je ferai comme aujourd'hui, monsieur, je vous dirai la vérité... je vous la dirai toujours!... et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi?

LUCIEN.

Oui, plus qu'en moi-même!... j'étais un insensé... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!... Pour commencer... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive... quoi qu'on puisse dire...

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE, Mme DE SAVENAY, CÉCILE, LUCIEN.

LE VICOMTE, à Belleau.

Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas d'appartement!... Arrange-toi! il m'en faut un... et ce qu'il y aura de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, ou ne pas s'en mêler... Ah! des dames... (Saluant.) Je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, bas à Cécile qui salue.

Quel est ce jeune homme... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE.

Je n'en sais rien... il faut bien qu'il me connaisse; mais je ne pourrais pas dire son nom.

Mme DE SAVENAY.

Ni moi non plus, et il se trompe probablement... mais dans le doute...

(Elle fait la révérence au vicomte qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.)

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, suivant Cécile des yeux.

ne charmante personne... que je connais certainement et beaucoup... où diable l'ai-je vue?... peut-être à l'Opéra... allons donc!... à moins que ce ne soit aux premières loges... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? ce qui les amène?

BELLEAU, naïvement.

Non, monsieur... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec leurs femmes de chambre; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE.

Ah! voyons... (Lisant.) La marquise de Savenay et mademoiselle Cécile de Mornas... Je ne connais pas... et cependant... (Vivement.) Eh oui, c'est cela même... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée.

BELLEAU.

Vous la connaissez...

LE VICOMTE, avec distraction.

Infiniment... c'est-à-dire de vue... de souvenir... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier... et voilà qu'ici même... au moment de mon arrivée... quand par ordonnance du médecin... il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas ma faute... au diable les idées tristes. (Chantant.) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU.

Oui, monsieur... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom!...

LE VICOMTE.

Danse-t-on?... y a-t-il des concerts?... y a-t-il spectacle?...

BELLEAU.

Oui, monsieur... tous les soirs au salon... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE.

C'est trop de plaisirs... je vais me croire à Paris!... et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU.

Vous, monsieur?...

LE VICOMTE.

Il n'y a pas moyen d'y vivre... je donne ma démission!... des amis... des maîtresses... des créanciers! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies... j'ai cru que ce serait gai... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant... quand on doit maintenant... il faut payer...

BELLEAU.

C'est selon.

LE VICOMTE.

Eh oui... mon cher... sinon, on devient mauvais genre... les gens comme il faut ne font plus de dettes... c'est une mode comme une autre... c'est bizarre, mais c'est ainsi... je m'en suis aperçu... Et moi, le vicomte de Saint-André... cela me faisait du tort!...

BELLEAU.

Vous devez donc beaucoup?...

LE VICOMTE, riant.

Parbleu... si je voulais comme tant d'autres écrire mes mémoires... Si encore je m'étais amusé... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisirs que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des Affaires étrangères... où mon oncle m'a fait entrer... tous les jours au Bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe... obligé d'admirer, d'adorer ces dames, et de se battre pour elles... oui, le diable m'emporte! ça m'est arrivé une fois... contre un honnête homme qui sifflait... et qui avait raison... la petite était détestable ce soir-là... mais enfin... (Respirant avec satisfaction.) et grâce au ciel... elle m'a trahi.

BELLEAU.

Ce qui vous désole.

LE VICOMTE.

Au contraire; je ne suis plus obligé de crier *brava!* j'ai reconquis mon indépendance... je suis libre... et ruiné!...

BELLEAU.

Vraiment!

LE VICOMTE, se jetant sur le fauteuil à gauche près de la table et feuilletant le livre des voyageurs.

Une belle occasion pour être sage et pour étudier!

BELLEAU.

Vous!

LE VICOMTE.

Pourquoi pas?... ça me changera... c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça. (Regardant toujours le livre des voyageurs.) Ah! madame de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'a pas le temps!

BELLEAU.

Vous la connaissez?

LE VICOMTE, vivement.

Du tout... du tout... la sagesse... la vertu même!... mais je connais son mari... un important... un fat... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... il rit toujours... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... il est aussi du Jockey-Club, et c'est lui qui m'a gagné, l'autre semaine, mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme... et j'aurai du moins ici un avantage... c'est que je ne l'entendrai pas... (Entendant rire dans la coulisse.) Allons, décidément, je suis maudit!... me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (A Belleau.) Vite mon appartement... et un bain... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer.

(Belleau sort.)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à DE GUIBERT, qui entre par le fond avec COQUENET.

DE GUIBERT, riant, et tenant Coquenet par la main.

C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture.. Comme on se retrouve!... qui m'eût dit que le rivage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste !

COQUENET.

Depuisr inze ans que nous ne nous sommes vus !

DE GUIBERT.

Chez maître Durand, notre avoué... à l'étude où je faisais des romances... et madame Durand... te rappelles-tu madame Durand?... et Didier, le maître clerc... mais je me tais... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... toi, c'est différent... tu as toujours été bon enfant... physionomie candide traduite de l'allemand... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET.

Tu es bien bon!

DE GUIBERT, riant toujours.

Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait... es-tu marié ?...

COQUENET.

Pourquoi me demandes-tu cela?

DE GUIBERT, riant.

Je te demande : es-tu marié?... Le tout pour s'amuser...

COQUENET.

Moi... le mariage ne m'amuse pas beaucoup!... attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants...

DE GUIBERT, riant.

Qui te ressemblent... j'en suis sûr.

COQUENET.

Les avis sont partagés... elle m'en fait espérer un cinquième... et quoique j'aie quelque fortune... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département... tu comprends qu'avec cinq enfants, un pauvre propriétaire n'est jamais riche; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT.

Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident?

COQUENET.

Il a été nommé pair! ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT.

Tu peux te passer de lui... je t'aurai ça... j'obtiens tout ce que je veux... c'est-à-dire, ma femme qui est sœur du ministre...

COQUENET, avec admiration.

Quoi! mon ami Guibert... tu es beau-frère du ministère!

DE GUIBERT.

Comme tu vois, pas plus fier pour ça... une position superbe... en passe d'arriver à tout... et j'arriverai... (A demi-voix.) Il en est question.

COQUENET.

Est-il possible?

DE GUIBERT, de même.

Cela ne me serait jamais venu à l'idée... mais ma femme le veut... elle y tient, il faut que cela soit... je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET.

Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être

nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT.

Nous verrons ça.

COQUENET.

Ça ne rapporte que quinze mille francs... mais en revanche, on n'a rien à faire... place honorable qui irait à mes goûts et à mes moyens; car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT.

La vie de province !... la douce médiocrité. *Aurea mediocritas.*

COQUENET.

Oui, mon ami, *aurea* si j'avais des appointements, si j'avais cette place... par malheur, nous avons des concurrents...

DE GUIBERT.

Il y en a toujours.

COQUENET.

M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que ça fait?... si tu as des amis... si tu te mets bien avec ma femme... je te présenterai... c'est elle que ça regarde... car nous ne nous mêlons jamais d'affaires, ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET.

Tu es donc lion?... tu es donc jeune?...

DE GUIBERT.

Plus que jamais !... car je suis riche... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plaît toujours, on ne vieillit pas... au contraire... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine

de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures! je te les dirai, car je les connais toutes! sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier... je ne peux pas y suffire, parole d'honneur!... Silence!... c'est ma femme!

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, toujours à gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs; DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.

COQUENET.

Ah! mon Dieu! c'est là ta femme?...

DE GUIBERT.

Madame de Guibert!...

COQUENET.

La sœur du ministre?

DE GUIBERT, allant au-devant d'elle.

Elle-même... je vais te présenter.

HERMINIE.

Enfin, monsieur, vous voilà! et ce n'est pas sans peine! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Havre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT.

Nous allions comme le vent... Mais que veux-tu?... trois cent cinquante passagers... au lieu de quatre-vingts... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (Riant.) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie... j'ai l'honneur de te présenter...

(Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit, en face d'elle, le vicomte, qui vient de se lever; elle passe près de lui.)

HERMINIE.

Monsieur de Saint-André!...

DE GUIBERT, riant et lâchant la main de Coquenet.

Le petit vicomte... ici... à Dieppe... Qui diable l'amène?... Il vient me demander sa revanche... le billet de mille francs... les dix fiches que je lui ai gagnées, avant-hier, au whist!... Ça va... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE.

Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas... vous êtes trop heureux... monsieur de Guibert... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'envierais le plus... ici, surtout...

HERMINIE.

Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, monsieur, que pour vous apercevoir... car, à Paris, on ne vous voit plus... c'est indigne...

DE GUIBERT.

Je crois bien... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, à son mari.

Où, sans doute, monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT.

Du tout!... je le sais par ouï dire... par la renommée...

HERMINIE, à son mari.

Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (Au vicomte.) Et vous venez à Dieppe?...

LE VICOMTE, gravement.

Par régime, madame... par sagesse.

HERMINIE.

En vérité!...

LE VICOMTE, de même.

C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer !...

DE GUIBERT.

Allons donc... faites donc le discret... comme si on ne le connaissait pas !... Il a des intentions... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE.

Moi ?...

DE GUIBERT.

Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, vivement.

Monsieur...

DE GUIBERT.

Une histoire impayable... invraisemblable... de quoi faire un drame romantique !... Et si je vous la disais ..

LE VICOMTE, avec colère.

Monsieur... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, de même.

Aussi, je n'en parle pas... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai... que si je voulais...

LE VICOMTE, de même.

Encore, morbleu !...

DE GUIBERT, de même.

Mais je ne veux pas... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça... j'en ai un que j'oubliais... où donc est-il ?... (Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.) Avance donc !... Voici, madame, un de mes anciens camarades... que je vous présente...

HERMINIE.

Monsieur...

DE GUIBERT.

Monsieur Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET.

Moi-même.

DE GUIBERT.

Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET.

Moi-même...

DE GUIBERT.

Et un mot de toi, chère amie... une apostille au bas de sa pétition... (A Coquenet.) As-tu ta pétition ?

COQUENET, cherchant dans sa poche.

J'en ai toujours !

DE GUIBERT.

Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... n'est-il pas vrai ?

HERMINIE, de même.

Non, monsieur.

DE GUIBERT.

Comment, non?

HERMINIE, froidement.

Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT.

Allons donc!

HERMINIE, de même.

C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition... d'intrigues, peut-être.

DE GUIBERT, *à Coquenet.*

Et qui donc?... des sots et des imbéciles... n'est-il pas vrai?...

COQUENET, *balbutiant.*

Certainement... mais (*Regardant Herminie.*) quand on ne connaît pas les personnes...

DE GUIBERT.

Tu as raison... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET.

Je crains que non...

DE GUIBERT, *à demi-voix, avec importance.*

Je m'en charge... j'en fais mon affaire!... s'il le faut même... je dirai: Je le veux!...

COQUENET, *vivement.*

Dis-le!

DE GUIBERT.

Pas devant le monde.

COQUENET.

C'est juste!

DE GUIBERT, *lui prenant le papier qu'il tient.*

Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, *qui pendant ce temps a causé bas avec le vicomte.*

Oui, monsieur, nous allons, avant le dîner, faire une promenade en mer, et je compte sur vous...

(*Le vicomte s'incline et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

HERMINIE, s'asseyant près de la table, à gauche; DE GUIBERT.

DE GUIBERT.

Maintenant que nous sommes seuls... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, toujours assise.

Votre ami?

DE GUIBERT.

Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens.., et une amitié qui a eu quinze ans d'intérim n'est pas des plus violentes... mais c'est égal, je me suis mis en avant... on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro... et si ce n'est pour lui.., du moins pour moi et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, la prenant, la jetant sur la table et frappant dessus, de la main, avec impatience.

Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!...

DE GUIBERT, avec vivacité.

Et moi, je veux!...

HERMINIE, se levant.

Qu'est-ce que c'est?...

DE GUIBERT, baissant le ton.

Je veux savoir pour quelle raison...

HERMINIE.

La raison c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi, qui, ce matin encore et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT.

Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il

est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne; et si tu savais combien il est bon enfant!

HERMINIE, sèchement.

C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?... avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous...

DE GUIBERT.

Il n'arrivera que ce soir, il y avait conseil des ministres... il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier... de modifier le cabinet...

HERMINIE.

Oui... un changement aux Finances... lui avez-vous parlé?...

DE GUIBERT.

J'ai hasardé quelques mots... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE.

C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup, en vous faisant obtenir cet emprunt... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT.

Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, avec vivacité.

Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas... et avec le haut rang que vous occupez dans la banque il vous faut plus que cela... il le faut... pour moi... sinon pour vous... oui, monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre... je veux que le mien le soit aussi... ou tout au moins sous-secrétaire d'Etat... pourquoi ne le seriez-vous pas?...

DE GUIBERT.

Mais, ma femme...

HERMINIE, vivement.

A tout autre ministère, je ne dis pas... il faut des talents qui se voient!... mais aux finances, on en a sans que cela paraisse... des comptes, des calculs... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro... et retiens... ce que vous voudrez... on ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT.

C'est possible... mais tu connais ton frère... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE.

Eh bien! moi... j'oserai... je parlerai...

DE GUIBERT.

Encore si j'étais député!... il me craindrait peut-être...

HERMINIE.

Eh bien! monsieur, il faut l'être, ce n'est pas si difficile.

DE GUIBERT.

Il est capable de s'y opposer... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE.

Il faudra bien qu'il dise : oui!... il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?... pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?...

DE GUIBERT.

Pour votre agrément, je le suppose... du moins jusqu'ici, je l'ai pris ainsi.

HERMINIE.

Non, monsieur; pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous : lui qui ne perd pas une occasion de nuire

à notre fortune... lui qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise !... il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT.

Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage ?

HERMINIE.

Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la famille vient cette saison aux bains de Dieppe... un ange que mon frère admire... en un mot, son incomparable pupille... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT.

Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage... est-elle aussi bien qu'il le dit?...

HERMINIE.

Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay... qui est marquise... et bégueule... il y a déjà antipathie entre nous ! quant à la jeune fiancée... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse... ordre ministériel, auquel j'ai obéi... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT.

Et pourquoi?...

HERMINIE, avec volubilité.

Parce que, de tout temps, mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus ; le type, le modèle de la perfection... je n'aime pas les modèles... et une fois mariée avec M. Lucien... le plus ennuyeux des hommes... une autre perfection dans son genre... elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... ce sera dans son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit !... Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir... pas

la moindre faveur... pas la plus petite injustice !... Et bien d'autres inconvénients... à Paris... à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT.

Qu'est-ce que cela fait?

HERMINIE, avec impatience.

Cela fait, monsieur, qu'elle est jolie... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT.

Ah ! elle est jolie?...

HERMINIE.

Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi... je vous défends de la regarder. (Se retournant et apercevant Cécile au fond du théâtre.) Eh ! la voilà !... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!...

SCÈNE IX.

COQUENET, entrant par la gauche et s'adressant à DE GUIBERT ; HERMINIE, allant au-devant de CÉCILE, de Mme DE SAVENAY et de LUCIEN, qui entrent par la droite.

COQUENET, à Guibert et à voix basse.

Eh bien! as-tu dit : Je veux?

DE GUIBERT, de même.

Tu m'as compromis... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, de même.

C'est ma faute!... mais qu'importe, si tu es le maître...

DE GUIBERT, de même.

Certainement... aussi, plus tard nous verrons... tâche, en attendant, de te mettre bien avec elle...

(Il continue à causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.)

HERMINIE, à Mme de Savenay et à Cécile.

Oui, mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connaît pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

Mme DE SAVENAY, bas à Lucien.

N'est-ce pas le banquier, dont on parlait ce matin ?

LUCIEN.

Lui-même.

(Herminie a pris la main de son mari qui causait toujours avec Coquenet et le présente aux deux dames ; de Guibert passe près d'elles et les salue.)

DE GUIBERT, regardant Cécile.

Eh mais ! je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE.

Où donc, monsieur ?

DE GUIBERT.

L'année dernière... en Normandie... à Rouen !

CÉCILE.

Je ne me rappelle pas... mais c'est possible... (A Mme de Savenay.) lors de votre procès.

Mme DE SAVENAY.

Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT.

C'est cela même... (Bas à Herminie.) Quoi ! c'est là Cécile de Mornas... la prétendue de notre ami Lucien... j'en suis enchanté...

HERMINIE, vivement.

Et pourquoi donc ?...

DE GUIBERT, en riant et à voix basse.

Une aventure, ma chère... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, avec joie.

Il serait possible !...

SCÈNE X.

LES MÊMES ; BELLEAU.

BELLEAU.

Le canot est prêt... et quand ces messieurs et dames voudront partir...

HERMINIE, à Cécile, à Mme de Savenay et à Lucien qui sortent.

Nous vous suivons... (Vivement, à son mari.) Qu'est-ce que c'est, monsieur... qu'est-ce que c'est ?...

DE GUIBERT.

Ah ! par exemple... je ne puis le dire...

HERMINIE.

Et moi, je veux le savoir.

COQUENET, s'avançant.

Si je pouvais être utile à madame...

HERMINIE.

Merci, monsieur !... cela dépend de mon mari... qui parlera... (En riant et donnant la main à son mari pour sortir.) Ah ! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures ?... c'est délicieux !... c'est charmant !...

(Elle sort avec de Guibert.)

COQUENET.

Ah bah ! des aventures... elle ?... à son âge ?... c'est inconcevable !...

BELLEAU, s'approchant de lui.

Qu'est-ce donc ?

COQUENET.

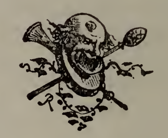
Rien... (A demi-voix.) On prétend que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant !...

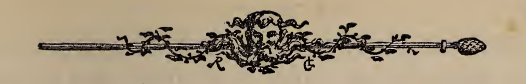
(Il sort.)

BELLEAU, seul, riant.

Ah!... elle a eu des amants!... Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde!... Elle a eu des amants!... (Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.) Voici! on y va!

(Il sort en courant.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCENE PREMIÈRE.

RAYMOND, tenant sous le bras une liasse de papiers, LUCIEN.

LUCIEN.

Enfin, te voilà, mon cher Raymond... comme tu arrives tard!...

RAYMOND.

Que veux-tu? on n'est pas le maître... quand on est ministre... on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié!... Le conseil a fini si tard... j'ai cru que je ne partirais pas... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marchepied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.) J'en ai lu une partie en route... (Allant les poser sur la table à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraîchissaient le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées... les papiers sont tombés de mes mains, le présent a disparu... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du lycée... le jour de mon premier prix au concours général... vous, mes rivaux et mes amis, vous m'entouriez, vous m'applaudissiez... tandis que

mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père!... J'ai fait toute la route avec lui... avec toi... je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... j'avais tout oublié... j'étais heureux... j'étais aimé !... je n'étais plus ministre!...

LUCIEN.

Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, gaiement.

Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines... j'ai congé, pour vingt-quatre heures... Eh bien ! monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN.

Nous revenons, à l'instant, d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'est possible, que d'aujourd'hui, je l'aime plus encore !... si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, souriant de sa chaleur.

En effet, la tête n'y est plus... mais tu as raison, c'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié !... Ah ! s'il était permis à un homme d'Etat d'être amoureux... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (Riant.) Oui, monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait !... et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content depuis qu'elle est ici?...

LUCIEN.

Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND.

Où donc?

LUCIEN.

Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND.

Un combat naval?

LUCIEN.

Justement! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te défendions contre ta sœur et son mari, qui t'attaquaient vivement.

RAYMOND, souriant.

En vérité! c'est amusant... Et le sujet de l'attaque?

LUCIEN.

Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...

RAYMOND.

Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN.

Précisément... lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort... ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND.

Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens... de plus, ils étaient tous aussi nuls... et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN.

N'importe! tout autre choix valait mieux... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs...

RAYMOND.

Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effraient... mais pour moi, c'est tout le contraire... tu sais bien

que, dans les jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN.

Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé !... On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, froidement.

Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout?... n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?...

LUCIEN.

En vérité, je t'admire, toi et ton sang-froid !... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines...

RAYMOND.

Toi, je le crois bien... tu n'y es pas fait... tu n'y es pas habitué !... Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront, peut-être, au même but... moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front... toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles !... quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange... on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde ...

LUCIEN, avec fierté.

Excepté au pouvoir.

RAYMOND.

Eh morbleu ! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui... le courage serait, peut-être, de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN.

Je défends ce que le monde approuve... je repousse ce qui est blâmé par lui... et toi, au contraire, tu prends à

tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements!... frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense! S'il est au contraire quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND.

Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN.

Et pourquoi?

RAYMOND.

Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés!... Si un joueur gagne à tous les coups, c'est que les dés sont pipés... si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un... c'est qu'ils sont gagnés ou vendus... car l'approbation universelle est impossible!... les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges... d'erreurs plus que de vérités... et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis... celui-là... je l'estime, je l'aime et je le défends... mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

LUCIEN, riant.

Un réprouvé...

RAYMOND, s'échauffant.

Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires... il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages... et, comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre... en immense majorité... j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, riant.

Est le plus honnête homme!

RAYMOND.

Certainement! je m'en vante... et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure... je me frotte les mains et je me dis : « Courage!... poursuivons ma route!... j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN.

Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable!...

RAYMOND.

Autrefois... dans les commencements... je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux... j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds... et de les repousser dans leur bourbier natal!... Si tu savais quelle a été ma vie!... je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde! je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent!... avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!... moi... un ministre du roi!... moi! un Français, moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (Avec émotion.) enfin, ils l'ont dit!... peu importe!...

LUCIEN.

Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND.

Non... non... cela m'est indifférent... je te le jure; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être... c'est quand je me suis vu attaqué dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur

de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes, si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent, que l'on ne contestait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé! quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi. « Non, me dit-il, je suis bien vieux! le « séjour de Paris m'effraie... je préfère mon repos et ma « retraite... c'est mon désir, mon fils!... » Ce désir, je de vais le respecter... cette retraite, je l'embellis de mon mieux... je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner... et un matin, je lis dans une feuille publique, que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan... à un vigneron... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN.

Chassé!

RAYMOND.

C'était imprimé!... et mille voix le répétaient à ma honte... Hors de moi, éperdu... je courus chercher mon père... « Que vous le vouliez ou non, cette fois, lui dis-je, il faut venir, il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, d'être un infâme... venez!... » J'avais ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et m'inclinant devant lui, je m'écriai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN.

C'était bien!... très-bien... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, avec ironie.

Ah! tu le crois?... tu crois qu'on impose jamais silence à la calomnie?... le lendemain tous répétaient que, reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule... en vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui... on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en était le prix; que je la retirerais, s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction; quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté .. ou plutôt se détournent de moi!... Que faire?... quel parti prendre?... se brûler la cervelle... j'y ai pensé d'abord... je l'avoue.

LUCIEN.

O ciel!...

RAYMOND, avec amertume.

Mais, loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus... Voyez-vous, auraient-ils dit, l'effet des remords!...

LUCIEN.

Y penses-tu?

RAYMOND.

Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas... et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père... ils diront que j'en suis cause... ils diront que je l'ai tué... ils m'appelleront parricide!... je m'y attends... Eh bien! soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise... Un mot, mon père...

un seul mot!... votre bénédiction au parricide!... et que Dieu nous juge!...

LUCIEN, avec émotion.

Raymond...

RAYMOND.

Mais quant aux jugements des hommes... jugements d'iniquité et d'erreur... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique... « Fais ce que dois, advienne que pourra : » c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui, maintenant, font mon bonheur... (Avec exaltation.) Oui... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute... et approuvé par vous, je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait . « Est-ce que j'ai dit quelque sottise?... »

LUCIEN, souriant.

Allons, allons... te voilà comme toujours! ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND.

Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN.

Je m'en félicite!

RAYMOND.

Tant pis pour toi.

LUCIEN.

Tant mieux... Taisons-nous; voici ta pupille.

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN.

CÉCILE, courant à Raymond.

Ah! monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience... et votre retard nous avait bien inquiétés... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND.

Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE.

Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!...

RAYMOND.

C'est égal... je n'étais pas absent pour vous... je le sais... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE.

Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND.

Si vraiment... mes défenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance!... Comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?...

CÉCILE.

Beaucoup mieux... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe... Elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND.

C'est juste... les affaires d'intérêts regardent les grands parents... et les tuteurs... (Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.) J'ai là un projet de contrat à vous

soumettre. (A Lucien.) Examinez-le en m'attendant, et puis fais-moi le plaisir de placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe; elle le lui présente.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

CÉCILE.

C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, lisant.

« Monsieur le ministre... la recette de Dieppe est vacante « par décès du titulaire... et j'ose me mettre sur les rangs... » (S'arrêtant et reployant le papier.) Au diable les pétitions!... à peine arrivé, elles m'assaillent déjà... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci... à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (La mettant au milieu des papiers que tient Lucien.) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN.

Il faudrait voir cependant...

RAYMOND.

C'est tout vu... c'est un intrigant... auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN.

C'est quelqu'un de cette ville... quelqu'un peut-être d'influent... et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND.

Cela m'est égal!

LUCIEN.

On en a toujours assez.

RAYMOND.

Peu m'importe!

LUCIEN, s'adressant à Cécile.

Je vous demande, mademoiselle, quel est le plus raisonnable? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND.

Et moi aussi... prononce!... qui de nous deux a tort?

CÉCILE, timidement.

Eh! mais... tous les deux peut-être... (Vivement.) Pardon... mais il me semble, à moi, qui ne m'y connais guère, (Montrant Lucien.) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde... si l'autre les redoutait un peu plus...

RAYMOND, riant.

Bravo! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE.

Non, mais vous seriez tous deux, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, la regardant d'un air galant et railleur.

Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE.

Ah! monsieur se moque de moi! ce n'est pas bien.

RAYMOND, à Lucien.

N'ai-je pas dit vrai?... et pour t'en rapprocher le plus tôt possible... va parler affaires... je vous rejoins dans l'instant.

(Lucien sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien, ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité... et, à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme?

CÉCILE.

Oui, monsieur.

RAYMOND.

Crois-tu être heureuse avec lui?

CÉCILE.

Je l'espère...

RAYMOND.

Cela ne suffit pas!... je veux que tu en sois sûre... car ton père, à qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur... et si je me trompais... Parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme... Autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé... te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs... jusqu'à treize ou quatorze ans, tu as été ma fille... je t'avais regardée comme telle... mais alors, quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée... s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE.

Jamais...

RAYMOND.

Et maintenant que je ne sais plus comme autrefois lire dans tes yeux et dans ton cœur... je suis obligé de te demander : Que veux-tu, Cécile... que désires-tu?...

CÉCILE, avec émotion.

Rien, monsieur... le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur... et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute... mais la mienne... aussi je n'hésite pas... car vous êtes mon père... et je dois vous obéir.

RAYMOND.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se présente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un... parle.. je ne te reprocherai rien... que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE.

Je vous l'ai dite, monsieur, je ne suis aimée de personne.

RAYMOND.

Bien vrai!...

CÉCILE.

De personne, je vous le jure... excepté de M. Lucien... et je pense comme vous, que sous tous les rapports, c'est un choix convenable... et honorable.

RAYMOND.

A la bonne heure... je m'en vais le lui dire... Adieu, mon enfant, adieu... (Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander?

CÉCILE.

C'est vrai, monsieur... et je n'osais pas... (Raymond revient vivement près d'elle.) c'est-à-dire avec vous, Raymond... j'oserais bien... mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre... et j'ai peur.

RAYMOND.

Pourquoi donc?... si c'est juste...

CÉCILE.

Ah! c'est de toute justice... Des marins... des pêcheurs... ceux qui tantôt conduisaient notre barque... ils sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre... et malgré cela, lors de la dernière tempête... ils se sont exposés pendant toute une nuit... l'un a ramené à bord trois passagers... l'autre en a sauvé quatre... et ils n'ont eu pour toute récompense... que la joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père... Ai-je tort, monsieur, de m'intéresser à eux et de vous les recommander?

RAYMOND.

Non, sans doute... je m'occuperai d'eux... dès aujourd'hui, dès ce matin... tu peux le leur dire.

CÉCILE.

J'y vais à l'instant! quel bonheur! de leur porter la pro-

messe formelle du ministre... du ministre lui-même... (Coquenet entre par une des portes de gauche; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND, qui tire de sa poche un carnet et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.

COQUENET, à part, pendant que Raymond achève d'écrire.

Du ministre lui-même!... c'est lui qui vient d'arriver... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur... si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même... ça n'est pas défendu... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (Il s'approche de la table, y prend un journal, et salue Raymond qui lui rend son salut.) Monsieur arrive, à ce que je vois?

RAYMOND.

Oui, monsieur.

COQUENET.

Il vient peut-être de Paris?

RAYMOND.

Oui, monsieur!...

COQUENET.

Je vous en fais mon compliment...

RAYMOND.

Il n'y a pas de quoi...

COQUENET.

Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre!...

RAYMOND.

J'y étais...

COQUENET.

Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un fameux discours... celui qu'a prononcé le ministre et qui a tenu toute la séance... Quel homme, monsieur, que ce gaillard-là! comme il les a retournés, vers la fin surtout!...

RAYMOND.

C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET.

Qu'est-ce que ça fait!...

RAYMOND, se rapprochant de lui.

Ah! cela ne vous fait rien?...

COQUENET.

Non, monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (Avec brusquerie.) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous... voilà mon opinion...

RAYMOND, souriant.

Que j'estime... (A part.) Surtout pour sa rareté!...

COQUENET, continuant avec chaleur.

C'est un homme d'Etat, celui-là... le seul que nous ayons... ou je ne m'y connais pas...

RAYMOND, à part et de même.

Ma foi, il faut venir à Dieppe, pour entendre ces choses-là... (Haut.) On s'occupe donc de lui, en ce pays?

COQUENET.

Il y est adoré...

RAYMOND, à part et de même.

Ah bah!... Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET.

On lui dresserait des statues...

RAYMOND, à part et de même.

Pour m'en jeter demain les débris à la tête... N'importe!

(Haut.) C'est une très-aimable ville que la vôtre, monsieur...

COQUENET.

Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND.

Je le savais.

COQUENET, à part.

Déjà !... (Haut.) C'est la nouvelle du pays... cela fait une place vacante... et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND.

Je m'en doute... car moi, qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet...

COQUENET.

Est-il possible ?...

RAYMOND.

On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET.

Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus !... et j'en suis fâché pour notre endroit... (A part.) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (Haut.) Du reste, je connais ici tout le monde... et si vous me disiez le nom de l'individu qui devait être au bas de la demande ?

RAYMOND.

Je ne l'ai pas lu... je n'ai pas achevé la pétition...

COQUENET.

Franchement, vous avez bien fait... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, riant.

D'un intrigant... d'abord... c'est ce que 'ai pensé.

COQUENET.

Et vous avez eu raison.

RAYMOND.

Cela ne m'empêchera pas cependant de voir... d'examiner... de prendre des renseignements... Et vous, monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET.

Voilà quinze ans que je n'en suis sorti...

RAYMOND.

Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET.

Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND.

Dites-moi, puisque vous semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable... un homme de talent ?...

COQUENET.

Eh ! eh !

RAYMOND.

Jouit-il de quelque estime... de quelque considération ?

COQUENET.

Eh ! eh !

RAYMOND.

C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité même ?...

COQUENET, de même.

Eh ! eh !...

RAYMOND.

Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie... vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable ?...

COQUENET.

Franchement... il y a mieux que cela à choisir... et pour peu que l'on ne se presse pas et qu'on attende...

RAYMOND.

Je vous remercie, monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire... il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner.

(Il salue Coquenet et sort.)

SCÈNE V.

COQUENET, seul.

Je n'ai rien dit : pas un mot, pas une syllabe... ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival ! un concurrent ! c'est de bonne et légitime défense... chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde !... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille... Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration, vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable ! il faut de la justice... chacun son tour ! A bas le cumul et le monopole !...

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, entrant en causant avec son mari.

Oui, monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester... et faire tourner à votre profit...

DE GUIBERT.

Certainement !...

HERMINIE.

Eh bien ! alors, tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix... de gagner des gens influents...

DE GUIBERT.

Je ne demanderais pas mieux... c'est toi qui les repousses. (A demi-voix.) Voilà mon ami Coquenet... propriétaire, électeur... un des plus imposés du département... que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE, à demi-voix.

Et qui vous dit cela ?... est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur ?... est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour ?...

DE GUIBERT.

Tu l'entends, mon ami... (A demi-voix.) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais... (Haut.) tu seras nommé... ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET.

C'est ce que j'ai déjà fait...

DE GUIBERT.

Tu l'as donc vu ?...

COQUENET.

Nous venons de causer ensemble... dans un incognito réciproque, et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi !... si, maintenant... madame veut me proposer... comme receveur... une idée qui viendrait d'elle... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant... je crois que nous l'emporterons.

HERMINIE.

Je ne demande pas mieux... je sais même en ce moment le moyen de tout obtenir de mon frère... les deux places ensemble... à une condition !

DE GUIBERT.

Et laquelle ?

HERMINIE.

C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, vivement.

Impossible, ma chère... impossible... c'est un secret trop important.

HERMINIE.

Raison de plus ! vous parlerez... ou je suis muette... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET.

Un moment... il y va de notre fortune... et il ne s'agit pas ici d'une discrétion déplacée... toi, qui en fait d'aventures, racontes toujours avec tant de facilité...

DE GUIBERT.

Oui ; mais celle-ci... j'ai promis de la garder pour moi...

COQUENET.

Et tu tiens ta parole... ta femme est un autre toi-même... ton ami aussi...

DE GUIBERT.

Je le sais bien... mais cela me ferait de fâcheuses affaires avec le ministre...

HERMINIE, vivement.

Le ministre...

DE GUIBERT, de même.

Avec d'autres personnes encore !... des mauvaises têtes... des ferrailleurs... moi je n'aime à me battre que le moins possible... et ça n'aurait qu'à en venir là...

COQUENET.

Si ça se savait !... mais nous nous tairons...

DE GUIBERT.

Toi, je ne dis pas... tu seras comme moi... tu auras peur !... mais ma femme... tu ne la connais pas...

HERMINIE.

Et moi, monsieur, je vous déclare que vous avez excité et redoublé ma curiosité à un tel point, que je veux... j'exige que vous parliez à l'instant même, ou je me brouille avec vous, je ne vous revois de ma vie...

DE GUIBERT, à voix basse.

Eh bien! donc... et puisque vous me promettez tous les deux le secret... je vous dirai tout ce que je peux vous dire... Apprenez que, l'année dernière... dans une maison... (Se reprenant.) dans un château... où j'ai rencontré Cécile pour la première fois... j'ai vu, le matin au point du jour, un beau jeune homme sortir de son appartement...

HERMINIE.

Vous l'avez vu?...

DE GUIBERT.

De mes propres yeux vu... et il ne peut, à cet égard, me rester aucun doute... car le mystérieux inconnu que je connais très-bien me l'a avoué lui-même, en me faisant jurer le silence le plus profond.

HERMINIE.

A merveille... Et cet inconnu, quel est-il?

DE GUIBERT.

Voilà, par exemple, ce que je ne vous dirai pas... je lui ai promis le secret, et je n'irai pas à plaisir me compromettre... en vous révélant un nom tout à fait inutile au piquant de l'anecdote.

HERMINIE.

Vous avez raison!... d'autant que j'ai deviné... je sais qui!...

DE GUIBERT.

Silence alors! et n'allez pas me compromettre!

HERMINIE.

C'est mon frère.

DE GUIBERT.

Non pas!...

HERMINIE.

J'en suis sûre... à votre effroi d'abord, et à votre inquiétude... et puis l'adoration que Raymond a pour sa pupille, les louanges dont il l'accable... le crédit qu'il lui accorde à nos dépens... (A Guibert qui veut parler.) Vous avez beau vous fâcher, c'est lui... monsieur, c'est lui!...

COQUENET.

Il est de fait que je l'ai trouvé ici, tout à l'heure, qui l'embrassait!

HERMINIE, avec joie.

Vous l'entendez!... je n'en dirai rien... mais j'en suis enchantée.

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai!...

HERMINIE.

Ah! monsieur mon frère, vous qui me faites toujours de la morale!

DE GUIBERT.

Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

HERMINIE.

Vous osez le nier...

DE GUIBERT.

Permettez! je ne dis pas que le ministre ne soit pas, actuellement, fort bien avec elle, ça ne me regarde pas... mais ce n'est pas lui dont je veux parler!... la vérité avant tout... il ne faut compromettre personne.

COQUENET, gravement.

Alors, c'est un autre...

HERMINIE, gaiement et en riant.

Ça en fait deux!... c'est gentil.

DE GUIBERT.

Ma femme !... point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE.

Alors, monsieur, point de demi-confidences... quel est donc ce séducteur si discret... si timide... qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi ?...

COQUENET.

Je le connais...

HERMINIE, remontant le théâtre pour voir si personne ne vient.

Vous me le direz.

COQUENET, à de Guibert, bas à l'oreille.

C'est toi-même... mon gaillard... c'est toi...

DE GUIBERT, avec embarras et à demi-voix.

Veux-tu te taire !... devant ma femme...

COQUENET, lui faisant signe qu'il gardera le silence.

J'en étais sûr.

HERMINIE, qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux.

Silence... c'est mon frère...

COQUENET.

Parlez-lui... je m'en vais... j'aime mieux ne pas être là... mais je reviendrai... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon...

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et de Guibert.

Ah ! bonjour, ma petite sœur ! (Donnant la main à de Guibert.) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE.

Vous avez fait bon voyage?

RAYMOND.

Excellent!

HERMINIE.

J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir!... vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND.

Je le crois bien... j'arrive!...

HERMINIE.

Aussi, j'ai deux pétitions à vous adresser!... deux!... ça vous étonne?

RAYMOND, souriant.

Non, parbleu... ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas!...

HERMINIE.

La première... mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas... c'est pour un ami... une personne de cette ville... M. Coquenet!

RAYMOND.

Coquenet!... justement... (Montrant le papier qu'il tient à la main.) J'étais à lire sa pétition... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée!...

HERMINIE.

Il demande la place de receveur.

RAYMOND, montrant la pétition.

Je le vois bien!

DE GUIBERT.

Que sollicite aussi un M. Rabourdin; mais Coquenet... est notre ami...

HERMINIE.

Un ami intime...

RAYMOND, *avec intention.*

Que tu connais... tu es sûre de le connaître?...

HERMINIE.

Pas beaucoup !... mais mon mari...

RAYMOND.

Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations... car quelqu'un de ce pays... quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE.

Quelque envieux!...

RAYMOND.

Il n'en avait pas l'air... quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion... Enfin, comme je te l'ai dit... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... Voyons maintenant ta demande principale!...

HERMINIE.

Ne l'avez-vous pas devinée... le peu de mots que vous a dits mon mari... la tendresse que j'ai pour lui... et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND.

Je comprends... c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, *avec câlinerie.*

Eh bien! oui... toute ma joie, tout mon orgueil, serait de le voir votre collègue...

RAYMOND, *imitant son ton.*

Eh bien! non... ce n'est pas possible...

HERMINIE.

Et pourquoi donc?... il est capable ou il ne l'est pas?

RAYMOND.

C'est évident! voyons le dilemme?

HERMINIE.

S'il est capable... faites-le nommer...

RAYMOND.

C'est juste... et s'il ne l'est pas?...

HERMINIE, vivement.

Raison de plus... car vous l'êtes, vous!... et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom... tout n'en ira que mieux... il y aura, enfin, unité dans le gouvernement...

RAYMOND.

Le raisonnement est supérieur et je n'ai rien à y répondre, qu'un seul mot : non.

HERMINIE, avec colère.

Vous osez dire : non...

RAYMOND, froidement.

Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler... et à n'y plus penser.

HERMINIE.

Moi, j'y penserai toujours... je vous en parlerai sans cesse, et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND.

Permis à toi... et tu trouveras de l'écho... il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE.

Ils font bien... ils ont raison... je suis de leur avis... c'est indigne de traiter ainsi sa sœur... une sœur qui vous aime...

DE GUIBERT.

Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND.

Et toi aussi... qui t'en mêles?... c'est charmant d'être ministre... on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE.

Ah ! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être votre sœur... j'étais votre pupille...

(De Guibert lui fait signe de se taire.)

RAYMOND.

Sans contredit, car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE.

Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, à demi-voix.

Ma femme, au nom du ciel... (Haut et pour rompre la conversation.) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique.

SCÈNE VIII.

HERMINIE, à l'extrême gauche; LE VICOMTE entrant sur ces derniers mots; DE GUIBERT, au milieu du théâtre; CÉCILE et Mme DE SAVENAY, allant s'asseoir à droite; LUCIEN, appuyé sur leur fauteuil; RAYMOND, allant causer avec elles; BAIGNEURS et BAIGNEUSES qui entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables, que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures; des DAMES s'approchent du piano qui est ouvert, d'autres travaillent, pendant que BELLEAU va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.

LE VICOMTE, à de Guibert.

De la musique... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT.

Et ma femme qui a promis de chanter !

LE VICOMTE, à Herminie, en s'inclinant.

Alors, nous ne rirons plus, nous admirerons... et j'en ai grand besoin... je m'ennuie déjà ici...

DE GUIBERT, souriant.

Et les plaisirs... et les amours?...

LE VICOMTE.

Bah ! c'est toujours la même chose... et il me prend souvent l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT.

Prenez garde, vous devenez philosophe!...

LE VICOMTE, levant les yeux et apercevant Raymond, à droite en face de lui. — A part.

M. Raymond!...

(Il s'approche et le salue.)

RAYMOND, lui rendant son salut.

M. le vicomte de Saint-André... je crois?

LE VICOMTE, s'inclinant de nouveau.

Attaché aux Affaires étrangères.

RAYMOND.

Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois... (Souriant.) non pas à son ministère...

LE VICOMTE, de même.

C'est vrai... ce n'est pas là qu'on me trouve... mais en revanche, là, comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi... et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, froidement.

Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, étonné.

Monsieur...

RAYMOND.

Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes... A votre âge, on n'a que des ca-

marades... on n'a pas encore l'honneur d'avoir des ennemis... Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet !... mais cela ne suffit pas... Il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE.

Ah! que l'on m'en offre l'occasion!

RAYMOND.

Eh bien ! nous verrons, et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris... nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE.

Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, à demi-voix.

Le ministre...

(Ils causent entre eux et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de Mme de Savenay, et cause avec elles; pendant ce temps, entre Coquenet qui s'approche de M. et de Mme de Guibert.)

SCÈNE IX.

Les Mêmes; COQUENET.

COQUENET, à demi-voix, à Mme de Guibert.

Eh bien! mon aimable protectrice, quelles nouvelles?...

HERMINIE.

Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET.

Ah bah!...

HERMINIE.

On vous a desservi auprès de lui.

DE GUIBERT.

On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET.

Et qui donc?...

DE GUIBERT.

Quelqu'un de l'endroit...

COQUENET, vivement.

Je sais qui... ce ne peut être que Rabourdin... mon concurrent...

DE GUIBERT.

C'est possible.

COQUENET.

C'est évident... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire... et vous conviendrez que c'est indigne... que c'est infâme... d'employer de pareils moyens pour réussir... je le dirai partout...

DE GUIBERT.

Et tu feras bien...

HERMINIE.

Du reste, tout n'est pas perdu... le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET.

C'est ce que je demande... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement... Mais si, en attendant, je puis lui rendre la pareille et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous...

(Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant le piano qui était au fond de l'appartement.)

DE GUIBERT, à haute voix.

Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?... (A sa femme qui est assise.) Le quatuor de *la Dame du Lac*, que tu étudiais tout à l'heure...

HERMINIE.

Je suis bien en train de chanter!...

DE GUIBERT.

Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, vivement.

Oh! du tout!... (Bas à Lucien qui est près d'elle.) Je n'oserai jamais devant tout ce monde...

HERMINIE, à part.

Ça la contrarie... (Se levant vivement et passant près d'elle.) Eh! bien, voyons .. je suis à vos ordres... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier... et si mademoiselle Cécile y consent...

CÉCILE.

Pardon, madame; nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes... la voix de basse... d'abord...

DE GUIBERT.

C'est moi... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, à part, en souriant.

Belle recommandation pour être ministre!

DE GUIBERT, montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui.

Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux... qui, de plus, accompagne à merveille. (Le jeune homme s'incline et se met en devoir d'ôter ses gants. — A Herminie.) Allons, ma chère amie... (Allant à Cécile.) Allons, mademoiselle... il n'y a plus à refuser... vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, souriant.

Je le ferai manquer bien mieux encore... en acceptant...

LUCIEN, à demi-voix et d'un air de prière.

N'importe, mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention..

CÉCILE.

J'obéis.

HERMINIE, avec bonté.

Et vous avez raison. (A part.) Elle ira tout de travers ..

DE GUIBERT, offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano.

Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix.

(De Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry, qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse; pendant ce temps, Coquenet qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite où l'on vient de dresser une table de whist.)

COQUENET, présentant une carte à Raymond.

Monsieur voudrait-il être de notre whist?

RAYMOND, prenant la carte.

Très-volontiers...

(Coquenet retourne à la table de whist et compte les fiches et les jetons.)

LUCIEN, à Raymond qu'il prend par le bras.

J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry qui accompagne au piano... quel est-il?...

RAYMOND.

Je l'ignore. (Lui montrant Belleau, qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.) Mais demande au garçon des bains; ces gens-là savent tout.

(Il retourne près du piano où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.)

LUCIEN, pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée.

Dis-moi, Belleau... quel est ce jeune homme... là... au piano?...

BELLEAU.

Près de la jeune personne? (D'un air malin.) Hein! comme ils se regardent... et comme ils ont l'air de s'entendre!... (Avec finesse et à voix basse.) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, étonné.

Comment... un des trois?...

BELLEAU.

Oui... l'on prétend qu'elle a déjà eu trois aventures...

LUCIEN, remettant son verre sur le plateau.

Morbleu!...

BELLEAU.

Prenez donc garde! vous avez manqué renverser mon plateau!

LUCIEN, cherchant à se contenir.

Pardon... (Cherchant à rire.) Eh!... de qui le sais-tu?...

BELLEAU.

De personne... on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous lé dira... c'est connu...

(Il va présenter son plateau à d'autres personnes.)

LUCIEN, à part.

Non... ce n'est pas possible... c'est absurde!... ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!... ou plutôt, j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, lui montrant la table qui est prête.

Si monsieur veut tirer les cartes... (Lucien va à la table, retourne une carte et revient près de Coquenet.) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, s'efforçant de sourire.

Oui, monsieur... mais une question... vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon... avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano?...

COQUENET, à voix basse.

Silence... il ne faut pas parler de cela!... vous savez donc aussi?...

LUCIEN, dans le dernier trouble

Mais... à peu près...

COQUENET, à voix basse.

Ils disent trois ou quatre intrigues... mais ce n'est peut-être pas vrai... il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit...

(Lucien fait un geste de fureur et veut s'éloigner; Mme de Savenay se présente à lui à sa gauche.)

Mme DE SAVENAY.

J'ai un *deux*, vous êtes mon partenaire...venez, monsieur.

LUCIEN, hors de lui.

Oui, madame.

(Il se retourne et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.)

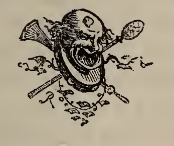
RAYMOND et COQUENET, l'entraînant.

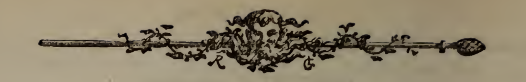
Allons... plaçons-nous.

DE GUIBERT, au piano.

Enfin... nous sommes prêts... nous commençons!...

(M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, Mme de Savenay viennent s'asseoir à la table de whist. Lucien debout encore, et prêt à s'asseoir, regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leurs papiers de musique, vont commencer le morceau.)





ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, seul.

Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre... Il faut que je parle à Raymond... car, enfin, rien n'est encore terminé !... excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... personne ne me connaît pour le prétendu, et de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province... renoncer à celle que j'aime, à un mariage avantageux, y renoncer sans motifs... sans preuves !... Il est vrai que j'ose à peine interroger... tant j'ai peur qu'ils ne devinent tous l'intérêt que je porte à Cécile... Mais enfin, des preuves... personne n'en donne... Il n'y en a pas... et cependant, cela se dit, cela se répète, et... tout à l'heure encore... là... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes sur Cécile, sur sa famille, sur tout ce qui l'entoure... et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas... bien plus, ils diront que je n'ignorais rien... ce Coquenet l'attestera... lui qui est venu hier tout me raconter, à moi-même !... Je savais tout... et j'ai passé outre,

parce que Cécile est riche, de haute naissance... pupille du ministre... Ils le diront... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi... J'en ai le frisson... j'en ai la fièvre!... Allons, consultons Raymond, lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui!.. quelle contrariété! il est avec sa sœur.

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE.

Comment, monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous?...

RAYMOND, avec son chapeau et ses gants.

Non vraiment!... le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon incognito, et il faut que j'aille ce matin avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas, Lucien?... vous allez dire, vous autres, que le ministre a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN.

Mon ami, j'aurais voulu te parler...

RAYMOND.

Est-ce à ce sujet?..

LUCIEN.

Non, pour autre chose...

RAYMOND.

Impossible en ce moment... ces messieurs vont venir me rendre en voiture... si même ils ne m'attendent déjà... mais je reviendrai pour dîner... un grand dîner où j'aurai l'élite de la population... les titres sont connus... il faut en accepter les charges... Mais ce soir... pour nous dédommager...

(Frappant, en riant, sur l'épaule de Lucien.) le contrat que nous signerons...

LUCIEN.

C'est justement à propos de cela... que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND.

Je devine... ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé... c'est ma sœur... qui a présidé à tout cela !

LUCIEN.

Quoi ! c'est madame qui a eu cette complaisance?

RAYMOND.

Elle en a été ravie ! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (A sa sœur.) Et quand celle-là arrivera-t-elle ?

HERMINIE.

Aujourd'hui, je le suppose ; du moins on me l'a formellement promis... le premier magasin de Paris !...

RAYMOND.

Ce n'est pas une raison d'exactitude... au contraire !... N'importe... j'aime à y croire... et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, à demi-voix.

Oui... mais comme je te le disais... je désirerais te parler?...

HERMINIE, faisant la révérence.

Je vous demande bien pardon, monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND.

Quoi !... même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite... les dames d'abord... c'est de droit...

(Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.)

HERMINIE.

Deux mots suffiront... Je vois avec peine, monsieur, que vous ne me rendez jamais justice...

RAYMOND.

Si, vraiment... j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité... jamais de torts sérieux!... et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur... ils ont du moins respecté le tien!... C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE.

Eh bien ! monsieur, s'il en est ainsi... vous savez ce que je vous ai dit hier?...

RAYMOND.

Tu m'as dit tant de choses!...

HERMINIE.

Pour cette nomination... dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte...

RAYMOND.

Cela ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine... notre nouveau collègue est nommé.

HERMINIE, avec joie.

Il serait vrai ?...

RAYMOND.

Et ce n'est pas ton mari...

HERMINIE, avec colère.

Ah ! c'est une trahison !...

LUCIEN, avec étonnement et se levant.

Comment ! il était sur les rangs ?

RAYMOND.

Tu l'entends ! voilà Lucien... voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention... et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, avec chaleur.

Oui, vraiment... pour ton honneur!...

RAYMOND.

Je ne le leur fais pas dire...

HERMINIE, à Lucien.

Et moi, monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, se retournant vers Lucien.

A toi, maintenant... parle...

LUCIEN.

Pas devant ta sœur...

HERMINIE.

Je comprends... encore quelque perfidie... quelque complot contre moi!...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, entrant et s'adressant à Raymond.

M. le sous-préfet... et toutes les autorités sont en bas, dans une calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND.

Je cours au-devant d'eux... (A Lucien, qui veut le retenir.) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons... il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre... ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, naïvement.

Oh non! monsieur le ministre... ils n'oseraient pas... car en arrivant, j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres : Taisez-vous donc, il est ici!...

RAYMOND, riant, à Lucien.

A merveille!... ils avaient déjà commencé... (A Belleau.)

Passe devant... dis-leur que je vais avoir l'avantage... (En riant.) de les interrompre !...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE.

Je vois, monsieur, que j'essaierais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre prétendue, de votre fiancée, à qui l'on n'a rien à refuser...

LUCIEN, étonné.

Que voulez-vous dire?...

HERMINIE.

Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes... ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation... elle dispose de tous les emplois, et désormais quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai... (Avec ironie.) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle... (Lui faisant la révérence.) à vous, monsieur, son heureux époux!...

(Elle le salue et sort.)

SCÈNE V.

LUCIEN, seul, avec agitation.

Et elle aussi... dont les compliments ironiques!... Elle sait tout... et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement... car enfin, quand tout le monde le dit, tout le monde ne peut avoir

tort... il est impossible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte... il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (Se retournant vers le fond.) Madame de Savenay et Cécile... Allons, et quoi qu'il m'en coûte... il faut connaître la vérité...

SCÈNE VI.

LUCIEN, à l'écart, près de la table où sont les journaux, CÉCILE, Mme DE SAVENAY.

CÉCILE, gaiement à Mme de Savenay et sans voir Lucien.

C'est bien étonnant!... Comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué?...

Mme DE SAVENAY.

Quoi donc?...

CÉCILE.

Quand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence... et tout le monde avait un air si extraordinaire...

Mme DE SAVENAY.

Un air de déférence... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay... et leur respect...

CÉCILE, toujours gaiement.

Était bien grand!... ils baissaient tous les yeux... sans nous adresser la parole... et à peine étions-nous passées... j'entendais derrière nous un bourdonnement... qui cessait dès que vous retourniez la tête.

Mme DE SAVENAY, gravement.

De nouvelles arrivées... surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières... sont toujours sûres d'attirer l'attention... Ici, dans cette petite ville... où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE.

Je le crois bien... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier... de la gratification que je leur avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, s'avançant.

C'est donc vrai !...

CÉCILE, l'apercevant.

Ah ! monsieur... vous étiez là ?...

LUCIEN.

Oui, mademoiselle... (Vivement.) Mais cette gratification dont vous parlez?

CÉCILE.

Vous savez... ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur ; mais mon tuteur est si bon ! il m'a enhardie... j'ai osé lui raconter leur dévouement... et jugez de mon bonheur !... ils ont eu une gratification et sont nommés gardes-côtes.

LUCIEN.

Pas autre chose !... (Avec trouble.) Je veux dire... voilà tout.

CÉCILE.

Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés !... Et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour avec tant de joie que j'en étais attendrie... je me retourne et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres... et ils me regardaient tous avec un air de raillerie que je ne puis vous rendre... Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux ? C'est très-mal... Il paraît que dans ce pays ils sont très-moqueurs...

Mme DE SAVENAY.

C'est possible... mais ils ont du bon... surtout une sévé-

rité de mœurs et de principes que j'approuve... Ce matin, et pendant que je prenais mon bain... les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici... qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE.

Pauvre jeune fille !...

Mme DE SAVENAY.

Et leur indignation m'a fait plaisir !... une demoiselle de haute naissance, qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations... pour ne pas dire plus !... Concevez-vous cela?... concevez-vous un scandale pareil ?...

CÉCILE, souriant.

Peut-être aussi est-ce un mensonge?... car cela me paraît si invraisemblable...

Mme DE SAVENAY.

Invraisemblable ou non, j'admets... (car je suis toujours portée à l'indulgence...) j'admets qu'il y ait seulement inconséquence... ou étourderie... n'importe !... elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle... elle est dans son tort... de ce côté-là... je suis sans pitié... Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi ?...

CÉCILE.

Non, sans doute.

Mme DE SAVENAY.

Pourquoi ?... parce qu'il n'y avait rien... où il n'y a rien, le monde perd ses droits ; car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains... il y a toujours quelque chose !... n'est-ce pas, monsieur Lucien ?... Eh ! mon Dieu !... qu'avez-vous donc ?... comme vous voilà pâle et troublé !...

LUCIEN, passant entre les deux femmes.

J'en conviens... mais c'est de colère... et d'indignation... car moi aussi... je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

Mme DE SAVENAY, souriant.

Ah ! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN.

Oui, madame... et je cherche en vain à m'expliquer... qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions ?...

CÉCILE, vivement et sautant de joie.

Elle n'est donc pas coupable... Ah! que vous me faites plaisir... (A Mme de Savenay.) Vous voyez ? je m'en doutais d'avance... parlez, monsieur... contez-nous cela !... Vous la connaissez donc ?

LUCIEN, avec trouble.

Oui... sans doute... et beaucoup...

Mme DE SAVENAY, sèchement.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, avec émotion.

J'ajouterai que vous, madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi... car elle est de votre société intime...

Mme DE SAVENAY.

Est-il possible ?

CÉCILE, naïvement.

Alors... moi aussi, je la connais donc ? (Avec joie.) Dieu, que je suis contente de l'avoir défendue... car de toutes mes amies de pension... il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... Son nom, monsieur... son nom ?...

LUCIEN.

Oui, vous le saurez... oui, quelque coup que je puisse vous porter... je dois tout vous dire... ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages... et les moyens de les punir...

Mme DE SAVENAY.

Parlez donc !

CÉCILE.

Parlez... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN.

C'est vous !...

CÉCILE, poussant un cri et passant près de Mme de Savenay.

Moi !... moi !... grand Dieu !...

Mme DE SAVENAY, avec indignation.

Une personne qui est sous mon égide et ma protection... on ose l'attaquer... on ose avoir besoin de la défendre ! ! !

CÉCILE, lui prenant les mains.

Ah ! que je vous remercie !...

LUCIEN.

Oui... je pense comme vous... oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence... et cependant, ni vous, ni moi, ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables, de se glisser dans l'ombre et de se répandre...

Mme DE SAVENAY.

Et comment ?... et par qui ?

CÉCILE.

Oui, monsieur... achevez... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour une autre... on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère, et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent... Et d'abord... ces personnes qui m'aimaient... non, vous avez dit mieux... que j'ai aimées... quelles sont-elles ?

LUCIEN.

Je l'ignore !... mais à quelques mots... que j'ai entendus, là, au salon... où j'écoutais incognito... à quelques railleries, que j'ai cru comprendre... (A Cécile.) et que m'a répétées madame de Guibert... la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portez à votre tuteur...

Mme DE SAVENAY.

Là... je vous l'ai toujours dit !... vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation !... ce matin encore... ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole... vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE.

J'ai eu tort... sans doute... mais cependant...

Mme DE SAVENAY.

Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire... il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations...

LUCIEN.

Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force... cette gratification... cette place accordée à de pauvres gens...

Mme DE SAVENAY.

Vous voyez bien !... Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là ?... vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances... et que cela ferait jaser... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, avec inquiétude.

En vérité...

Mme DE SAVENAY.

Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien... tout est juste !... et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il fait partout de Cécile un tel éloge... c'est une telle admiration... que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN et CÉCILE.

Lui?...

Mme DE SAVENAY, avec dignité.

En tout bien tout honneur, s'entend... car j'étais toujours là... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, avec impatience.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe... les suppositions ne respectent rien... et je ne voulais pas... je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

Mme DE SAVENAY, passant devant lui.

Moi, la marquise de Savenay !... Je voudrais bien voir qu'on se permît...

LUCIEN.

J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays, murmurer, à l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

Mme DE SAVENAY, poussant un cri.

Ah ! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier !

LUCIEN.

On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre...

Mme DE SAVENAY.

Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom...

LUCIEN, vivement et avec joie.

Ce n'est donc pas vrai ?... cette pension n'existe pas ?

Mme DE SAVENAY.

Si, monsieur !... mais d'abord, elle n'est que de cinq mille francs...

LUCIEN, avec impatience.

Eh ! qu'importe le chiffre !...

Mme DE SAVENAY.

Il importe, monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la Restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et

que, supprimée arbitrairement à la révolution de juillet... elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN.

Par qui?...

Mme DE SAVENAY.

Par le ministre... par Raymond.

LUCIEN, avec force.

Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges mêmes, une apparence de vérité... et comme vous le dites vous-même...

Mme DE SAVENAY.

Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe!... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due...

CÉCILE.

Ma pauvre cousine...

Mme DE SAVENAY.

Et c'est vous, mademoiselle, qui êtes cause de tout cela... ce sont vos étourderies... vos inconséquences qui rejaillissent sur moi... et me compromettent.

CÉCILE.

J'espère que non, madame, de pareils bruits sont trop absurdes pour que la raison n'en fasse pas justice... (Passant près de Lucien et avec dignité.) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, monsieur, influer, un instant, sur votre esprit ou sur votre cœur... vous êtes libre... je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit, ni scandale...

LUCIEN.

Moi, renoncer à vous, quand je vous aime plus que jamais... quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes!...

CÉCILE.

Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause; je ne puis convaincre ceux qui m'ont jugée sans m'entendre et sans me connaître... mais je puis vous dire à vous, monsieur : je ne suis pas coupable... je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner... mon serment... s'il suffit, à vos yeux, pour répondre à toutes les calomnies... si, dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi... ce sera un gage d'estime que je n'oublierai jamais... une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui, cet amour que vous réclamiez hier... et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, monsieur, prononcez... j'attendrai votre réponse.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE VII.

LUCIEN, Mme DE SAVENAY.

LUCIEN, avec désespoir.

Ah ! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre... je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu... mais les autres !...

Mme DE SAVENAY, avec dignité.

Cela me regarde !... car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile...

LUCIEN, avec doute.

Vous croyez ?

Mme DE SAVENAY.

J'en suis sûre ! quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits; mais quand, moi, la marquise de Savenay... je me montrerai... ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre !... qu'ils viennent... je les attends !...

LUCIEN, avec impatience.

Mais c'est qu'ils ne viendront pas !... et en attendant, ces bruits circulent... que leur opposerez-vous ?...

Mme DE SAVENAY.

La vérité...

LUCIEN, avec impatience.

Eh ! ils ne voudront pas l'entendre... il y a tel mensonge, qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence ; on ne discute plus une calomnie qui circule ; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout ; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante... Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter... et, peut-être, vous finirez encore, comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent !...

Mme DE SAVENAY.

Parlez pour vous...

LUCIEN.

Moi, jamais...

Mme DE SAVENAY.

Vous, monsieur ?... mais moi... je saurai y résister... et faire triompher la vérité... il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, monsieur... cela me regarde... ne vous en mêlez pas !... Qui vient là ?

LUCIEN.

Un monsieur du pays.

Mme DE SAVENAY.

C'est par lui qu'il faut commencer.

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, Mme DE SAVENAY.

COQUENET, après l'avoir saluée.

N'est-ce pas madame la marquise de Savenay, que j'ai l'honneur de saluer?...

Mme DE SAVENAY, avec hauteur.

Moi-même, monsieur...

COQUENET.

Mademoiselle votre nièce... ou votre cousine... n'est pas ici?... Je l'aime autant... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle... tandis qu'à vous, madame, je le préfère.

Mme DE SAVENAY, de même.

Pour quelles raisons... qu'y a-t-il?

COQUENET.

Vous voyez, Madame... quelqu'un qui n'espère qu'en vous... un père de famille indignement calomnié... car la malignité n'épargne personne...

Mme DE SAVENAY.

A qui le dites-vous?...

COQUENET.

Je le sais, madame, je sais tout ce qu'on a dit sur mademoiselle Cécile, votre nièce...

LUCIEN.

Et vous n'avez pas craint de le répéter hier soir, à moi, monsieur, qui connais ces dames...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, monsieur, je vous le jure... mais j'étais dans l'erreur, je me trompais... je le reconnais maintenant...

LUCIEN, avec joie.

Est-il possible?

Mme DE SAVENAY, à Lucien, d'un air de triomphe.

Eh bien ! vous le voyez, monsieur, il n'est pas si difficile d'éclairer ces gens-là!...

LUCIEN.

Parlez, de grâce... je vous écoute...

COQUENET.

C'est tout ce je demande... (Passant entre eux deux.) Eh bien ! madame, je sollicitais une place, où j'avais des droits, et que j'allais obtenir, lorsque M. Rabourdin, mon concurrent, m'a représenté, au ministre, comme un homme sans capacité, sans talent, sans considération.. oui, monsieur, lui, mon concurrent... lui-même!... c'est connu de toute la ville... chacun vous le dira, car je ne m'en suis pas caché... et quoi qu'il arrive, c'est un homme perdu de réputation... Aussi, moi qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas avoir de place... que de l'avoir à ce prix-là... mais enfin on m'attaque... je dois me défendre... vous comprenez, et c'est pour mon honneur, maintenant, que je tiens à être nommé, pas pour autre chose.

LUCIEN et Mme DE SAVENAY, avec impatience.

Eh bien ! monsieur?...

COQUENET.

Je m'étais d'abord adressé à madame de Guibert, la sœur du ministre, dont le crédit a échoué... et alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

Mme DE SAVENAY.

A moi, monsieur, qui n'ai aucun pouvoir...

COQUENET.

Cela vous plaît à dire... (Hésitant.) Mais vous savez mieux que moi... et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN et Mme DE SAVENAY.

Comment?...

COQUENET.

Vous pouvez tout sur elle... qui peut tout sur le ministre... témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

Mme DE SAVENAY, avec indignation, voulant parler.

Monsieur!...

COQUENET, continuant plus vivement.

Témoin, ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

Mme DE SAVENAY, avec colère.

Quinze mille francs!...

LUCIEN, de même, à Mme de Savenay.

Otez-leur donc, maintenant, de l'idée!...

(Lucien remonte le théâtre et redescend à droite près de Mme de Savenay.)

COQUENET, continuant toujours.

Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme... à un père de famille... vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant... (Baissant la voix.) et s'il le faut même... s'il faut des sacrifices...

Mme DE SAVENAY, poussant un cri d'indignation.

Ah! je suffoque... je me trouve mal... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi!...

COQUENET, étonné.

Moi, mon Dieu, que vous ai-je donc fait?...

LUCIEN, à demi-voix et avec impatience.

Eh! madame! comme je vous l'ai dit... vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, qu'il est de bonne foi, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET.

Ils me l'ont tous conseillé... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous... mais voyez ces dames, qui ont tout pouvoir... c'est la seule manière d'arriver... » Après cela, si je m'y prends mal... excusez-moi!...

Mme DE SAVENAY, se contenant à peine.

Ah! c'est de madame de Guibert que vient tout cela?...

LUCIEN, à demi-voix.

Modérez-vous, de grâce... la voici avec son mari et un étranger...

Mme DE SAVENAY.

Tant mieux, plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière... soyez tranquille, ce ne sera pas long...

SCÈNE IX.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, LE VICOMTE, Mme DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, donnant le bras au vicomte et s'adressant à son mari.

Oui, monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire, délicieux!... Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle... encourager les arts!... ne venez-vous pas avec nous?...

DE GUIBERT, se jetant dans le fauteuil, à gauche.

Je n'aime pas les arts!... parce que c'est toujours moi qui paie les mémoires.

HERMINIE, tenant toujours le bras du Vicomte.

Eh bien! nous irons sans vous.

COQUENET, passant entre de Guibert et sa femme, et bas à Herminie.

Je joue de malheur, j'ai encore échoué!...

HERMINIE, riant.

Ce pauvre Coquenet!

Mme DE SAVENAY, s'approchant d'elle et à haute voix.

Je suis enchantée de vous voir, madame. . j'allais chez vous !...

HERMINIE.

Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?

Mme DE SAVENAY, malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.

Des nouvelles... Non, mais une leçon...

(Herminie s'arrête, de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le Vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.)

HERMINIE, à Mme de Savenay.

Venant de vous, madame, elle n'a rien qui puisse blesser... je suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps madame est dans celui où on les donne !

DE GUIBERT, lui faisant signe de se taire.

Ma femme !...

HERMINIE.

J'attends ce que madame veut m'apprendre...

Mme DE SAVENAY, avec une colère concentrée.

Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre... lorsqu'elle daigne admettre, dans son intimité, la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT.

Madame !...

Mme DE SAVENAY.

Je veux dire d'un homme d'argent... c'est la même chose, à mes yeux... il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne...

(Geste d'Herminie et de Lucien.) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, à demi-voix, à Mme de Savenay.

Eh madame! de grâce...

Mme DE SAVENAY.

Non, monsieur... il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut, pour que leurs calomnies puissent nous atteindre.

HERMINIE.

Des calomnies, madame?

Mme DE SAVENAY.

Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi...

HERMINIE, froidement.

Moi, madame... je n'ai rien dit... je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu?...

Mme DE SAVENAY.

Et moi, je vais croire, madame, et je crois déjà, que tous ces bruits mensongers ont été, non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, avec indignation.

Par moi!... vous pourriez supposer...

Mme DE SAVENAY.

Je ne suppose rien que votre silence ne prouve... j'en appelle à ces messieurs... qu'ils prononcent!

(Coquenet et le Vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.)

HERMINIE, hors d'elle-même.

Ah! c'en est trop!... le ciel m'est témoin que je voulais me taire!... mais puisqu'on a presque publiquement provoqué cette explication... puisqu'on appelle calomnies des vérités... il faut bien que je me résigne à donner des preuves...

DE GUIBERT, voulant l'empêcher de parler.

Ma femme !...

HERMINIE.

Eh ! monsieur, n'ayez pas peur !... je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent... et me suffira de rappeler à madame, que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente... une personne digne de foi a vu... cela est assez évident... (Appuyant sur le mot.) vu, de grand matin, un bel inconnu, sortant d'un appartement !...

Mme DE SAVENAY, vivement.

Quelle indignité !...

HERMINIE, lui faisant la révérence.

Était-ce du vôtre, madame ?... mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

Mme DE SAVENAY.

Mensonge et fausseté ! dont on ne pourrait trouver de témoin...

HERMINIE.

Ce témoin existe... il est ici.

Mme DE SAVENAY.

Et quel est-il ?

HERMINIE.

Mon mari...

DE GUIBERT, passant près de Mme de Savenay.

Permettez...

HERMINIE, continuant avec chaleur.

Qui, devant moi (Montrant Coquenet) et devant monsieur, l'a attesté...

COQUENET, passant près d'Herminie.

C'est vrai... il m'a avoué à voix basse... que c'était lui !... lui-même... la vérité avant tout..

HERMINIE, avec colère.

Ah! voilà ce que j'ignorais... (Se retournant vers son mari.) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, à sa femme.

Je te jure que non...

HERMINIE, à demi voix.

Alors, et comme je vous le disais... c'était donc Raymond!...

TOUS.

Raymond!

LUCIEN, avec colère et passant entre M[me] de Savenay et de Guibert qu'il interpelle.

C'était donc Raymond!...

HERMINIE, de l'autre côté à son mari.

Etait-ce vous?

LUCIEN, de l'autre côté.

Etait-ce Raymond?

DE GUIBERT, entre les deux, avec embarras.

Mais, monsieur!... mais, ma femme!...

LUCIEN et HERMINIE.

Répondez!

DE GUIBERT.

Ni l'un, ni l'autre...

LUCIEN et M[me] DE SAVENAY.

Qui donc alors?

DE GUIBERT, avec un embarras toujours croissant.

Qui donc?... eh! mais... que vous dirai-je?... un jeune homme fort bien... fort aimable!... probablement... une première inclination...

LUCIEN, à part.

O ciel!

DE GUIBERT.

Qui aura sans doute commencé à Paris... (Vivement.) Un amour pur... platonique... j'en suis persuadé !

HERMINIE, avec impatience.

Mais enfin, monsieur... cette personne...

LUCIEN.

Oui... nous voulons la connaître... ou sinon...

DE GUIBERT, avec embarras.

Eh bien!... eh bien!... vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute... que je ne voulais compromettre personne... mais puisque j'y suis contraint et forcé... c'est M. de Saint-André !...

(Baigneurs et Baigneuses accourant au bruit des salons voisins et se tenant au fond.)

LE VICOMTE, courant à lui avec colère.

Monsieur de Guibert !...

HERMINIE, au Vicomte.

Vous, monsieur!... est-il possible?...

LE VICOMTE à de Guibert, de même.

Vous m'aviez juré le secret...

DE GUIBERT.

Je ne dis pas non !... mais dans la position où je me trouvais... quand, à son corps défendant... il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, de même.

Eh ! qu'en savez-vous? qui vous prouve...

DE GUIBERT.

C'est autre chose... ça ne me regarde plus !... que ça ne soit pas... j'y consens... je le veux bien... Mais je vous ai vu... mais vous en êtes convenu !

LE VICOMTE, de même.

Monsieur !...

DE GUIBERT.

Vous me l'avez dit, à moi! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, avec feu.

Et si je vous ai abusés... si je me suis vanté... si j'ai menti... si, par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être... j'ai compromis une personne que je ne connaissais même pas...

DE GUIBERT, vivement.

Convenons-nous de ça?... à la bonne heure!... je ne demande pas mieux... je le préfère même pour moi (Regardant Lucien.) et pour tout le monde.

LE VICOMTE.

Et cela est ainsi... (A voix haute.) Oui, messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame... et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison.

(Il sort.)

SCÈNE X.

PLUSIEURS BAIGNEURS, à gauche, ont entouré COQUENET; DE GUIBERT et HERMINIE sont près de lui du même côté; de l'autre, à droite, LUCIEN, debout, près de Mme DE SAVENAY, qui vient de tomber dans un fauteuil; d'autres Baigneurs et Baigneuses au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.

COQUENET, sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent.

C'est un brave jeune homme... un galant homme... qui se conduit bien... il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, à demi-voix.

Parbleu ! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, stupéfaite.

Comment ! c'était lui !... et l'année dernière encore !...

DE GUIBERT, riant.

Eh ! madame... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, avec impatience.

Si, monsieur !... en tout temps, c'est très-mal... c'est indigne !...

(Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.)

Mme DE SAVENAY, assise de l'autre côté.

Je ne puis en revenir encore !

LUCIEN.

Ni moi non plus... (A part, avec douleur et colère.) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier !...

Mme DE SAVENAY.

Il faut qu'elle parte ! qu'elle s'éloigne ! et quant à ce mariage, à ce contrat... que l'on ignorait encore !...

LUCIEN, à part.

Grâce au ciel !... (Se retournant.) Dieu ! c'est elle !...

(A l'entrée de Cécile, chacun fait un mouvement et garde le silence.

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, CÉCILE, entrant par le fond ; LUCIEN, Mme DE SAVENAY, BAIGNEURS et BAIGNEUSES par groupes, au fond du théâtre.

CÉCILE, traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien.

Ah ! monsieur, que je vous remercie ! votre réponse ne s'est pas fait attendre ! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse ! une corbeille magnifique... qui m'arrive à l'instant... de votre part.

HERMINIE.

Une corbeille... (A part.) C'est la mienne.

CÉCILE.

Vous la verrez.

HERMINIE.

Je la connais.

CÉCILE.

C'est délicieux, n'est-ce pas... et puis ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, troublé.

Mademoiselle!

CÉCILE.

C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée... votre femme...

TOUS, à demi-voix, avec étonnement.

Sa femme !

COQUENET, à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.

La femme... de ce monsieur.

DE GUIBERT.

Eh ! oui... sans doute...

COQUENET.

Et moi qui lui ai dit ce qui en était... combien je suis fâché...

CÉCILE, à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.

Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent ?

LUCIEN, à demi-voix, avec émotion et douleur.

Pardon, mademoiselle... je voudrais... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obli-

gent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser !...

(Il la salue et sort. — Quelques personnes sortent après lui.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté LUCIEN.

CÉCILE, étonnée.

Comment... il s'éloigne !... (S'avançant vers plusieurs personnes du salon, qui s'éloignent également et sortent de l'appartement.) On m'évite... on détourne les yeux... (Courant à Mme de Savenay, qui est toujours assise.) Ah ! madame... madame... qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme DE SAVENAY, se levant et d'une voix grave.

En ce moment, mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion !... ailleurs... et plus tard... je vous parlerai et vous dirai ce que je pense !...

(Elle sort, et par les différentes portes du salon, tout le monde s'éloigne lentement.)

COQUENET, voyant Cécile qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.

Pauvre jeune fille !... elle me fait de la peine !... (A part.) Mais voyez, pourtant, comme tout finit par se savoir !

(Tout le monde a disparu ; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne et sort avec elle et Coquenet.)

SCÈNE XIII.

CÉCILE, seule, et se soutenant à peine.

Madame de Savenay me méprise et me repousse... ma famille elle-même !... ah ! c'est le dernier coup !... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! et maintenant qui implorer ?... à qui

demander justice ?... et dans mon malheur... (Raymond paraît à la porte du salon à droite.) que me reste-t-il ?

SCÈNE XIV.

CECILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Moi ! moi ! mon enfant !...

CÉCILE, se jetant dans ses bras.

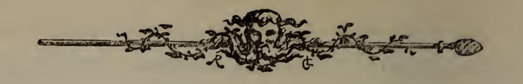
Ah ! mon ami, mon ami... mon sauveur !... défendez-moi. (S'arrachant de ses bras.) Non, non... je n'ose même pas implorer votre protection... ils me soupçonneraient... ils m'accuseraient... ils diraient...

RAYMOND.

Eh ! qu'importe ?... En traversant l'autre salon... leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi !... je n'y ai rien compris. . sinon que tu étais leur victime... et j'accours... Ah ! il y a injustice ! il y a calomnie... me voilà !... elle me connaît... elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... Allons, ma fille, allons, ne tremble pas... relève ta tête... regarde-la en face... et si, à sa vue, le courage te manque... appuie-toi sur ce bras qui ne te manquera pas !...

(Il emmène Cécile par la porte du fond.)





ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELLEAU, suivant LE VICOMTE qui se promène vivement et sans parler.

BELLEAU.

Monsieur, voici le moment de prendre votre bain.

LE VICOMTE, se promenant toujours.

Laisse-moi tranquille !...

BELLEAU.

Après cela, il sera trop tard... et quand on est malade...

LE VICOMTE, de même.

Je ne le suis plus...

BELLEAU.

Déjà ?... Ce que c'est que l'eau de mer !...

LE VICOMTE.

Non... je souffre horriblement... j'ai la tête en feu... j'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon... Elles n'ont pas voulu me recevoir, elles ont raison... j'en veux à moi-même... et à tout le monde !... J'ai beau répéter : Cela n'est pas... cela n'est pas !... ils ne veulent pas me croire... au contraire ! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU.

Dame! monsieur, soyez franc... avec eux, c'est bon... mais avec moi... vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE.

Et toi aussi!... quand je te dis que cela n'est pas...

BELLEAU.

Si monsieur a ses raisons... je le veux bien...

LE VICOMTE.

Des raisons... et lesquelles... si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir... j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU.

Si ce n'est que cela, monsieur est bien bon!... on dit déjà tant de choses... sans vous compter...

LE VICOMTE, avec colère.

Encore, morbleu!...

BELLEAU.

Eh bien! en vous comptant... on dit tant de choses d'elle... et de sa tante, surtout... une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que cela signifie?...

BELLEAU.

Ça signifie, s'il faut vous l'avouer... que, pour tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE.

Eh bien! achève?...

BELLEAU.

Eh bien! les jeunes gens comme il faut... les jeunes gens de Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel... que cela étonne de monsieur... et que décidément, il faut qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE.

Des motifs !... et que peuvent-ils supposer ?...

BELLEAU.

Je ne vous le dirai pas... Mais voilà M. Coquenet, qui causait, tout à l'heure, avec eux...

LE VICOMTE.

Ah ! je saurai, du moins, par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE, COQUENET.

COQUENET, allant à lui et lui donnant la main.

Bravo ! jeune homme, bravo ! une noble conduite qui vous fera honneur près des dames... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris !...

LE VICOMTE.

Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée !

COQUENET.

Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion !... peut-être, parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE.

Mais, monsieur...

COQUENET.

Et puis, non-seulement c'est généreux... mais c'est adroit... Aussi, vous y gagnerez... car on gagne toujours à se bien conduire... et si vous étiez convenu de la moindre chose... vous étiez perdu.

LE VICOMTE.

Comment cela, s'il vous plaît ?...

COQUENET.

A cause du ministre !... qui eût été furieux... On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse.

LE VICOMTE, étonné et regardant Belleau, qui, de la tête, lui fait signe que oui.

C'est la maîtresse du ministre ?...

COQUENET.

Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a promise... tandis que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE.

Quoi, monsieur !... vous pourriez croire...

COQUENET.

Ce n'est pas moi qui le dis... ce sont ces messieurs vos amis intimes... qui prétendent que, d'ordinaire, vous ne défendez pas la réputation des dames... au contraire... mais que, dans l'occasion... et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE.

Mais c'est une infamie !... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse, pour flatter un ministre, pour obtenir une place... Je suis donc, à leurs yeux, un indigne, un misérable... C'est pour cela que, tout à l'heure, Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET.

Allons donc ! vous vous trompez.

LE VICOMTE.

Non, non... et je lui en demanderai raison... Mais apprenez-moi tout... racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET.

Rien que d'inoffensif et de tout naturel... ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois, vous serez secrétaire d'ambassade... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE.

Que je regrette maintenant... Oui, j'ai eu tort... c'est ma faute... et pour un rien, je dirais que c'est vrai...

BELLEAU.

Dame !... si c'est vrai, dites-le !...

LE VICOMTE.

Et non ! morbleu ! cela n'est pas !...

COQUENET, froidement.

Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même ! car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE.

Eh ! monsieur, vous me feriez damner, et si vous n'étiez pas un homme respectable... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, effrayé.

Par exemple !...

LE VICOMTE, le rassurant.

Eh non !... je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous êtes innocent de tout ceci... Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... Et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET.

Silence ! voici le ministre...

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE, RAYMOND.

LE VICOMTE, à part.

Tant mieux ! je voudrais qu'il me cherchât querelle !... ça me justifierait... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, avec bonté.

Ah ! M. de Saint-André...

LE VICOMTE, d'un air de hauteur.

Oui, monsieur, moi-même...

RAYMOND.

J'arrive ; mais avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, à demi-voix.

Vous voyez déjà !... c'est une place !... (A part.) Est-il heureux !...

(Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.)

RAYMOND.

Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas !

LE VICOMTE, balbutiant.

Mais, monsieur... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, avec bonté.

Vous me remercierez après... voyez d'abord, et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle... (Le congédiant de la main.) Allez !... (Il remonte le théâtre, et s'adresse à Belleau qui est resté au fond.) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour... et que je l'attends ici... dans ce salon.

BELLEAU.

Oui, Excellence... (Montrant l'autre salon.) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs.

(Il entre dans le salon à droite. — Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table à gauche, et prend un journal qu'il lit ; pendant ce temps, le Vicomte a traversé le théâtre, et s'adresse, à demi-voix, à Coquenet, qui est assis à droite.)

LE VICOMTE.

Si c'est une place... je refuse !

COQUENET, haussant les épaules.

Allons donc !...

LE VICOMTE, de même.

Je refuserai... je vous le jure.

(Il sort.)

COQUENET, à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche, et lit.

Pour en avoir une meilleure alors... car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra... ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maîtresses des grands seigneurs... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... ça sera toujours une protection contre mes ennemis... et contre les attaques de ce Rabourdin.

RAYMOND, jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire et apercevant Coquenet.

Pardon, monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier... depuis notre dernière rencontre... dont je me félicite... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner... sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis ..

COQUENET, avec joie.

N'est-il pas vrai? (A demi-voix et secouant la tête.) C'était un mauvais choix !...

RAYMOND.

Très-mauvais... comme vous me le disiez... un homme sans capacité... sans considération...

COQUENET, de même.

C'est bien cela... et de plus, un infâme calomniateur !...

RAYMOND.

Est-il possible !... en auriez-vous la preuve ? ..

COQUENET, en confidence.

Il m'a calomnié moi-même... et pas plus tard qu'hier... moi !... moi, qui vous parle !...

RAYMOND.

Cela suffit, monsieur... et si, comme je n'en doute pas,

cela est aussi vrai que le reste... je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, vivement.

C'est tout ce que je veux... et maintenant, monsieur le ministre... car je sais aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler... j'aurais aussi une demande à vous adresser.

RAYMOND.

Je suis à vos ordres, monsieur. (Voyant Lucien qui entre.) Mais dans un autre moment si vous le voulez bien... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET.

Je m'en doute bien... et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, le retenant au moment où il va sortir.

Comment, monsieur !... vous vous doutez ?...

COQUENET, avec un air de finesse.

Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit... et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND.

Que nous réduirons à leur juste valeur... je vous le promets... avec l'aide des honnêtes gens... je compte sur la vôtre, monsieur !

COQUENET.

Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, qui est entré lentement et d'un air sombre, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien ! tu voulais me parler ce matin avant mon départ... j'ai moi-même à causer avec toi... Eh ! mon Dieu ! quel air sombre et menaçant !... qu'as-tu donc ?

LUCIEN.

Ce que j'ai... tu me le demandes ?... ils disent tous, (Montrant la porte à droite.) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi... que tu m'as trompé... abusé...

RAYMOND, riant avec ironie.

En vérité !

LUCIEN.

Que tu as voulu me rendre la fable de tous... m'avilir... et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi... voilà ce qu'ils disent !

RAYMOND.

A merveille ! on a toujours le temps de se battre... on n'a pas toujours celui de parler raison... et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher ? je ne sais rien ! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne ; j'aurais pu demander... interroger... les nouvelles ne m'auraient pas manqué... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies... Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure ; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient absurdes !... à

commencer par toi... Accuse-la, maintenant... je suis prêt à la défendre !...

LUCIEN.

Ce n'est pas moi qui l'accuse... c'est cette rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle ! c'est la voix publique...

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la voix publique? où commence-t-elle ? où finit-elle ?... et pour la composer, combien faut-il de clameurs et de sots réunis?... des bruits ne sont pas des preuves... il m'en faut d'autres... il me faut des faits...

LUCIEN, avec embarras.

Eh bien... on dit... on prétend...

RAYMOND.

Des faits !...

LUCIEN, baissant la voix.

Eh bien... on lui donne des amants... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, froidement.

Quels sont-ils ?...

LUCIEN.

Toi, d'abord.

RAYMOND, avec un contentement ironique.

A la bonne heure... voilà une calomnie qui ne procède point par détour... et par faux-fuyant... une calomnie franche et nette... comme je les aime... Examinons-la !... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père... de celui à qui je dois tout... qu'il me l'a confiée à son lit de mort... que je l'ai élevée comme mon enfant... et qu'on ne déshonore pas son enfant !... ce serait peut-être une raison pour toi... ce n'en est pas une pour la calomnie qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste... et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui

est infâme; mais je te donnerai des arguments plus positifs... je te parlerai de calculs... d'intérêts... des miens... et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile... si j'en avais été aimé... pourquoi ne pas l'épouser?... non-seulement elle est jeune, elle est belle... mais elle est riche... par mes soins, par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité... Elle est riche!... et je n'ai rien!... tu le sais, toi!... tu en as les preuves... (Avec orgueil.) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme... et grâce au ciel, je n'ai rien... et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse... au lieu d'en faire ma femme!... pourquoi?... pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur?... pour être infâme à plaisir!...

LUCIEN.

Non, non... cela n'est pas!

RAYMOND.

Voilà ce qu'ils proclament, cependant!... et tu as pu les croire?... et j'ai voulu, disais-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nombreux partis... et je les ai éloignés... je t'ai choisi... parce que je te savais un honnête homme... et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile qui me chérit... comme un ami... comme un frère... entends-tu bien... car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été fondées, si malgré mes rides précoces et mes cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi, ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de ma vie entière... et loin de

renoncer à un pareil trésor... je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié!... et cependant je te l'ai donnée à toi... qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses!... à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi!... (Geste de Lucien.) Rassure-toi... j'ai tout dit... et maintenant, si tu le veux... nous pouvons finir par là!...

LUCIEN.

Non, non... tout est faux et absurde... pour toi... du moins... que je crois... que je révère... mais les autres!...

RAYMOND.

Eh bien! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres?... pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi?...

LUCIEN.

C'est impossible... pourquoi une insistance... une animosité pareilles?... Qui peut en vouloir à cette jeune fille?

RAYMOND.

Voilà le grand mot!...

LUCIEN.

Qui donc a intérêt à la calomnier?

RAYMOND.

Personne... et cela n'empêche pas!... la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt!... Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance au mal plutôt qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge!... De cette façon, la calomnie est partout... et le calomniateur nulle part; nulle part on ne trouve un traître de mélodrame, assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Ja-

mais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas... mais on la dit autrement qu'elle est... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails... la malignité fait le reste... Et grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire, se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge!...

LUCIEN.

Je conçois cela pour des étrangers... mais des parents?...

RAYMOND.

Cela n'y fait rien.

LUCIEN.

Ton beau-frère... par exemple... M. de Guibert?

RAYMOND.

Il appartient à la majorité de la société... c'est un sot!...

LUCIEN.

Mais ta sœur... Herminie?...

RAYMOND.

Autre majorité... celle des étourdies et des coquettes... Misère et vanité que tout cela!... Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent... c'est leur état... ils le font en conscience!... ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis qui ne nous défendent pas... qui cèdent, qui nous abandonnent... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue... c'est toi qui repousses Cécile et qui l'accables!...

LUCIEN.

Moi! j'ai gardé le silence...

RAYMOND.

Ah! voilà nos amis!... ils se taisent!... c'est là leur seul courage!... ils se taisent au milieu des clameurs... et morbleu! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix! Ils entendront la mienne... car le bruit ne m'effraie pas...

et quand on attaque mes amis... entends-tu bien... je ne recule pas... je reste près d'eux! devant eux!... et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN.

Peux-tu en douter?...

RAYMOND.

Je vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN.

D'abord, ne pas nous battre!...

RAYMOND.

C'est convenu!... la réputation de Cécile n'y eût pas résisté... et un duel eût été pour elle le coup de la mort... ensuite... la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source... Eh bien! essayons!... remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits... Par qui ces premières rumeurs te sont-elles parvenues?... cherche... rappelle-toi...

LUCIEN.

Que sais-je?... c'était hier... ici... dans ce salon!... (En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort. — Lucien, au moment où Belleau est entré.) Tiens... Belleau, le garçon de bains... qui le premier...

RAYMOND.

Cela ne m'étonne pas... ça devait partir d'aussi bas!... Eh bien! cette opinion publique dont tu parlais... en voici un fragment... un honorable fragment...

LUCIEN, à demi-voix et entre ses dents.

Un misérable...

RAYMOND, de même.

Que tu méprises quand il est seul... et devant qui tu t'in-

clines quand ils sont plusieurs... Après?... quel autre encore ?...

LUCIEN.

Eh mais!... tout le monde !

RAYMOND, avec impatience.

Qui enfin ?...

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, apercevant Coquenet qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.

Eh parbleu ! M. Coquenet, ici présent !...

RAYMOND, étonné.

M. Coquenet !...

LUCIEN.

Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, étonné.

Quoi !... c'est là M. Coquenet?...

COQUENET, avec embarras, et serrant sa pétition dans sa poche.

Moi-même... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND.

Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille... que rien ne vous donnait le droit d'accuser... ni même de soupçonner...

COQUENET, vivement.

On me l'avait dit, monsieur... et je le croyais... je le croyais... et pourquoi ?...

RAYMOND.

Parce que vous la connaissiez, sans doute?...

COQUENET.

Parce que je ne la connaissais pas... parce que je ne l'avais

jamais vue... parce que j'ignorais l'intérêt que vous lui portiez... et que de plus, le fait m'était attesté... par une personne honorable... un de vos parents...

RAYMOND.

Et qui donc?...

COQUENET.

Je cite mes autorités... M. de Guibert...

RAYMOND.

Mon beau-frère...

COQUENET.

Qui m'a avoué... ou plutôt donné à entendre... que lui-même...

RAYMOND.

Lui!... qui a vu Cécile, hier, pour la première fois...

COQUENET.

Il est vrai qu'aujourd'hui... (Montrant Lucien.) et devant monsieur... il est convenu que ce n'était pas lui... mais un de ses amis... un jeune homme... qui le nie... qui s'en défend...

RAYMOND, à Lucien.

Eh bien!... tu le vois... le nombre diminue en avançant... et tout se réduit déjà à un seul... qui n'en convient pas... c'est sur un mot... sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur... la réputation d'une femme... Mais enfin cela vient de Guibert. Cela me regarde maintenant. (A Lucien.) Toi, vois ces dames... rassure-les!... console-les!... je vais faire dire à mon beau-frère... que je l'attends... ici.

COQUENET.

J'y vais moi-même... et je vous l'envoie... trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies... et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité!...

(Il sort par le fond et Lucien par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, seul.

Ah! M. de Guibert!... je vous apprendrai!... Et quant à ce jeune homme dont il a parlé... je saurai... je connaîtrai par lui!...

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, apercevant le Vicomte qui s'est approché de lui et qui le salue.

Ah!... M. de Saint-André!... vous avez reçu?...

LE VICOMTE, avec émotion.

Oui, monsieur le ministre... cette mission... dont vous voulez bien me charger!... et je venais vous dire... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?...

LE VICOMTE.

Parce que, dans la situation où je suis... elle m'enchaînerait... m'empêcherait de dire la vérité... et surtout de souffleter ceux qui en douteraient.

RAYMOND.

Je vous avoue... que je ne comprends pas...

LE VICOMTE.

Je me suis trouvé malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier... on a prétendu que j'avais pour but, non de proclamer

la vérité, mais d'obtenir, par là, votre faveur... et vous savez ce qui en est !...

RAYMOND.

Je sais qu'ils sont capables de tout... et je vous comprends maintenant... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE.

Sont de toute fausseté et j'ai beau le crier... à tout le monde... à M. de Guibert... lui-même qui m'accuse...

RAYMOND, vivement.

Ah! nous y voilà!... C'est vous .. que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE.

Je ne l'avais jamais vue.

RAYMOND, se frottant les mains.

Bravo !... je m'en doutais... c'est toujours comme cela !...

LE VICOMTE.

Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable...

RAYMOND, apercevant de Guibert, qui entre, et courant à lui.

C'est ce que nous allons voir... Venez ici, monsieur... venez.

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, étonné.

Qu'y a-t-il donc?... Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi.

RAYMOND, à de Guibert.

Et ce n'est pas sans raison !... Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, vivement à Raymond.

Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (Montrant de Guibert.) Oui, monsieur... et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin... il avait le droit de parler ainsi... et je dois convenir que même en se trompant... même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, avec bonhomie.

Certainement, je suis toujours de bonne foi... qui ose en douter?...

RAYMOND, au vicomte.

Achevez, monsieur... achevez !... Comme tuteur de Cécile... j'ai droit à une explication...

LE VICOMTE, avec trouble.

Je le sais, monsieur...

DE GUIBERT.

Et moi aussi, pour moi-même qui, aux yeux de mon beau-frère, suis calomnié !...

RAYMOND, lui faisant signe de se taire.

Il suffit...

LE VICOMTE, à Raymond.

Certainement... je ne demanderais pas mieux... mais l'embarrassant est de vous la donner, cette explication, sans compromettre, peut-être, d'autres personnes...

RAYMOND.

Vous ne les nommerez pas, je ne vous demande pas les noms... mais les faits.

LE VICOMTE.

C'est qu'ils sont, eux-mêmes, difficiles à raconter... ici... dans ce moment, sans y avoir réfléchi... sans y être préparé...

RAYMOND.

Bah !... un jeune homme d'esprit, comme vous, doit avoir le talent de tout dire.

DE GUIBERT.

D'ailleurs nous comprendrons à demi-mot...

LE VICOMTE, à Raymond.

J'aimerais mieux ne confier cet aveu qu'à vous seul...

RAYMOND.

Impossible!... ce n'est pas devant moi... c'est devant mon beau-frère que la calomnie s'est produite... c'est devant lui, surtout, qu'il importe de la rétracter.

(Il fait passer le vicomte entre de Guibert et lui.)

DE GUIBERT.

C'est de toute raison... et de toute équité...

LE VICOMTE, avec hésitation.

Je le sens bien... et malgré cela... (Comme prenant du courage.) Eh bien! donc, messieurs... il y a six mois, à Rouen, où je me trouvais... il y avait, à l'hôtel d'Angleterre... une femme.

DE GUIBERT.

Mariée ?...

LE VICOMTE, froidement.

Non... une veuve...

DE GUIBERT.

Peu importe... il y a des veuves fort aimables.

LE VICOMTE.

Et celle-là était charmante... jeune.... spirituelle et distinguée...

DE GUIBERT.

Comme elles le sont toutes...

LE VICOMTE.

Enfin, elle était seule avec une femme de chambre... je l'avais connue à Paris, je l'avais saluée souvent dans sa loge, aux Italiens... je la retrouvais à Rouen!... Deux Parisiens... en pays étranger... c'est-à-dire en province... Elle aimait les

arts... nous faisions de la musique... nous chantions des romances...

RAYMOND.

Très-bien... très-bien...

LE VICOMTE.

Des mélodies de Schubert.

DE GUIBERT.

Nous comprenons...

LE VICOMTE.

Et un jour... celui de son départ... à la suite d'une discussion... une discussion musicale... des plus vives... nous ne devions plus nous revoir... (A Raymond.) comme en effet, je ne l'ai plus revue... je vous le jure...

DE GUIBERT.

Peu importe!...

LE VICOMTE.

Je sortais de chez elle, lorsque, dans un corridor de l'hôtel, je me trouve vis-à-vis (Montrant de Guibert.) de monsieur...

DE GUIBERT.

J'arrivais de Paris, par le bateau à vapeur... quatre heures du matin... la rencontre était romantique... Ah! mon gaillard, lui dis-je, en riant, d'où venez-vous?...

LE VICOMTE.

Et dans ma surprise... dans mon trouble... ne voulant ni compromettre, ni nommer la personne véritable... je lui désignai, de la main, et à tout hasard, la porte d'un appartement qui était près de moi... en lui recommandant le silence...

DE GUIBERT.

Porte en citronnier, nº 12... je la vois encore...

LE VICOMTE.

Le soir, une jeune personne charmante traverse, avec sa vieille parente, le salon de l'hôtel, pour monter en voiture,

et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi... et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire... me féliciter, en riant, sur ma bonne fortune! Ici, monsieur, commence une faute inexcusable et que je ne me pardonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait...

DE GUIBERT.

C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE.

Mais pas aussi bien, peut-être... que je le devais... Que voulez-vous ? ces dames étaient inconnues dans l'hôtel... je ne les avais jamais vues... je ne devais plus les revoir... et l'amour-propre... la vanité de jeune homme... d'autres raisons... plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret... vous comprenez...

RAYMOND.

Je comprends, monsieur, qu'alors, vous ayez cru pouvoir agir ainsi, mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète, que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, *vivement.*

Jamais, monsieur... jamais !... Sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde... Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, *sévèrement.*

Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille, pure et innocente ?

LE VICOMTE.

Non, sans doute ! Mais si ce n'est pas pour elle... c'est pour les siens... c'est pour sa famille... de nobles et d'honnêtes parents... que j'estime, que je respecte...

RAYMOND.

Qu'importe, monsieur!... les fautes sont personnelles... la vérité avant tout!... votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT.

Oui, jeune homme... vous parlerez... vous direz tout...

LE VICOMTE, à Raymond.

J'ai dit tout ce que je pouvais dire... ne m'en demandez pas davantage!... Du reste... parlez... ordonnez!... prescrivez-moi ce qu'il faut faire!... j'obéirai... mais, je vous en prie... je vous en supplie...

SCÈNE IX.

COQUENET, sortant de la première porte à gauche; HERMINIE, sortant de la seconde porte à gauche; RAYMOND, LE VICOMTE, DE GUIBERT.

HERMINIE, qui est entrée sur les derniers mots et les a entendus.

Ah! M. le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, vivement.

Oui, ma sœur.

COQUENET, à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'où il sort.

On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choisis... (Sur ce mot, Guibert remonte le théâtre et redescend près de sa femme.) Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, à Coquenet.

Je suis à lui!... (Se retournant vers son frère et lui montrant M. de Saint-André.) J'espère qu'il sera plus heureux que moi et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, à Raymond, avec prière.

Je l'espère aussi.

HERMINIE, à Raymond, avec gaieté.

Il le faut d'abord !... un charmant cavalier... l'amabilité et la complaisance mêmes. (Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que Raymond, de Guibert et le Vicomte, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.) L'année dernière, tandis que Monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen... il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique... nous chantions des mélodies de Schubert.

DE GUIBERT, RAYMOND et LE VICOMTE, se retournant vivement et frappés de surprise.

O ciel!...

RAYMOND, retenant par la main de Guibert, qui veut courir à sa femme.

Silence... Il le faut !...

HERMINIE, étonnée et riant.

Qu'ont-ils donc tous les trois ?...

(En ce moment, par les portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.)

DE GUIBERT, toujours retenu par Raymond.

Ce que j'ai... ce que j'ai... voilà du monde... (A part.) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise !...

RAYMOND, bas au Vicomte.

Je vous rejoins à l'instant, monsieur ! je vous rejoins !...

(Le Vicomte sort par une des portes de droite, au moment où, par l'une des portes de gauche, entre le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre et, entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.)

SCÈNE X.

COQUENET, sur le devant du théâtre ; DE GUIBERT, Mme DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

Mme DE SAVENAY, à Raymond.

Enfin, monsieur, comme je l'ai toujours dit, et comme j'en étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies... M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, troublé.

Oui... madame... oui... à ne pouvoir en douter...

LUCIEN, d'un air de triomphe et s'adressant aussi à Raymond.

Ah ! tu avais raison ! tu disais bien qu'aux yeux de tous, tu lui rendrais justice...

RAYMOND, avec embarras.

Certainement... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment et devant tout ce monde... je ne le peux.

LUCIEN.

Au contraire, c'est devant eux, devant les autres encore... (Il veut faire un pas vers le fond ; Raymond le retient par la main.) Qu'as-tu donc ?... toi que j'ai vu si hardi... si confiant... (Le regardant.) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes ?...

RAYMOND.

Des doutes... quand d'un mot... je peux lui rendre l'honneur... Oui, quoi qu'il arrive... (A part.) et fût-ce même aux dépens du mien... je le dois... (Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au devant de lui, Raymond s'arrête.) Non, non... mon pauvre père !... il en mourrait... (A Lucien.) Plus tard... à toi seul... et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas... (Montrant de Guibert.) voici la première cause de cette calomnie !...

LUCIEN.

Lui !...

RAYMOND.

Il sait mieux que personne combien elle est injuste...
(Il sort et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le Vicomte.)

SCÈNE XI.

COQUENET, HERMINIE, Mme DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement, avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.)

LUCIEN, à de Guibert.

Eh bien! monsieur, puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, gaiement.

En vérité...

LUCIEN.

Parlez ! nous vous écoutons...

Mme DE SAVENAY.

Oui, monsieur... j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile... donnez-nous-les.

LUCIEN.

Pour que je les proclame... que je les rende publiques...

DE GUIBERT, à part.

Il ne manquerait plus que cela !... (Haut.) Je vous déclare, monsieur, que je n'ai rien à dire... ni à vous, ni à personne...

HERMINIE.

C'est qu'alors, il ne sait rien !...

COQUENET.

C'est malheureusement probable.

DE GUIBERT, *furieux, à sa femme.*

Je ne sais rien, dites-vous?... je ne sais rien... je sais tout!...

HERMINIE.

Eh bien! alors, parlez... qu'est-ce qui vous en empêche?...

DE GUIBERT.

Ce qui m'en empêche... Vous me le demandez?...

LUCIEN.

Eh oui, monsieur, on vous le demande!... C'était déjà trop d'avoir accusé, ce matin, devant moi, une personne que je dois défendre... Mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire, c'est un procédé que je ne veux pas qualifier... un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte... et je vous déclare, ici, monsieur... que vous parlerez...

Mme DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE.

Oui, sans doute, parlez, parlez!...

DE GUIBERT, *regardant sa femme, voulant et n'osant parler.*

J'en suffoque... oser, là, devant moi... ce sang-froid!... Non... je ne parlerai pas!...

LUCIEN, *avec force et lui prenant la main.*

Vous parlerez... ou nous nous battrons!...

DE GUIBERT, *hors de lui.*

Eh bien! soit... monsieur!... aussi bien, il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons... je l'aime autant... nous nous battrons!

CÉCILE, *sortant de l'appartement, à droite, et entendant ces derniers mots.*

Se battre! O ciel!...

(*Elle chancelle, prête à se trouver mal; Coquenet et Mme de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.*)

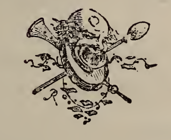
LUCIEN, *à de Guibert.*

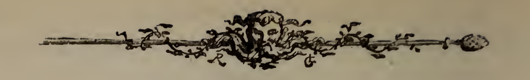
Je suis à vos ordres.

DE GUIBERT.

Je suis aux vôtres.

(Ils s'élancent vers la porte du fond, Herminie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.)





ACTE CINQUIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAVENAY, paraissant à la porte du fond; CÉCILE, sortant de l'appartement à droite.

CÉCILE, avec inquiétude.

Eh bien! madame... quelles nouvelles?

Mme DE SAVENAY.

Mauvaises!... ce combat a eu lieu!...

CÉCILE.

C'est fait de moi!...

Mme DE SAVENAY.

J'ignore les détails... mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé... très-légèrement, il est vrai!... N'importe... l'éclat est toujours le même... et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre... et même pour vous croire...

CÉCILE.

Quoi! madame!...

Mme DE SAVENAY.

Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases et parlons franchement. Il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté... quoique éloignée... l'intérêt que je vous porte,

les calomnies même dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur.

CÉCILE, avec impatience.

Permettez-moi seulement...

Mme DE SAVENAY.

Écoutez-moi, d'abord, vous me répondrez après... ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé... et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu... car le marquis est religieux et moral !... Je l'ai beaucoup connu autrefois !... beaucoup... et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable... il se charge d'y décider son neveu... son seul héritier...

CÉCILE, de même.

Mais, madame...

Mme DE SAVENAY.

Il cherchait pour lui un riche parti... car le vicomte est sans fortune... la vôtre est fort belle... la famille consent... moi aussi...

CÉCILE, ne se contenant plus.

Et moi, madame... je refuse !

Mme DE SAVENAY.

Après ce qui s'est passé !...

CÉCILE.

Mais il ne s'est rien passé... et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt... quelque amitié... je vous en demande une preuve... la plus grande de toutes... emmenez-moi, partons d'ici.

Mme DE SAVENAY.

Eh ! que ne dira-t-on pas ?...

CÉCILE.

Tout ce qu'on voudra... pourvu que je parte... que je m'éloigne...

Mme DE SAVENAY.

Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE.

Aucun, madame.

Mme DE SAVENAY.

Si, mademoiselle!... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets ni restrictions. Il me semble d'ailleurs, qu'après tout ce que j'ai fait pour vous... j'ai quelques droits à votre confiance... parlez, et je consens à vos demandes... je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, avec impatience et douleur.

Mais que voulez-vous que je vous dise?... je n'ai rien à vous avouer.

Mme DE SAVENAY.

Quoi! M. de Saint-André?...

CÉCILE.

Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai donc jamais pensé.

Mme DE SAVENAY.

Ainsi, vous n'avez jamais aimé... vous n'aimez personne... vous me le jurez devant Dieu!...

CÉCILE, avec embarras.

Ah! madame...

Mme DE SAVENAY, vivement.

C'est donc vrai!...

CÉCILE, vivement.

Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair dans mon cœur...

Mme DE SAVENAY.

A la bonne heure, au moins... voilà parler... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt ?...

CÉCILE.

Mais c'est que plus tôt, je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais !... il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance... pas autre chose... et cependant, me défiant de moi-même... je cherchais à combattre... à éloigner ces idées... j'y avais réussi, je consentais à me marier... je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même... vous m'abandonniez !... qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien !... alors, que vous dirai-je ?... pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse... j'ai compris ce que j'éprouvais pour lui !... et loin d'en rougir, il me semblait que cela lui était dû... que j'en étais fière !... Voilà mon crime... si c'en est un... et c'est à vous seule que je l'aurai confié, madame... (A demi-voix et avec expression.) Je l'aime !...

Mme DE SAVENAY.

Lui ! Raymond !...

CÉCILE.

Le plus noble... le plus généreux des hommes !...

Mme DE SAVENAY.

Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne. .

CÉCILE.

Non, madame... il ignore ce que je viens de vous confier...

Mme DE SAVENAY.

Allons donc !...

CÉCILE.

Il ne s'en doute même pas... il ne le saura jamais... et la

preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous... de partir à l'instant même...

SCÈNE II.

Mme DE SAVENAY, CÉCILE, COQUENET, qui est entré sur ces derniers mots.

COQUENET.

Pardon... mais je crains qu'en ce moment, ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE.

Et pourquoi donc?...

COQUENET.

A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien... Tout le monde s'y attendait... et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE.

Ce n'est pas vrai !

COQUENET.

Certainement... mais c'est le bruit général !... Comme ils disent aussi que M. de Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire... s'est battu à la place du ministre... C'est absurde !... Mais, vrai ou non... c'est affreux, blessé comme il l'est...

Mme DE SAVENAY.

Ah ! c'est le vicomte qui est blessé?...

CÉCILE.

Légèrement... à ce qu'on dit...

COQUENET.

Très-dangereusement... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, retenant un mouvement d'indignation.

Achevez...

Mme DE SAVENAY.

Vous y étiez ?...

COQUENET.

Non, madame... Je venais de quitter mademoiselle... à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins... et quand je suis arrivé... c'était fini... Mais je tiens le fait d'un témoin digne de foi... qui a tout vu, et chacun plaint ce pauvre jeune homme... chacun est furieux contre le ministre... (Geste de Cécile.) Cela n'a pas le sens commun... mais enfin c'est une clameur... un haro général... dont il ne se relèvera pas... Il sera peut-être obligé de donner sa démission... (A part.) S'il pouvait au moins me nommer avant !...

Mme DE SAVENAY.

Et les têtes sont ainsi montées contre lui ?...

COQUENET.

Au point que, s'il sortait... le peuple lui jetterait des pierres...

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu !

COQUENET.

Et vous-mêmes, mesdames (c'est bien injuste... et je ne sais comment vous le dire)... mais à cause de lui... on vous en veut...

Mme DE SAVENAY.

Qu'est-ce à dire?

COQUENET.

Il y a des groupes sur la place... et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

Mme DE SAVENAY.

Les armes de Savenay !...

COQUENET.

C'est pour cela !... votre voiture est connue... la mienne ne l'est pas... un cabriolet de famille... que vous pouvez prendre chez moi... et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE.

Ah ! comment vous remercier ?...

COQUENET.

Trop heureux de vous être agréable !... quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli... mais vous, je l'espère...

CÉCILE.

Ah ! croyez que ma reconnaissance... (A Mme de Savenay.) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET.

Suivez-moi, mesdames...

CÉCILE.

Oui, partons... partons !...

SCÈNE III.

COQUENET, Mme DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND.

Partir !... et pourquoi donc ?...

CÉCILE.

Mais tout ce qui arrive... tous ces bruits effrayants !...

RAYMOND, souriant.

Tout va à merveille .. je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait... Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires... et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure,

(Montrant sa main enveloppée d'un morceau de taffetas noir.) seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire...

Mme DE SAVENAY.

On prétendait que M. de Saint-André était blessé...

CÉCILE.

Et très-dangereusement...

COQUENET.

C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire...

RAYMOND.

« Et voilà justement comme on écrit l'histoire ! »

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles !... Du reste, après la guerre... la paix !... elle vient d'être signée... M. de Saint-André et moi, nous avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives... que celui-ci a tendu la main à son adversaire...

COQUENET.

En vérité !...

(Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.)

RAYMOND, à Cécile.

Maintenant... comme je te l'avais promis... plus de soupçons... ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette main qui lui appartient... pour laquelle il a combattu... et tout à l'heure, à table, devant notre brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, avec embarras.

Non... non... monsieur, je vous prie !

RAYMOND.

Qu'est-ce à dire ?

CÉCILE.

Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice...

quelque tardive qu'elle soit... Mais celui qui a pu me soupçonner... m'accuser...

RAYMOND.

Allons, allons... nous sommes tous sujets à l'erreur... et par son caractère... lui plus qu'un autre peut-être !... Mais n'oublie pas que, même te croyant coupable, il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi !... moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE.

Oui, monsieur... mais hier encore, vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND.

Hier, sans doute, sur un mot de toi, j'aurais tout rompu. Mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible... l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé... ont rendu ce mariage nécessaire... indispensable... et pour toi, Cécile, pour ton honneur... je te le demande... je t'en supplie, au nom de la raison... au nom de l'amitié...

CÉCILE, hésitant.

Ah ! monsieur...

RAYMOND.

Ton père m'a remis ses droits... tu le sais... et s'il était là... il te dirait lui-même : « Il le faut, ma fille, je l'exige ! »

CÉCILE, à demi-voix, à Mme de Savenay.

Vous l'entendez, madame !... vous avais-je dit la vérité ?...

Mme DE SAVENAY, à Raymond.

Mais cependant, monsieur, s'il était des obstacles...

CÉCILE, vivement et à voix basse, à Mme de Savenay.

Silence... au nom du ciel... (Haut.) Dès que vous le voulez, monsieur... et quoi qu'il m'en coûte... j'obéirai... je ne partirai pas. (A Coquenet.) Merci, monsieur, de vos soins, de

vos bons offices... que je n'oublierai jamais. (A Mme de Savenay.) Venez, madame.

(Elle sort, avec Mme de Savenay, par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, étonné.

Elle vous remercie, monsieur...

COQUENET.

De ce que j'ai pu faire pour elle et pour réparer des torts involontaires... Cela, je l'espère, balancera à vos yeux tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi !

RAYMOND.

Des ennemis!... monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même ! (Lui remettant un papier.) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET y jetant les yeux.

Une des miennes !... est-il possible !

RAYMOND.

Sur laquelle vous m'avez donné votre avis.

COQUENET, vivement.

Vous êtes trop juste pour y ajouter foi !... Il y a eu erreur ! il y a eu calomnie !...

RAYMOND, souriant.

Non, monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance !... car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude !

COQUENET, vivement.

C'est par hasard !... c'est sans savoir ce que je faisais !

RAYMOND.

Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!... quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!... et je ne l'avais pas même vu!... Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce doit être un honnête homme... et c'était vrai!... Je sors de chez lui... il a la place!...

COQUENET.

Est-il possible?...

RAYMOND.

C'est à vous qu'il la doit, monsieur.

COQUENET, hors de lui.

Mais, moi... je vous jure...

RAYMOND.

Il suffit!... laissez-moi.

(Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.)

COQUENET, à part.

C'est une machination infernale... (Frappant sur sa pétition qu'il tient à la main.) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura... On saura tout... Je vous salue, monsieur... et vous laisse... (A part.) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaîtra dès demain la vérité par le journal du département.

(Il sort.)

SCÈNE V.

RAYMOND, toujours assis près de la table.

Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir... il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien... c'est le nôtre!... Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. Guibert

m'a promis le silence... avec sa femme... à qui, moi, je me réserve de parler... Et, Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (Apercevant Cécile qui entre.) Eh mais! que me veux-tu?

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, avec émotion.

ous m'avez dit, monsieur, que mon devoir était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND.

Et je le pense encore.

CÉCILE, lui remettant une lettre qu'elle tient à la main.

Tenez!

RAYMOND, regardant l'écriture.

C'est de Lucien?

CÉCILE, avec émotion.

Oui, monsieur, il sait comme vous et par vous que je n'ai rien à me reprocher, il en a la preuve... mais cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, qui a parcouru la lettre.

Ah! l'indigne!... il t'estime!... il t'honore!... il t'aime!... et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies... que je voudrais... et que maintenant je ne puis réduire au silence. (Froissant la lettre avec colère.) Ah! tout est fini entre nous... et je cours!. .

CÉCILE, se jetant au-devant de lui.

Où donc?

RAYMOND.

Lui demander compte de ton honneur qui me fut confié! de ton honneur qui m'est aussi cher que le mien!

CÉCILE, avec force.

Et que vous allez perdre à jamais!... (Raymond pousse un cri et s'arrête.) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai.

RAYMOND.

Moi, mon enfant, c'est bien différent... Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion : mais une femme... mais toi... pauvre jeune fille... c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE.

Eh bien! je me résignerai à mon sort... je vivrai pure, innocente... et déshonorée!... déshonorée à leurs yeux... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?...

RAYMOND.

Non... car tu es pour moi l'honneur même... Et ne pouvoir la défendre! (Avec rage.) Et, pour la première fois de ma vie, reculer devant la calomnie... lui céder la victoire... lui abandonner sa victime... la lui laisser flétrir comme coupable... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (S'arrêtant.) Mais elle a dit vrai... Je me battrais contre cet infâme... contre eux tous... mon sang et ma vie ne la justifieraient pas... au contraire!... (Avec inspiration.) Mais mon nom!... mon nom, peut-être!... (Allant à elle.) Cécile!... veux-tu m'épouser?...

CÉCILE, poussant un cri et tombant à ses pieds.

Ah!...

RAYMOND.

Tu ne peux pas m'aimer!... je le sais, c'est impossible!... mais moi, je t'aimerai tant... je t'honorerai, je t'adorerai

comme l'image de la vertu... et, peut-être, un jour... l'amitié... la reconnaissance... (Cherchant à la relever.) Réponds... le veux-tu?... le veux-tu?...

CÉCILE, se jetant dans ses bras en pleurant.

Ah!... monsieur!...

SCÈNE VII.

Les Mêmes; Mme DE SAVENAY.

Mme DE SAVENAY, voyant Raymond qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux.

Quelle indignité! (Allant à Cécile.) Cette fois, mademoiselle, je ne serai plus votre dupe... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND.

Que dit-elle?...

Mme DE SAVENAY.

Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas...

CÉCILE, étendant la main vers elle.

Ah!... taisez-vous.

RAYMOND, avec joie.

Non, non... parlez!... Il serait possible... elle vous aurait dit...

Mme DE SAVENAY, avec dignité.

Ce que vous saviez mieux que moi, monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout cela n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis trop longtemps à mon insu...

RAYMOND, la retenant par la main.

Non, madame, vous resterez, et, ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité !

SCÈNE VIII.

BELLEAU, qui se tient, à gauche, à l'écart; plusieurs BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, Mme DE SAVENAY; au fond, plusieurs HOMMES et FEMMES des bains.

RAYMOND.

Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici, depuis hier... vous les connaissez comme moi... (Regardant Coquenet.) et mieux peut-être!... je déclare, devant vous, qu'ils sont faux et calomnieux... Cette conviction... je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits... je ne puis vous forcer à croire mes paroles .. mais peut-être croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, messieurs... (Prenant Cécile par la main.) pour vous présenter ma femme!...

COQUENET et BELLEAU.

Sa femme!...

Mme DE SAVENAY, avec satisfaction, HERMINIE, avec dépit.

Il l'épouse!...

COQUENET, aux personnes des bains qui l'entourent.

Cela ne m'étonne pas! ils disent tous qu'elle est si riche!

CÉCILE, à Mme de Savenay avec joie et à voix basse.

Eh bien! madame...

Mme DE SAVENAY, avec fierté.

Il le devait...

CÉCILE.

Quoi, vous croyez encore?...

Mme DE SAVENAY.

N'en parlons plus. (Élevant la voix.) Je consens...

BELLEAU, à Coquenet.

Je crois bien... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs, qu'elle a déjà...

HERMINIE, à Raymond, à demi-voix et au bord du théâtre.

Je ne puis vous empêcher, monsieur, de nous donner mademoiselle pour belle-sœur... mais je déclare que je ne la verrai pas... et ne la recevrai pas !

RAYMOND, solennellement.

Vous la recevrez et la respecterez. . (Il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile.) ou sinon !...

HERMINIE, effrayée.

Ah ! monsieur !... (S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.) Ah ! Cécile !...

(Cécile la relève et l'embrasse.)

COQUENET, regardant les deux femmes qui s'embrassent.

Sa pauvre sœur !... la forcer ainsi de... C'est un despote !

BELLEAU.

C'est un tyran !...

COQUENET.

C'est un homme infâme !...



LA GRAND'MÈRE

OU

LES TROIS AMOURS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Théatre du Gymnase. — 14 Mars 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE BRESSON, général.	MM. Ferville.
AMÉDÉE DE VERSIGNY, lieutenant de vaisseau.	Rhozevil.
DIDIER, agent de change.	Numa.
UN DOMESTIQUE.	—
Mme DE CHAVANNES.	Mmes Volnys.
ADINE, sa petite-fille.	J. Falcon.

A Paris. — Dans l'hôtel de Mme de Chavannes.



LA GRAND'MÈRE

OU

LES TROIS AMOURS

ACTE PREMIER

Un salon. Porte au fond. Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, puis BRESSON.

DIDIER, tenant sous le bras une liasse de papiers et arrangeant sa cravate devant une glace.

Est-il étonnant!... vouloir que je le présente à madame de Chavannes, ma cliente... Je vais lui remettre sa lettre... elle fera ce qu'elle voudra... Voilà une cravate détestable...

(Il continue à arranger sa cravate.)

BRESSON, entrant par la porte du fond et parlant à la cantonade.

Ces dames ne sont pas encore visibles... eh bien! j'attendrai... Ne vous inquiétez pas de moi, et surtout ne les dérangez pas... (Apercevant Didier.) Quelqu'un de la maison...

DIDIER, *se retournant.*

Un étranger !...

BRESSON.

J'aurais désiré parler à madame de Chavannes...

DIDIER.

Je l'attends.

BRESSON, *s'asseyant.*

Moi de même... Monsieur est son parent, peut-être ?

DIDIER.

Je suis son agent de change.

BRESSON.

Ah ! agent de change...

DIDIER.

Voilà quinze jours que j'ai traité. Didier, successeur de M. Galuchard.

BRESSON.

Galuchard... mon ancien et vieil agent de change.

DIDIER.

Monsieur est mon client ? j'en suis enchanté... Une charge superbe que j'ai achetée huit cent mille francs... tout compris...

BRESSON.

Moi aussi... à ce qu'il paraît !...

DIDIER.

Cela va sans dire...

BRESSON.

Et ma confiance... s'il vous plaît ?

DIDIER.

Elle est de droit !... elle est inhérente à ma charge ; et puis il ne faut pas croire que les jeunes agents de change n'entendent pas les affaires aussi bien que les anciens ; vous verrez, monsieur, que je ne néglige rien...

BRESSON.

Pas même l'art de mettre sa cravate.

DIDIER, riant.

Vous étiez là... vous m'avez vu... c'est vrai... Vous comprenez que pour payer huit cent mille francs quand on ne les a pas... il faut un mariage, un beau mariage ; c'est ce que me répète ma mère, et cela exige une tenue continuelle : la cravate de chez Bodier et les gants jaunes... Le matin au manége, et le soir au bal... Les affaires me donnent un mal affreux... à moi surtout qui suis un peu lourd, un peu gauche... et qui m'entends mieux à faire un report qu'une déclaration ; mais il le faut ! Il me faut une dot de cinq cents à six cents pour le moins...

BRESSON, étonné.

Ah !... c'est de rigueur...

DIDIER.

Tout le monde vous le dira... Trois cents pour un notaire, cinq cents pour un agent de change... c'est le tarif ! Il y avait une jeune personne charmante, une cousine, qui m'aurait convenu à merveille !... Nous nous adorions ; mais que voulez vous?... une femme de deux cents... pas possible ; elle a été obligée d'épouser un avoué.

BRESSON.

Qui en a couru la chance !

DIDIER.

Comme nous la courons tous !... Des chances terribles... On ne nous plaint pas assez... il faut du courage dans notre état... et si nous n'avions pas là, pour nous dédommager, des clients... de bons clients...

BRESSON.

Je comprends maintenant pourquoi il faut que je sois le vôtre !...

DIDIER.

Vrai... vous le devez... par délicatesse !... D'ailleurs, vous

me jugerez et je me flatte que vos affaires seront en bonnes mains...

BRESSON.

Eh bien! nous verrons... J'arrive de Rio-Janeiro avec des fonds à placer, et j'avais pensé à des propriétés.

DIDIER, *vivement.*

N'achetez pas!...

BRESSON.

C'est mauvais?...

DIDIER.

Au contraire; c'est trop sûr, ça ne rapporte rien... achetez-moi des rentes.

BRESSON.

On parle de les rembourser...

DIDIER.

Qui dit cela?... Les députés qui n'en ont pas; mais qui, en revanche, ont notre estime... car ils poussent à la vente et enrichissent les agents de change... témoin, madame de Chavannes qui, ce matin, m'a chargé de vendre.

BRESSON.

Madame de Chavannes vend ses rentes?...

DIDIER.

Pour payer les dettes de feu son mari!

BRESSON.

Il est donc mort! vous en êtes bien sûr!

DIDIER.

J'ai assisté à l'inventaire... il y a dix-huit mois...

BRESSON.

Et sa femme?

DIDIER.

Quoique séparée de biens, elle veut tout payer, de sorte que, liquidation faite, elle ne sera pas riche.

BRESSON, *vivement.*

Tant mieux !

DIDIER, *étonné.*

Comment, monsieur ! et qui donc êtes-vous ?

BRESSON.

Son ami intime... celui de son mari... ce pauvre Chavannes... il n'était pas fort, mais un grand nom... un ancien noble ! L'empereur les aimait... ce qui ne l'empêchait pas d'en faire de nouveaux... Moi, par exemple, simple houssard, puis colonel, puis général, puis comte de l'Empire... moi, Bresson... fils d'un maître de poste.

DIDIER.

Vous, monsieur le comte?...

BRESSON.

C'est là mon origine... elle m'a porté bonheur : je devais réussir dans la cavalerie ; et c'est dans une charge de mes houssards que j'ai dégagé ce diable de Chavannes qui s'était laissé cerner par les Autrichiens... et je lui ai même épargné un coup de sabre qui lui aurait fait du tort, car il était beau garçon... Moi, c'est différent !... Je ne risquais rien... au contraire... ça m'a embelli... Voilà comment nous avons fait connaissance... Et plus tard, à Erfurth... quand il m'a présenté à sa femme... quand je l'ai vue pour la première fois... Voilà de ces jours... de ces moments qu'on n'oublie pas.

DIDIER, *avec finesse.*

Je vous soupçonne, général, d'en avoir été amoureux.

BRESSON.

Cette malice !... voilà trente ans que je ne fais que ça... et je le dis à tout le monde... Mais alors, je me taisais... car il y avait là deux rivaux avec qui je ne pouvais pas me mesurer... deux empereurs... rien que cela... Oui, morbleu... à Erfurth, tous les deux passaient leurs soirées chez elle... tous les deux lui faisaient la cour et ils n'ont rien obtenu...

Elle a reçu de sang-froid, et sans s'émouvoir, les hommages de Napoléon, d'Alexandre et de bien d'autres... car c'était une vertu terrible, et si aimable cependant! aussi je vous demande par quelle fatalité... moi, officier de fortune, sans usage du monde, sans éducation, j'allai tomber amoureux d'une femme chez qui se trouvaient réunis le bon ton et la grâce, la finesse de l'esprit, l'élégance des manières... C'était absurde... je me le disais... cela n'y faisait rien ; et, ne sachant à qui m'en prendre, je me mettais dans des rages qui retombaient toujours sur l'ennemi... Voilà comment je suis devenu général... par mauvaise humeur... C'est à elle que je le dois...

DIDIER.

En vérité !

BRESSON.

Oui, morbleu !... partout j'ai fait mon chemin... excepté auprès d'elle! et le temps ne m'a point changé; je l'aime comme le premier jour... Je suis resté jeune de cœur... comme elle est restée jeune de tournure et de visage... du moins, il y a deux ans, quand je l'ai quittée...

DIDIER.

Vous la retrouverez de même, gracieuse et fraîche, malgré ses beaux cheveux blancs.

BRESSON.

Des roses sous la neige !... Toujours le même âge... je m'en doutais !... Elle s'arrête, et moi je vais toujours... ce n'est pas ma faute !... Et sa famille ?...

DIDIER.

Il ne lui reste que sa petite-fille... mademoiselle Adine, qui est riche, celle-là ! et qu'elle veut marier. Un beau parti... pour un agent de change.

BRESSON, souriant.

Vous y pensez... mon gaillard !

DIDIER.

Moi ! je pense à tout... et si quelque parent... si quelque ami, général, donnait cette idée-là à madame de Chavannes... il ne serait pas impossible... C'est elle !...

BRESSON, se levant vivement.

Ah ! mon Dieu !

(Il se tient un peu à l'écart.)

SCÈNE II.

DIDIER, Mme DE CHAVANNES, BRESSON.

Mme DE CHAVANNES.

Bonjour, mon cher Didier... (Se retournant et courant à Bresson en poussant un cri de surprise.) Ah ! vous ici !... vous, général ! et depuis quand ?

BRESSON.

Débarqué avant-hier au Hâvre... arrivé ce matin à Paris.

Mme DE CHAVANNES

Votre première visite est pour moi... je vous en remercie.

BRESSON.

Vous êtes bien bonne... car je l'aurais voulu que je n'aurais pas pu faire autrement... Mais les affaires avant tout... Voilà M. Didier qui veut vous parler; et moi, dans ce moment... je n'ai besoin que de vous voir ! Ainsi ne vous gênez pas.

DIDIER.

C'est ce projet de liquidation que je viens vous soumettre... et puis, un ami... un camarade de collége arrivé depuis quelques jours à Paris, et qui, apprenant que j'avais l'honneur d'être votre agent de change, m'a supplié de le présenter chez vous.

Mme DE CHAVANNES.

Vraiment !... et quel est-il?

DIDIER.

Cette lettre vous le fera connaître... Un officier... un jeune homme charmant.

BRESSON, se levant.

Un jeune homme !

Mme DE CHAVANNES.

Présenté par vous... cela suffisait ! sa lettre est inutile... Demain, nous en causerons, ainsi que du projet de liquidation.

DIDIER, bas à Bresson.

N'oubliez pas de parler pour moi.

BRESSON.

Soyez tranquille.

DIDIER.

Je cours à la Bourse. (Saluant.) Général... Madame...

(Il sort.)

SCÈNE III.

Mme DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON, commençant avec un peu d'embarras.

Il m'a l'air original, votre jeune agent de change... Du reste, un brave garçon !... D'abord, il s'en va !... c'est bien à lui .. et puis il m'a appris des choses que je savais... mais qui m'ont fait plaisir.

Mme DE CHAVANNES.

Et lesquelles, mon ami ?

BRESSON.

Mon ami !... voilà un mot de vous que je n'ai jamais pu entendre sans émotion... et pourtant il y a bien des années que vous me l'avez adressé pour la première fois.

Mme DE CHAVANNES.

Oui, je vous vois encore, blessé et couvert de sang, me ramener mon mari que vous veniez de sauver !... une belle action !

BRESSON.

Qui m'a coûté cher... C'est un des beaux traits de ma vie, qui m'a fait le plus de tort... pas dans le moment... mais plus tard... quand je me suis avisé de vous aimer... quand je vous aurais disputée au monde entier... Mais tout cela, vous l'avez oublié... ou plutôt vous ne l'avez jamais vu...

Mme DE CHAVANNES, souriant.

C'est égal... il y a de ces choses dont on ne s'aperçoit pas... mais dont on se souvient.

BRESSON.

Au moins, vous me rendez justice; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me guérir.

Mme DE CHAVANNES.

Vous vous êtes marié...

BRESSON.

Ou plutôt, on m'a marié... Notre empereur, qui se mêlait de tout, me dit un jour : « Bresson, tu perds ton temps. — J'en ai à perdre. — Madame de Chavannes a un mari. — J'attendrai. — Et, en attendant, tu es le plus pauvre de mes généraux. — C'est votre faute. — C'est vrai ! aussi j'ai pensé à toi : je t'offre un million de dot... la fille d'un de nos fournisseurs. — Mais le père ? — Tu lui diras que je le veux. — Mais la fille ? — Je le veux. — Mais, moi, sire ? — Toi, tu m'obéiras... sinon je te laisse à Paris, et nous allons sans toi nous faire tuer en Russie. » Que voulez-vous !... le lendemain j'étais marié, et quinze jours après sur la route de Moscou... Une rude épreuve !

Mme DE CHAVANNES.

Que cette campagne-là !

BRESSON.

Eh non!... je vous parle de mon mariage! Une femme avec laquelle il n'y avait ni paix, ni trêve... Il est vrai, qu'eût-elle été charmante, vous étiez toujours là... je comparais!... Ce n'était pas sa faute... mais la vôtre... Enfin, la pauvre femme est morte, me laissant une fille qui est tout son portrait!... Depuis, et à la Restauration, j'ai déposé l'épaulette... Associé avec mon beau-père, j'ai parcouru le Mexique et le Brésil, faisant fortune pour tuer le temps, et revenant en France, riche... au moment où, par bonheur, vous ne l'êtes plus!

Mme DE CHAVANNES.

Moi!...

BRESSON.

Oui... oui; ce n'est pas pour rien que j'ai causé une demi-heure avec votre agent de change. Je sais que M. de Chavannes, qui agissait en grand seigneur, a dissipé plus que son patrimoine... que vous voulez vendre le vôtre pour payer ses dettes; et moi, votre ami, je ne le souffrirai pas... Oui, madame, mes biens sont à vous... disposez-en... et je vous dirai : Merci.

Mme DE CHAVANNES.

Y pensez-vous!

BRESSON.

Ah! si vous êtes fière... c'est autre chose... si vous ne voulez rien accepter de mon amitié... tant pis pour vous... prenez-y garde! je vais me présenter comme mari.

Mme DE CHAVANNES.

Vous!

BRESSON.

Voilà ce que vous y aurez gagné!... excepté que ce n'est plus moi qui vous rends un service... c'est vous, au contraire, à qui je devrai tout; mais, moi, je ne suis pas comme vous,

je ne suis pas fier, je me résigne à la reconnaissance, et ma vie entière se passera à vous la prouver.

Mme DE CHAVANNES.

Ah!... je ne sais comment vous remercier.

BRESSON.

En acceptant !...

Mme DE CHAVANNES.

Je le voudrais... je vous le jure... mais je ne le peux.

BRESSON.

Vous ne le pouvez pas?

Mme DE CHAVANNES, avec expansion.

Non, mon ami.

BRESSON, avec colère.

Ah ! vous êtes une femme née pour mon tourment... une femme...

Mme DE CHAVANNES, lui serrant la main.

Qui est votre meilleure amie, et qui, pour cela même, ne veut pas compromettre votre bonheur... car vous exigez d'elle un sentiment qu'elle ne peut vous donner...

BRESSON.

Vous me donnerez ce que vous pourrez...

Mme DE CHAVANNES.

Vous seriez malheureux...

BRESSON.

Qu'est-ce que ça vous fait? si c'est là mon bonheur...

Mme DE CHAVANNES.

Vous auriez des regrets.

BRESSON.

Ça me regarde !

Mme DE CHAVANNES.

Et moi aussi... moi, qui vous aime...

BRESSON.

Dites plutôt que vous n'aimez personne... que votre cœur froid et indifférent ignore ce que c'est qu'une passion violente et durable...

Mme DE CHAVANNES, *avec émotion.*

Qu'en savez-vous ?... qui vous dit que je n'ai point passé ma jeunesse à combattre et à vaincre ; à me cacher à tous les yeux, à tromper tout le monde, et vous tout le premier... Ah ! je peux tout dire maintenant, j'en ai le droit, par malheur... Eh bien ! oui... il a existé quelqu'un au monde qui a eu mes pensées, mon âme, ma vie tout entière, et il n'en a jamais rien su !... Il était jeune... il était brave... tout le monde l'aimait... et il n'aimait que moi... Ami intime de mon mari, je le voyais tous les jours... et pour mieux cacher à ses yeux cet amour qui me consumait... il fallait affecter l'indifférence, l'éloignement, la haine... oui, il a cru que je le haïssais... et j'ai été témoin de son désespoir qui doublait le mien... Enfin, et prête à succomber... j'ai voulu mettre entre nous une double barrière... je l'ai marié... je lui ai donné une femme jeune, riche, charmante... j'ai souri à leur union... j'ai fait des vœux pour leur bonheur... et vous croyez que je ne sais pas aimer !

BRESSON.

Je le crois !... je le crois maintenant... et celui-là, quel est son nom ?... quel est-il ?...

Mme DE CHAVANNES.

Il est mort !...

BRESSON.

C'est bien heureux pour lui.

Mme DE CHAVANNES.

Mort ! il y a bien longtemps de tout cela... bien des années se sont écoulées... bien des chagrins sont arrivés à mon aide, pour affaiblir celui-là ; mais rien n'a pu l'effacer entièrement... Malgré moi, vous le voyez, je retrouve en

vous le racontant des larmes que je croyais taries... En vain je suis libre... en vain la mort de mon mari me rend maîtresse de ma main... il y a là des souvenirs qui vivent dans mon cœur et m'empêchent d'en disposer !... De ce côté-là, je ne suis pas veuve encore !... c'est un engagement plus fort que les lois, que ma raison !... que moi-même !... Et maintenant, mon ami, croyez-vous que je sache aimer ?

BRESSON.

Ah !... que trop !... que trop, mille fois !... Comme à l'ordinaire... vous avez raison ! Et moi, je n'ai rien à dire... mais si cependant un jour cela s'effaçait...

Mme DE CHAVANNES, vivement.

Je vous le dirais !

BRESSON.

A la bonne heure... j'attendrai... C'est que voilà vingt ans que j'attends...

Mme DE CHAVANNES, avec bonté, et prenant sur la table le billet que lui a remis Didier.

Eh bien, alors... quand on a attendu vingt ans...

BRESSON.

C'est juste... on peut bien encore... pourvu que vous me permettiez de vous en parler de temps en temps...

Mme DE CHAVANNES.

Quand vous voudrez.

BRESSON.

Eh bien, parlons-en... ce matin... ce soir !

Mme DE CHAVANNES, qui a lu le billet.

Ah ! mon Dieu !...

BRESSON.

Qu'avez-vous donc ?

Mme DE CHAVANNES.

Rien... mais ce nom... cette signature..

BRESSON.

N'est-ce pas cette lettre que vous a remise votre agent de change... un jeune homme qui demande à vous être présenté?

Mme DE CHAVANNES, se mettant à écrire.

Précisément.

BRESSON.

C'est tout simple, et vous voilà tout émue...

Mme DE CHAVANNES.

Nullement... cela a rapport à une affaire que vous m'aviez fait oublier... que j'ai promis d'examiner... et dans ce moment...

BRESSON.

Je vous gêne...

Mme DE CHAVANNES.

Oh ! non !...

BRESSON.

Cela veut dire oui... Je m'en vais !

Mme DE CHAVANNES.

Pas pour longtemps, j'espère... je vous ai dit que je passais ici la soirée... je compte sur vous.

(Elle se lève et sonne.)

BRESSON.

Et vous avez parbleu bien raison !

Mme DE CHAVANNES, à un domestique.

Cette lettre sur-le-champ... à son adresse... (Au général.) Je ferai votre piquet... nous causerons de votre fille... de son mariage...

BRESSON.

Et quant au nôtre, j'aurai de la patience... si vous me promettez que personne ne sera plus heureux que moi...

Mme DE CHAVANNES.

Je vous le jure...

BRESSON.

C'est toujours ça... adieu... à ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Mme DE CHAVANNES, puis ADINE.

Mme DE CHAVANNES, regardant Bresson qui s'éloigne.

Pauvre homme ! un véritable ami que j'ai là!... sa vue réveille en moi tous mes souvenirs de jeunesse... et quand il me quitte, il me semble voir le passé qui s'en va... (Se retournant et apercevant Adine qui entre.) Heureusement, voici l'avenir!... voici ma petite-fille!... Bonjour, mon enfant.

ADINE, tenant son ouvrage à la main.

Bonjour, ma bonne mère.

Mme DE CHAVANNES, s'asseyant à droite.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai vue.

ADINE.

C'est ce que je me disais... aussi j'arrive. Voulez-vous que je vous fasse de la musique... que je vous chante les romances que vous aimez?...

Mme DE CHAVANNES.

J'aime mieux causer avec toi...

ADINE.

Et moi aussi... vous avez toujours de bonnes idées. (S'asseyant.) Vous ne songez qu'à mes plaisirs...

Mme DE CHAVANNES.

Mets-toi là... plus près... j'ai de grandes confidences à te faire.

ADINE, avec joie.

Des secrets !...

Mme DE CHAVANNES.

Précisément !

ADINE.

Quel bonheur !... le cœur me bat !...

Mme DE CHAVANNES, après un instant de silence.

On ne dit jamais rien aux petites filles... c'est un tort !

ADINE.

C'est bien vrai ! elles sont obligées de deviner.

Mme DE CHAVANNES.

Et souvent tout de travers.

ADINE.

Vous voulez me parler du bal de ce soir.

Mme DE CHAVANNES.

Du tout... je veux te parler de mariage...

ADINE, sautant sur sa chaise.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE CHAVANNES.

Voilà que tu as peur...

ADINE.

Dame !... vous ne me prévenez pas !

Mme DE CHAVANNES.

Te voilà prévenue !...

ADINE, avec inquiétude.

Eh bien ! alors... parlez vite ! vous avez un parti... vous avez quelqu'un ?

Mme DE CHAVANNES.

Personne !...

ADINE.

A la bonne heure !...

Mme DE CHAVANNES.

Je veux te consulter... car, entre nous, il est très-difficile de te marier.

ADINE.

Vous croyez?... il ne me semblait pas!...

Mme DE CHAVANNES.

D'abord... tu es très-riche... et il est à craindre qu'on ne t'épouse que pour ta fortune...

ADINE.

Ah!.. quelle idée... comment donc faire ?

Mme DE CHAVANNES.

Bien réfléchir... bien examiner avant de nous prononcer... cela me regarde...

ADINE.

Bon!. . c'est une peine de moins.

Mme DE CHAVANNES.

Pour cela, c'est à toi de m'indiquer ceux qui, dans les réunions, dans les soirées, sont galants et assidus auprès de toi... ceux, en un mot, qui te font la cour.

ADINE.

Je comprends...

Mme DE CHAVANNES.

Y en a-t-il?

ADINE.

Beaucoup! du moins en dansant avec moi... ils me donnent à entendre que je suis jolie... et comme ils le disent tous, il faut croire qu'il y a quelque chose de vrai.

Mme DE CHAVANNES.

Eh bien, ma chère enfant, parmi ceux-là, as-tu distingué quelqu'un ?

ADINE.

Ce n'est pas aisé... ils dansent... ou plutôt ils marchent

tous de même... ils ont le même esprit... les mêmes phrases... les mêmes gants jaunes... il n'y a pas de raison pour avoir de préférence...

Mme DE CHAVANNES.

Tu ne peux cependant pas les choisir tous. Et d'abord M. Didier, notre agent de change, j'ai remarqué que tu causais volontiers avec lui.

ADINE.

C'est vrai!...

Mme DE CHAVANNES.

Il a donc de l'esprit?

ADINE.

Lui! le pauvre jeune homme, il n'y pense seulement pas!

Mme DE CHAVANNES.

Il a donc un bon caractère?...

ADINE.

Je n'en sais rien! Mais il dit toujours du bien de ses amis... puis, il me parle de la Bourse... d'emprunts... de fin courant, cela m'instruit... Enfin, nous nous entendons très-bien... je l'aime beaucoup... mais je ne l'épouserais pas!...

Mme DE CHAVANNES.

C'est bien!... tu m'avais fait peur à ton tour... et je me rassure...

ADINE.

Pourquoi donc?

Mme DE CHAVANNES.

Parce que... parce que je vois que, grâce au ciel, tu n'as encore choisi personne...

ADINE.

Mais, ma bonne maman, est-ce qu'il y a nécessité de ne choisir que parmi ceux qui sont ici?

Mme DE CHAVANNES.

Comment cela?

ADINE.

Est-ce que les autres sont exclus du concours?

Mme DE CHAVANNES.

Que veux-tu dire?... Il y a donc quelqu'un que tu aurais distingué?

ADINE.

Je n'en sais rien! mais j'y pense toujours! et depuis mon voyage de Toulon...

Mme DE CHAVANNES.

Comment... c'est l'an dernier, quand tu as été aux îles d'Hyères avec ta tante...

ADINE.

Oui, maman, et si vous voulez que je vous raconte...

Mme DE CHAVANNES.

Certainement!... nous autres grand'mères ne sommes au monde que pour cela!... Tu es donc arrivée avec ta tante à Toulon...

ADINE.

Où son mari, le vice-amiral, est préfet maritime, et pendant deux mois que nous y sommes restées, il venait tous les soirs chez le préfet de jeunes officiers de marine qui étaient très-aimables... un surtout...

Mme DE CHAVANNES, avec joie.

Amédée de Versigny...

ADINE.

Vous le connaissez?...

Mme DE CHAVANNES.

Je ne l'ai pas encore vu!... mais je connaissais son père; c'est à ma recommandation que ta tante avait reçu le fils... l'avait invité chez elle...

ADINE.

J'ai cru que c'était par hasard!

Mme DE CHAVANNES.

Un hasard arrangé entre grands parents.

ADINE.

Et pourquoi donc ?

Mme DE CHAVANNES.

Amédée, qui, maintenant a perdu tous les siens, se trouve, bien jeune encore, à la tête d'une immense fortune... C'est enfin ce qu'on appelle dans le monde un excellent parti, et sans avoir encore à ce sujet des idées bien arrêtées... sachant qu'il était à Toulon à la même époque que toi, j'ai désiré que vous eussiez quelques occasions de vous rencontrer...

ADINE.

Et vous avez bien fait !... c'est un si bon jeune homme ! et dans toutes ses manières il y avait tant de bonhomie. . tant de franchise... Toutes mes cousines l'adoraient et le lui disaient...

Mme DE CHAVANNES.

Et toi ?

ADINE.

Oh ! moi !... je ne le lui disais pas !...

Mme DE CHAVANNES, *vivement*.

Est-ce qu'il te faisait la cour ?... Est-ce qu'il t'a adressé des mots de tendresse ?

ADINE.

Jamais !... il n'y songeait pas !... il ne songeait qu'à ses études, à ses épaulettes de lieutenant, à sa frégate, qui dans quelques jours devait mettre à la voile. Il nous parlait de son père...

Mme DE CHAVANNES.

Son père ?

ADINE.

Qui était tombé sur le champ de bataille, et qu'il voulait venger un jour... Et alors si vous aviez vu quelle expression

animait tous ses traits... Si vous aviez vu ses yeux où brillaient quelques larmes... O mon Dieu ! comme les vôtres en ce moment...

Mme DE CHAVANNES, se hâtant de les essuyer.

C'est que je t'écoute, et cela m'intéresse beaucoup...

ADINE.

N'est-ce pas?... Eh bien ! ce n'est rien encore ! voilà le plus intéressant : La veille du jour où la frégate devait quitter la rade, le préfet donnait un grand bal, et je ne sais pas pourquoi... je ne conçois pas qu'on danse un jour comme celui-là. J'étais triste, j'étais souffrante, je ne voulais pas paraître à cette soirée ! « Oh ! mademoiselle, me dit Amédée, venez-y, venez, je vous en conjure, cela portera bonheur à ceux qui partent. — Alors, répondis-je, je m'efforcerai d'y aller ! mais je ne danserai qu'une contredanse... rien qu'une... » Il demanda que ce fût avec lui, c'était tout naturel : il partait. Il me demanda aussi, avec la permission de ma tante, à m'offrir un bouquet de bal... Je vous raconte tout cela, parce que vous verrez tout à l'heure combien c'est important. Le soir arrive, je m'étais trouvée mieux dans la journée, j'avais pu m'occuper de ma toilette, et il paraît qu'elle était très-jolie, très-élégante, que rien n'y manquait excepté le bouquet... et j'attendais !... Le bal commence, point de fleurs, point de cavalier !... On venait m'inviter de tous les côtés, M. Amédée ne paraît pas ; je refusais tout le monde, et quand j'aurais voulu accepter, je n'aurais pas pu, car je souffrais, j'avais la fièvre, j'étais prête à pleurer, je me sentais mourir... Enfin, minuit sonne...

Mme DE CHAVANNES.

Et il paraît ?...

ADINE.

Du tout !... il ne paraît pas !... Le lendemain de grand matin, sa frégate avait appareillé... on l'apercevait en mer, toutes voiles dehors.

Mme DE CHAVANNES.

Je conçois alors que tu sois fâchée contre lui.

ADINE, vivement.

Je ne le suis plus !

Mme DE CHAVANNES.

Comment cela ?

ADINE.

M. Didier parlait cet hiver d'un de ses camarades de collége dont il venait de recevoir des nouvelles, un lieutenant de vaisseau... Et j'écoute toujours quand il est question d'officiers de marine ! Il lui était arrivé des aventures très-singulières, entre autres, à Toulon, la veille de son départ... en toilette de bal et un bouquet à la main, il s'était jeté à la mer pour sauver un mousse de son équipage qui se noyait dans le port...

Mme DE CHAVANNES.

Est-il possible ?

ADINE.

Je n'ai pas entendu le reste !... j'étais si contente, si heureuse ! et depuis ce moment-là, je donnerais tout au monde pour le revoir et pour lui demander pardon de l'avoir méconnu. Mais par malheur, c'est un rêve !

Mme DE CHAVANNES.

Qui peut se réaliser...

ADINE, souriant.

Et le moyen !... puisqu'il est absent ; puisqu'il est toujours sur sa frégate !...

Mme DE CHAVANNES.

J'ai peut-être plus de pouvoir que tu ne crois ; et si je voulais bien, je pourrais, comme une fée, le faire apparaître !

ADINE.

Lui ?

Mme DE CHAVANNES, souriant.

Lui et sa frégate... il ne me faudrait pour cela qu'un coup de baguette...

ADINE.

Alors, donnez-le donc!

SCÈNE V.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Amédée de Versigny!

ADINE, poussant un cri.

Ah!...

Mme DE CHAVANNES, courant à elle et avec intention.

Maladroite!... tu t'es fait mal!...

ADINE, comprenant.

Oui, maman, oui; mon pied a rencontré ce meuble...

Mme DE CHAVANNES.

Je te disais bien de prendre garde. (Au domestique.) Priez M. Amédée de monter. (Le domestique sort. — A Adine.) Eh bien! eh bien! te voilà toute tremblante.

ADINE.

Oh! ne vous jouez pas de moi! Comment cela se fait-il?

Mme DE CHAVANNES.

De la manière la plus simple, et la moins romanesque. Sachant son arrivée à Paris, je cherchais quelque moyen adroit de l'attirer chez moi, lorsque lui-même a demandé à m'être présenté. Voilà toute ma magie...

ADINE.

Je vais donc le voir!

Mme DE CHAVANNES.

Non pas! tu vas me faire le plaisir de nous laisser...

ADINE.

Vous ne voulez pas que je reste avec vous ?

Mme DE CHAVANNES.

Tu sais si bien maîtriser tes émotions... tout à l'heure, devant ce domestique !... Que serait-ce devant lui ?... Ainsi, va-t'en !...

ADINE.

Qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ? à quoi songer...

Mme DE CHAVANNES

A ta toilette pour ce soir...

ADINE.

C'est si ennuyeux !

Mme DE CHAVANNES.

Mais cela occupe... c'est lui !... va-t'en... va-t'en...

(Adine sort en courant, par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

Mme DE CHAVANNES, AMEDEE.

Mme DE CHAVANNES, le regardant.

Oui... oui... il y a bien quelques traits de son père. Mais ce n'est pas lui !

AMÉDÉE, qui s'est approché et qui salue respectueusement.

C'est bien indiscret à moi, madame, d'avoir sollicité sans aucun titre un honneur comme celui-là...

Mme DE CHAVANNES, à part.

Un peu timide, un peu gauche.

AMÉDÉE.

Mais la reconnaissance m'en faisait un devoir.

Mme DE CHAVANNES.

La reconnaissance !...

AMÉDÉE.

Oui, madame, et ici mon embarras redouble... car je ne puis douter de toutes vos bontés, et je ne sais vraiment pas le moyen de les expliquer et surtout de les justifier. Partout et grâce à vous, moi, pauvre jeune homme obscur et inconnu... j'ai trouvé bon accueil, bienveillance et protection...

Mme DE CHAVANNES.

Que dites-vous, monsieur ?

AMÉDÉE.

N'espérez pas le nier, je le sais ; depuis peu il est vrai, mais j'en ai la preuve. A Toulon, c'est grâce à votre recommandation que j'ai été reçu chez le préfet, et dans les meilleures maisons... et non-seulement dans notre pays, mais sous un ciel étranger, à Rio-Janeiro ! au moment où je débarque, je trouve là un Français qui avait l'air de m'attendre : le général de Bresson, qui m'offre sa maison, sa table et sa bourse.

Mme DE CHAVANNES.

Le général est si bon et si hospitalier...

AMÉDÉE.

Je le sais... mais il ne m'a pas laissé ignorer que c'était à la recommandation d'un de ses amis, d'un ami qu'il ne voulait pas nommer. Et ce n'est rien encore : à peine arrivé à Paris, je reçois une lettre du ministère de la marine... un avancement que je méritais peut-être, mais que je n'aurais osé demander... Et là seulement, j'apprends enfin que c'est vous qui avez sollicité pour moi ; que sur des attestations du préfet de Toulon et du général de Bresson, vous avez fait valoir mes services, vanté ma conduite ! que sais-je enfin ? C'est à vous que je dois tout et vous sentez bien qu'il est impossible que cela se passe ainsi, que vous

n'échapperez pas à ma reconnaissance ; et quant aux bienfaits dont vous m'avez accablé...

Mme DE CHAVANNES, riant.

Vous venez m'en demander raison ?

AMÉDÉE.

Oui, madame.

Mme DE CHAVANNES.

Un seul mot suffira... j'étais l'amie de votre famille, de votre père... Vous étiez bien jeune quand il est mort... et tant que votre mère a vécu, vous n'aviez besoin de l'amitié de personne... mais depuis...

AMÉDÉE.

Ah ! madame...

Mme DE CHAVANNES.

Il m'a semblé que je vous devais la mienne... et sans vous demander si vous la vouliez... je vous l'ai donnée.

AMÉDÉE.

Et si je l'avais toujours ignoré, si je ne l'avais pas découvert...

Mme DE CHAVANNES.

Peu importait ! (A part et levant les yeux au ciel.) Il y a quelqu'un qui l'aurait su !

AMÉDÉE, avec chaleur.

Madame, je ne suis qu'un marin qui s'entend mal à exprimer ce qu'il éprouve et qui connaît peu les usages du monde... mais s'il y en a un qui permette de se faire tuer pour vous ! c'est tout ce que je demande.

Mme DE CHAVANNES.

Eh mais ! je n'en demande pas tant, car je tiens à votre amitié et je veux la conserver.

AMÉDÉE.

Elle est à vous à tout jamais ! je le jure !

Mme DE CHAVANNES, lui tendant la main.

Tenez parole, et nous serons quittes. Etranger à Paris, vous y connaissez peu de monde ?...

AMÉDÉE.

Presque personne.

Mme DE CHAVANNES.

Eh bien ! quand vous aurez un instant à nous donner, vous trouverez ici quelque société, des amis... moi d'abord, à qui vous devez quelque affection, et puis Adine, ma petite-fille que vous avez vue à Toulon et à qui vous devez une contredanse...

AMÉDÉE.

C'est vrai, madame... et c'est bien mal à moi.

Mme DE CHAVANNES, souriant.

Vous vous acquitterez, j'en suis sûre ! vous n'êtes pas homme à mourir insolvable ! Enfin, agissez, je vous prie, sans façons, sans cérémonie ; et, pendant tout le temps que vous resterez à Paris, regardez ma maison comme la vôtre.

AMÉDÉE, vivement.

Je ne la quitterai pas !

Mme DE CHAVANNES.

Je ne suis pas si exigeante ! vous y viendrez quand vous aurez quelques chagrins ou quelques joies... et que vous aurez besoin d'un ami qui y prenne part. Vous pourrez me les confier !... Je suis indulgente et surtout discrète.

AMÉDÉE, avec reconnaissance.

Ah ! madame !...

Mme DE CHAVANNES.

Nous autres femmes, nous sommes de très-bonnes confidentes ! l'habitude que nous avons prise de cacher nos secrets nous permet aisément de garder ceux des autres... Vous subirez en revanche quelques conseils, quelques sermons !

il faut vous y attendre ; je gronde les gens que j'aime... les autres, je les laisse faire !

AMÉDÉE.

J'ose me flatter que vous me gronderez !

Mme DE CHAVANNES.

Cela ne vous effraie donc pas ?

AMÉDÉE.

Au contraire ! j'ignore comment cela s'est fait, je suis arrivé ici tout tremblant ; en vous demandant, j'aurais presque désiré que vous ne fussiez pas visible... j'avais entendu si souvent parler de votre beauté, de votre esprit, de vos succès dans le monde... que tout cela me faisait peur !... j'étais mal à mon aise !...

Mme DE CHAVANNES.

Je l'ai bien vu... et maintenant...

AMÉDÉE.

Il me semble que je vous connais depuis longtemps, que je vous ai quittée hier...

Mme DE CHAVANNES.

C'est très-bien ce que vous me dites là... et de plus c'est vrai ; car hier j'étais avec vous, je pensais à votre situation, à votre avenir...

AMÉDÉE.

Ah ! je n'ai plus rien à désirer... Il ne me manquait qu'une famille, et je l'ai trouvée ici !

Mme DE CHAVANNES.

Cela vous suffira pendant quelque temps... mais bientôt d'autres idées, d'autres projets, d'autres liens peut-être...

AMÉDÉE.

Jamais, madame, jamais ! je resterai comme je suis, je ne me marierai pas ! j'y suis décidé !

Mme DE CHAVANNES, à part avec effroi.

Ah ! mon Dieu ! (Haut et d'un air riant.) Et pourquoi donc ?

AMÉDÉE, avec embarras.

Pour des raisons très-graves... pour des motifs... que... que...

Mme DE CHAVANNES, vivement.

Que je ne vous demande pas. (A part.) Mais il faudra bien que de lui-même... il me les dise... (Haut et souriant.) Je suis persuadée de la sincérité de vos résolutions... mais je ne le suis pas autant de votre fermeté à les tenir...

AMÉDÉE.

Qui vous le fait penser?

Mme DE CHAVANNES.

Des raisons qui vous étonneraient beaucoup si je vous les disais...

AMÉDÉE.

Et lesquelles, de grâce?

Mme DE CHAVANNES.

Mais, d'abord... votre caractère que je connais...

AMÉDÉE, vivement.

Vous le connaissez, et comment cela?

Mme DE CHAVANNES, gaiement.

Ah! vous voilà intrigué! et vous allez vous croire au bal de l'Opéra! Pensez-vous donc, monsieur, que je sois une femme assez légère, assez étourdie pour aimer les gens sans les connaître... pour les recommander à un ministre avant d'avoir pris sur eux des renseignements...

AMÉDÉE, étonné.

Quoi, madame...

Mme DE CHAVANNES.

Et vous allez voir si ceux qu'on m'a donnés sont exacts... D'abord, monsieur, vous êtes franc, loyal, vous avez un bon cœur... mais une tête très-légère, qui s'exalte et se passionne aisément.

AMÉDÉE.

C'est possible !

Mme DE CHAVANNES.

A peine sorti du collége, et pour avoir une seule fois entendu plaider un des premiers avocats de Paris, vous vouliez sur-le-champ embrasser la carrière du barreau.

AMÉDÉE.

C'est vrai !

Mme DE CHAVANNES.

Puis à la suite d'une maladie terrible où Dupuytren vous avait sauvé la vie... vous vouliez dans votre enthousiasme devenir médecin.

AMÉDÉE, étonné.

C'est vrai !

Mme DE CHAVANNES.

Et vous le seriez peut-être, s'il ne vous était tombé sous la main la vie de Duguay-Trouin et de Tourville, ce qui vous a décidé à vous faire marin...

AMÉDÉE, stupéfait.

C'est ma foi vrai !... et je n'en reviens pas ! mais on a dû vous dire aussi que depuis trois ans, fidèle à l'état que j'avais embrassé...

Mme DE CHAVANNES.

Vous y avez mis un zèle, une ardeur que vos chefs étaient obligés de modérer... vous passiez les nuits à l'étude et les jours à la manœuvre, vous auriez voulu à vous seul attaquer une frégate ennemie ; aussi chacun vous rend justice... Une fois dans une bonne route, rien ne vous arrête ; mais si vous en preniez une mauvaise, ce serait très-dangereux.

AMÉDÉE.

Eh bien ! ce que vous me dites là m'effraie... car je sens que c'est très-juste... Souvent, malgré moi, je me laisse entraîner... tout en disant : Ce n'est pas bien ! mais le moyen

de résister, ou de revenir sur ses pas... Ainsi, je vous le jure, cette passion, cet amour qui me tourmente et que je me reproche...

Mme DE CHAVANNES, à part.

Grand Dieu!

AMÉDÉE.

Je ne voulais pas y céder!

Mme DE CHAVANNES, s'efforçant de sourire.

Quoi vraiment!... une inclination! une folie!

AMÉDÉE.

Plût au ciel! mais c'est sérieux! c'est un premier amour, un attachement fatal, qui me rend si malheureux!

Mme DE CHAVANNES, vivement.

Elle est mariée!

AMÉDÉE, d'un ton de reproche.

Quelle idée! moi, porter le trouble, le déshonneur dans un ménage...

Mme DE CHAVANNES.

C'est bien! votre père aurait parlé ainsi... mais alors, et si, comme je n'en doute point, cette jeune personne est digne de vous, qui vous arrête? vous êtes riche, vous êtes libre.. offrez-lui votre main.

AMÉDÉE, avec embarras.

Ah! c'est qu'il y a des obstacles!...

Mme DE CHAVANNES.

Qu'on peut surmonter!... (Avec franchise.) Il faut aimer ses amis pour eux-mêmes, et dès qu'il s'agit de votre bonheur, parlez! Si mon amitié, si mes conseils...

AMÉDÉE.

Non... non! c'est trop de bontés, mille fois... Non pas qu'elle ne mérite tous les hommages... mais il y a entre nous le monde et ses préjugés.

Mme DE CHAVANNES, *à part.*

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que cela peut être?

AMÉDÉE.

Et d'un autre côté, je voudrais rompre, que je ne le pourrais pas!... Elle en mourrait!...

Mme DE CHAVANNES.

Vous croyez!

AMÉDÉE.

Elle se tuerait! elle me l'a dit! et plutôt que de m'exposer à des remords éternels, j'aime mieux être malheureux et me conduire en honnête homme!... je serai fidèle à mes serments, je ne me marierai pas, je sacrifierai mon avenir... Mais pardon, pardon, madame; je ne conçois pas comment j'ai pu vous faire un tel aveu... Je ne le voulais pas, et il m'est échappé... tant ce charme irrésistible qui vous entoure avait malgré moi attiré ma confiance...

Mme DE CHAVANNES.

Eh bien! donnez-la-moi tout entière!... Achevez!

AMÉDÉE.

Cela me serait impossible!... Je vous en supplie, ne m'interrogez pas!

Mme DE CHAVANNES.

Un mot seulement!... Si votre père vivait, vous approuverait-il?

AMÉDÉE, *baissant les yeux.*

Je... je ne le crois pas!

Mme DE CHAVANNES, *avec dignité.*

Vous aviez raison... nous n'en parlerons plus! mais nous parlerons de votre père, des projets qu'il formait sur vous, de ses espérances... et quand vous viendrez me voir... si vous venez...

AMÉDÉE.

Ah! je viendrai maintenant plus que jamais!... car il me

semble que j'ai besoin de vos conseils... Ici, je respire, je me crois en sûreté...

Mme DE CHAVANNES.

Alors, venez !

AMÉDÉE.

Tous les jours... si vous le voulez bien.

Mme DE CHAVANNES.

Moi ! je ne demande pas mieux !... Mais... vous le permettra-t-on ?

AMÉDÉE.

Ah ! madame !... je suis désespéré ! car j'aurais donné tout au monde pour mériter votre estime, et je vois que je l'ai perdue.

Mme DE CHAVANNES.

Ce serait bien mal récompenser votre confiance et votre franchise... Ne vous ai-je pas dit que j'étais indulgente pour mes amis et pour leurs erreurs ! Adieu, Amédée ! à bientôt !...

AMÉDÉE.

J'ai reçu pour ce soir une invitation du ministre de la marine...

Mme DE CHAVANNES.

Il faut y aller !

AMÉDÉE.

Vous y verrai-je ?

Mme DE CHAVANNES.

Je ne crois pas... Je suis un peu souffrante... Madame de Nerville, ma nièce, veut bien se charger de ma petite-fille... Je saurai par elle des nouvelles de la soirée, et des vôtres !...

(Amédée la salue et sort.)

SCÈNE VII.

Mme DE CHAVANNES, seule et le regardant sortir.

Quel dommage!... Il ne faut plus y penser! il ne peut épouser Adine! pauvre enfant!... Mais si ce n'est pour elle, c'est pour lui-même qu'il faut le sauver... ou l'amitié n'est qu'un vain mot, ou je ne peux le laisser ainsi courir à sa perte... car je devine aisément quelle espèce d'attachement a pu le subjuguer. Jeune, sans expérience, avec un caractère aussi prompt à se passionner, il s'est persuadé qu'il était amoureux et que par honneur, par délicatesse, il devait continuer à l'être... mais il ne l'est pas! c'est évident! D'abord, et grâce au ciel, il est son maître ; point de grands parents, point d'obstacles qui s'opposent à cette inclination... elle ne saurait durer; aussi, je me garderai bien de la combattre ou de lui en parler... il vaut mieux, peu à peu et sans qu'il s'en doute, lui offrir des comparaisons, qui bientôt tourneront à notre avantage ; car, après tout, j'en suis sûre, Adine, ma petite-fille est plus jeune, plus aimable, plus jolie... Ah! ce n'est pas une raison... à son âge on manque de tact et d'adresse... Eh bien! ne suis-je pas là pour la guider, pour la conseiller; le motif est si louable! être coquette pour une bonne action... on l'est si souvent pour rien!... Oui, oui, ne perdons pas courage... veillons sur elle et surtout sur lui!... je le dois! Pendant qu'il était là, je l'ai promis à son père... que je croyais revoir et entendre... mais quelle différence; son père était mieux! bien mieux... d'abord, il plaçait mieux ses inclinations, et ensuite...

SCÈNE VIII.

ADINE, Mme DE CHAVANNES.

ADINE, entr'ouvrant la porte à gauche.

Eh bien! il est parti?...

Mme DE CHAVANNES.

Oui, mon enfant!...

ADINE, vivement.

Vous l'avez vu... vous lui avez parlé! N'est-ce pas qu'il est bien, qu'il est aimable, et surtout raisonnable et sage comme une demoiselle?...

Mme DE CHAVANNES.

Certainement...

ADINE, avec impatience.

Dites-moi donc alors qu'il vous plaît, que vous en êtes contente...

Mme DE CHAVANNES, froidement.

Pour moi... oui!... pour toi, c'est différent!

ADINE.

Comment cela?

Mme DE CHAVANNES.

Tu te le représentais comme un héros de roman, un être idéal, un être à part!... et il n'en est rien; c'est un fort brave jeune homme...

ADINE, appuyant.

Qui est parfait!...

Mme DE CHAVANNES.

Non, mon enfant. Il a quelques défauts, et beaucoup de bonnes qualités... il est en un mot, comme tous les jeunes gens, à leur entrée dans le monde, susceptibles du bien ou du mal, selon la direction qu'on leur imprime; et je suis

persuadée que si Amédée est entouré de vrais amis, de gens raisonnables, s'il voit la bonne société...

ADINE.

La vôtre?...

Mme DE CHAVANNES.

Il viendra tous les jours... il me l'a promis.

ADINE.

Vous voyez!...

Mme DE CHAVANNES.

Je suis persuadée que ce sera un honnête homme, un bon mari... qui saura un jour t'apprécier, et qui finira par t'aimer...

ADINE, *étonnée.*

Comment, qui finira...

Mme DE CHAVANNES.

Oui, mon enfant... car, jusqu'à présent, il n'a pas encore commencé...

ADINE.

Qu'est-ce que vous me dites là?

Mme DE CHAVANNES.

La vérité!... Avant tout, je dois te l'apprendre... qui te la ferait connaître, si ce n'est moi? Eh bien!... eh bien!... qu'as-tu donc?... te voilà tremblante... ma pauvre fille... tu l'aimes donc bien?...

ADINE.

Plus que je ne peux vous dire... et je n'y survivrai pas.

Mme DE CHAVANNES.

Si, mon enfant!...

ADINE.

Non, maman... je vous le jure!...

Mme DE CHAVANNES.

Allons, de la raison! du courage!

ADINE, pleurant.

Je n'en ai plus! C'est si mal à lui de ne pas m'aimer...

Mme DE CHAVANNES.

Cela peut venir.

ADINE, essuyant ses pleurs.

Vous croyez !... et comment cela?...

Mme DE CHAVANNES.

Il te connaît à peine... il y a un an qu'il ne t'a vue...

ADINE.

C'est vrai !...

Mme DE CHAVANNES.

Depuis ce temps, tu es bien embellie.

ADINE.

C'est ce que je me disais ce matin !

Mme DE CHAVANNES.

Et puis, tu as un bon cœur, un bon caractère, une foule de bonnes qualités.

ADINE, avec impatience.

Cela ne se voit pas.

Mme DE CHAVANNES.

Peut-être!... Il y a moyen de les faire valoir, de paraître à son avantage... il n'est pas défendu de plaire.

ADINE.

Certainement... Mais, pour plaire... comment faire ?

Mme DE CHAVANNES, souriant.

Comment?

ADINE, d'un air suppliant.

Oui!... c'est à vous que je le demanderai!...

Mme DE CHAVANNES, souriant.

Je n'ai pas de mémoire... Pour toi, cependant, je tâcherai de me rappeler; et d'abord, ce soir, à ce bal... où tu dois

aller... (La regardant.) Voilà une coiffure qui ne te va pas du tout ; nous la changerons.

ADINE.

Oui, maman...

Mme DE CHAVANNES.

Il y sera aussi.

ADINE.

Vous faites bien de me le dire... je danserai de mon mieux...

Mme DE CHAVANNES.

Non, vraiment... comme à l'ordinaire... avec simplicité...

ADINE.

Je ne danserai qu'avec lui.

Mme DE CHAVANNES.

Garde-t'en bien... ne fais pas plus attention à lui qu'à un autre... peut-être même un peu moins !... Ce n'est pas lui qui doit te trouver aimable... c'est tout le monde... afin que tout le monde le lui dise.

ADINE.

Il faudra donc, en dansant, faire des frais, avoir de l'esprit! Et en avoir exprès... c'est terrible!... Avec les autres, c'est possible... mais avec lui, s'il me parle...

Mme DE CHAVANNES.

Point de recherche, point d'affectation... du naturel.

ADINE.

C'est aisé, quand on n'y pense pas ; mais si je tâche d'en avoir, je n'en aurai plus! Et si je me trouble... si vous n'êtes plus là pour venir à mon aide, et que mon embarras lui apprenne ce qu'il faudrait lui taire?... Non, non, c'est trop difficile... je ne pourrai jamais. Avant, je ne dis pas; mais maintenant, et avec l'idée de lui plaire... Je ne parviendrai qu'à lui paraître sotte, maussade, insupportable. Il me pren-

dra en aversion... et, alors, je n'aurai plus qu'à mourir de chagrin.

Mme DE CHAVANNES, à part.

Elle a raison; elle n'y entendra jamais rien! Pour séduire, il faut du calme, du sang-froid... on n'en a plus quand on aime... Et j'allais remettre en ses mains des armes trop dangereuses pour qui ne sait pas s'en servir!

ADINE.

Eh bien, vous ne me répondez pas! Que dois-je faire?

Mme DE CHAVANNES.

Rien, mon enfant, absolument rien... que de te montrer, pour prouver à M. Amédée qu'il n'a pas le sens commun! C'est déjà un assez bon argument à employer; et, pour le reste, je m'en charge : tu n'iras pas seule à ce bal, je t'y mènerai.

ADINE, avec joie.

Vous, qui vouliez passer la soirée ici...

Mme DE CHAVANNES.

Je me sacrifie ! (Gaiement.) J'ai idée que je m'y amuserai... que j'y servirai utilement tes intérêts!...

ADINE.

Ah! que vous êtes bonne!

Mme DE CHAVANNES.

Et avant peu, je l'espère...

SCÈNE IX.

ADINE, Mme DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON.

Me voilà!...

Mme DE CHAVANNES.

Ah! c'est vous, mon ami!

BRESSON.

Moi-même, qui viens passer ici la soirée et faire mon piquet...

Mme DE CHAVANNES.

C'est impossible... nous sortons pour affaires!

ADINE, avec joie.

Ma bonne maman va au bal.

BRESSON.

Au bal?...

Mme DE CHAVANNES.

J'y suis obligée... chez le ministre de la marine, qui sera ravi de vous voir... Nous vous emmenons.

(Un domestique entre, prend une table à jeu qui est près de la fenêtre, la place au milieu du salon, et y pose des flambeaux.)

BRESSON.

Moi!...

Mme DE CHAVANNES.

Sans doute... vous serez témoin de mes conquêtes... si j'en fais; mais, pour cela, il faut s'occuper de sa toilette... Je vous laisse avec ma petite-fille qui est déjà prête, et qui vous tiendra compagnie.

BRESSON.

Et mon piquet?...

Mme DE CHAVANNES.

Elle le sait très-bien... elle l'a appris pour moi. Ainsi, mon ami, ne vous impatientez pas !

ADINE, près de la table où elle va s'asseoir.

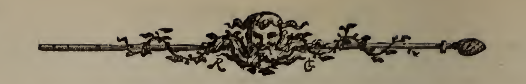
Je suis à vos ordres, général.

BRESSON, s'asseyant.

C'est moi qui suis aux vôtres... La petite-fille au piquet ! la grand'mère au bal !... Je ne m'y reconnais plus.

(Il s'assied vis-à-vis d'Adine, à la table à droite ; Mme de Chavannes sort par la porte à gauche.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE CHAVANNES, coiffée en cheveux et vêtue d'une robe blanche du matin, très-élégante, BRESSON.

BRESSON, avec humeur.

Enfin ce matin on peut vous parler, car hier soir à ce bal il y avait cercle autour de vous !

Mme DE CHAVANNES.

Cela vous fâche !

BRESSON.

Certainement ! impossible de vous aborder ! c'est tout au plus si l'on pouvait, de loin, apercevoir votre toilette que tout le monde trouvait charmante.

Mme DE CHAVANNES.

Vraiment !

BRESSON, avec humeur.

Et où je n'ai trouvé, moi, rien de remarquable !

Mme DE CHAVANNES.

C'est précisément ce qu'il fallait et vous ne pouviez me faire un compliment plus adroit ! car, dans cette toilette qui m'a coûté une demi-heure de méditation, il y avait tout un

problème à résoudre, une juste limite à saisir, une transition entre le passé et le présent...

BRESSON.

Tant de choses dans un habillement de femme ! (Regardant son négligé du matin.) Et dans celui-ci, que je trouve très-bien, y a-t-il aussi quelque idée profonde?

Mme DE CHAVANNES, souriant.

Peut-être... n'est-ce pas sans dessein que j'ai tâché ce matin de cacher quelques années, et de faire oublier mes cheveux blancs ; mais vous autres hommes vous ne voyez rien !...

BRESSON.

Vous croyez ça !... eh bien! j'ai fait hier des observations dont, en ami, je dois vous faire part ! vous n'y prenez pas garde ! ce n'est plus de l'amabilité ! c'est de la coquetterie ! Vous n'étiez pas ainsi autrefois, vous n'aviez pas ce désir de plaire, ce besoin d'hommages !... et vous devez être satisfaite, ils ne vous ont pas manqué ! ce jeune homme est resté là presque toute la soirée... toute la nuit, derrière votre chaise !

Mme DE CHAVANNES.

Je dois convenir qu'il a été rempli de soins et d'attentions !

BRESSON.

Je crois bien ! au lieu de danser le galop, il a préféré causer avec vous !

Mme DE CHAVANNES.

S'il aime mieux les paroles que la musique...

BRESSON.

Enfin, madame, c'est se compromettre.

Mme DE CHAVANNES.

Oui, si je n'avais été aimable qu'avec lui...mais il me semble qu'avec tout le monde, à commencer par le ministre...

BRESSON.

Parbleu... si vous croyez que cela m'ait fait plaisir...

Mme DE CHAVANNES.

De quoi alors vous plaignez-vous, et d'où viennent vos alarmes? ma réputation est faite... il n'y a pas de danger...

BRESSON.

Pas de danger pour vous, certainement... mais il peut y en avoir pour d'autres, pour ce jeune homme.

Mme DE CHAVANNES.

Quelle idée!

BRESSON.

Se voir accueilli et distingué par une femme que tout le monde entoure d'hommages et d'adorations, il y a de quo séduire, tourner une jeune tête... de meilleures que la sienne n'y résisteraient pas, j'ai bien vu l'effet que cela produisait sur lui.

Mme DE CHAVANNES.

Vous vous êtes abusé!

BRESSON.

Je suis sûr de ce que j'ai dit.

Mme DE CHAVANNES.

Et quelle preuve?

BRESSON.

Ah! il vous faut des preuves... eh bien! il m'a fait ses confidences, car je l'ai connu beaucoup, ce jeune homme.

Mme DE CHAVANNES.

Oui, je le sais... au Brésil.

BRESSON.

Où je l'ai reçu autrefois à votre recommandation; je l'aimais, je l'ai toujours trouvé très-bien, très-convenable jusqu'à hier soir... il est venu à moi les yeux brillants et animés... « N'est-ce pas, général, elle est charmante? quelle grâce,

quel esprit, et quel éclat! » Et moi, sans vouloir le contredire je cherchais à modérer son enthousiasme.

Mme DE CHAVANNES, avec reproche.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

BRESSON, embarrassé.

Parce que... parce qu'il parlait trop haut!... « De toutes les femmes qui sont ici, disait-il, c'est celle que je préfère; et je ne suis pas le seul, car tout à l'heure, devant moi, on est venu l'inviter... »

Mme DE CHAVANNES.

C'est vrai! un danseur égaré qui se trompait!

BRESSON.

« Et elle est si bonne, ajoutait-il, je lui dois tant de reconnaissance... tenez, général, je voudrais me battre pour elle, comprenez-vous?... » Je comprenais très-bien! On est venu dans ce moment lui proposer de jouer... ah! bien oui, il était trop occupé, il a refusé!... mais le côté perdant s'adressait toujours à lui: « Amédée, cinq napoléons, dix, quinze... » Il avait de l'or plein sa poche, et pariait sans compter... il vous regardait toujours! Enfin un étourdi, un extravagant qui, cédant à l'influence du premier mouvement, agit d'abord, réfléchit après; et il n'en faut pas davantage, j'espère, pour vous prouver...

Mme DE CHAVANNES, souriant.

Que vous êtes bien maladroit, mon cher ami; car enfin, sans le vouloir, vous me le rendez intéressant ce jeune homme.

BRESSON.

Moi!...

Mme DE CHAVANNES.

Sans doute!

BRESSON.

Si ce n'est que cela!... attendez... j'en ai appris bien

d'autres en causant ce matin avec Didier, mon agent de change, et son camarade de collége; c'est par les camarades de collége que l'on connaît la jeunesse... (En confidence.) Notre ami Amédée a une passion!...

Mme DE CHAVANNES.

Je le sais!

BRESSON.

Qu'il avait faite à Bordeaux et qu'il a retrouvée à Paris, une grisette qui le trompe et qui joue les grands sentiments pour se faire épouser... car il a une très-belle fortune, ce garçon-là, dont il peut disposer et qui ne durera pas longtemps du train dont il y va.

Mme DE CHAVANNES.

En vérité!...

BRESSON.

Il prête à tous ses amis, c'est-à-dire à tout le monde; et de peur qu'il ne lui arrive de mauvaises idées ou qu'il ne tombe en mauvaises mains, vous devriez me seconder dans mes anciens projets; j'avais pensé à ma fille Paméla dont je ne sais que faire... une fille à marier!

Mme DE CHAVANNES, à part.

Et lui aussi!... (Haut.) Est-elle jolie?

BRESSON.

Oui, si on regarde sa dot qui est superbe... du reste, cette chère enfant, elle a une épaule un peu... ce n'est pas sa faute, ni la mienne... car enfin je ne suis pas beau, mais je suis droit, je suis bien fait; mais, maintenant qu'on redresse la taille... c'est moins que rien, et pour peu que vous m'aidiez de votre influence...

Mme DE CHAVANNES, souriant.

Je le voudrais... mais je dois vous avouer franchement que j'ai sur lui d'autres vues.

BRESSON.

Et lesquelles?...

Mme DE CHAVANNES.

Je ne peux pas encore les dire...

BRESSON.

Et pourquoi donc?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Amédée.

BRESSON.

Comment, déjà!... avant midi, j'espère que vous ne le recevrez pas.

Mme DE CHAVANNES.

Si vraiment!... qu'il entre.

BRESSON.

Est-ce que par hasard vous l'attendiez?

Mme DE CHAVANNES.

Non... mais j'étais sûre qu'il viendrait! (A Bresson qui fait un mouvement d'impatience.) Bientôt, mon cher ami, je n'aurai plus de secret pour vous... Vous aurai-je à dîner?...

BRESSON.

J'allais vous le demander.

Mme DE CHAVANNES.

Et vous faites bien!...

BRESSON.

Me permettez-vous de vous amener Paméla?

Mme DE CHAVANNES.

Je vous en prie en grâce... (A part.) Nous gagnerons cent pour cent à son voisinage!

BRESSON.

Vous êtes trop bonne!...

AMÉDÉE, entrant.

Madame... Général!...

BRESSON.

Je vous salue, monsieur.

(Il salue brusquement Amédée, et sort par le fond.)

SCÈNE II.

Mme DE CHAVANNES, AMÉDÉE.

AMÉDÉE.

Il me tardait, madame, d'apprendre de vos nouvelles et de savoir si vous n'étiez pas bien fatiguée de vos succès d'hier.

Mme DE CHAVANNES.

Mes succès! vous êtes bien bon!

AMÉDÉE.

Au fait, vous devez y être habituée, et c'est mon étonnement seul qui aurait droit de paraître extraordinaire... mais d'abord, je ne m'attendais pas à vous rencontrer; vous m'aviez annoncé que vous ne sortiriez pas; et quand j'ai vu une espèce de mouvement dans le bal, quand j'ai vu tous les yeux se tourner du même côté et que je vous ai reconnue, jugez de mon bonheur, qu'augmentait encore la surprise... dès ce moment je n'ai plus été seul, et le bal m'a paru charmant.

Mme DE CHAVANNES.

C'est qu'en effet il était fort brillant... il y avait de très-jolies femmes.

AMÉDÉE, la regardant.

Oui, madame...

Mme DE CHAVANNES.

De jeunes femmes.

AMÉDÉE, la regardant toujours.

C'est ce que je me disais!

Mme DE CHAVANNES.

Et puis je vous dois des remercîments; vous avez fait danser ma petite-fille!

AMÉDÉE.

Qui était accablée d'invitations; et c'est à vous sans doute que j'ai dû un tour de faveur... dont j'ai senti tout le prix... car nous n'avons fait que causer de vous... j'admirais comme elle cette estime générale et profonde qui vous environnait!... Je conçois que par des talents supérieurs ou par le rang dont il brille, un homme puisse produire dans le monde un pareil effet... mais une femme! cela supppose chez elle tant de vertus, un mérite si constant et si bien apprécié...

Mme DE CHAVANNES.

Mon cher Amédée, je n'aime pas la flatterie.

AMÉDÉE.

Aussi n'en est-ce pas une!... et si je vous racontais tout ce que j'ai entendu, toutes les observations que j'ai faites...

Mme DE CHAVANNES.

En vérité... vous avez eu le temps et le loisir d'observer! tant mieux! voilà déjà qui me rassure pour vous.

AMÉDÉE.

En quoi donc?

Mme DE CHAVANNES.

C'est une amélioration dans votre état... car un cœur bien épris vous laisse insensible et distrait au milieu du monde, ne vous permet de rien voir, de rien remarquer.

AMÉDÉE.

Ah! madame! ne me rappelez pas de pareils souvenirs; vous m'aviez promis de les oublier, et si vous saviez combien je suis malheureux de cette confidence... surtout depuis hier soir...

Mme DE CHAVANNES.

Et pourquoi?

AMÉDÉE.

Que voulez-vous? ayant de bonne heure perdu tous mes parents, jeté à bord d'un vaisseau, au milieu de marins, mes camarades, il fallait bien, sous peine de m'exposer à leurs railleries... prendre un peu de leurs manières, de leurs mœurs qui ne sympathisaient pas trop avec les miennes... mais n'importe, je l'ai fait... je m'y suis habitué, je ne connaissais plus d'autre société ni d'autres plaisirs; mais hier, transporté tout à coup dans ce monde élégant, distingué et poli, me retrouvant au milieu de la bonne compagnie, il me semblait rentrer chez moi; et comme un exilé qui revient, je regardais, j'admirais... j'étais heureux! ce bon ton, ces bonnes manières, ce charme qui ne se donne point, mais qui naît de lui-même et qui se gagne parfois... je retrouvais tout cela en vous écoutant.

Mme DE CHAVANNES.

Vous étiez disposé à voir tout en beau!

AMÉDÉE.

Et par un rapprochement bien singulier, hier, pendant cette conversation qui faisait oublier les heures, je songeais en moi-même à ce que me disait autrefois mon père quand il me parlait...

Mme DE CHAVANNES, vivement.

De qui donc?

AMÉDÉE.

D'une femme, d'un ange, dont il nous traçait un portrait si gracieux et si séduisant que je ne pouvais y croire!... C'est en vous voyant qu'il m'a paru possible, et que je l'ai compris!

Mme DE CHAVANNES, avec émotion.

Ah! il vous a parlé d'une femme... qu'il vous a nommée...

AMÉDÉE.

Jamais!...

Mme DE CHAVANNES.

Mais il vous en parlait?

AMÉDÉE.

Très-souvent!... devant moi et devant ma mère qui lui devait son bonheur, son mariage, et tous les deux la bénissaient... Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, c'est de vous! Et à ce bal, quand se pressaient autour de votre fauteuil tous ces hommes que distinguaient ou leurs titres ou leur mérite, et que je les voyais honorés d'un sourire ou fiers d'un regard que vous laissiez tomber sur eux... je me disais : Quel rêve! quel avenir de bonheur!... si un pareil guide était donné à ma jeunesse! S'il m'était permis, comme à une divinité protectrice, de lui vouer un culte assidu et un attachement éternel!...

Mme DE CHAVANNES.

Enfant que vous êtes!.. quelle folie est la vôtre, et combien je vous punirais si j'acceptais ce dévouement sans bornes que vous m'offrez!

AMÉDÉE.

Jamais! car il y a là un cœur prêt à vous obéir et qui serait trop heureux d'exécuter vos ordres.

Mme DE CHAVANNES.

Je n'en ai point à vous donner! heureusement pour vous... car il en est qui, peut-être, vous embarrasseraient beaucoup!...

AMÉDÉE.

Aucun, madame, aucun! parlez, exigez!... quels qu'ils puissent être, je serai prêt à tous les sacrifices.

Mme DE CHAVANNES, avec intention.

Il en est que l'amitié la plus vraie n'a pas le droit d'exiger... mais qu'elle ne peut s'empêcher de désirer ardemment.

AMÉDÉE, vivement.

Et ce désir seul est une loi pour moi...

Mme DE CHAVANNES.

Prenez garde! prenez garde!... réfléchissez auparavant... n'écoutez pas, selon votre coutume, le premier mouvement qui toujours vous entraîne! et qu'une résolution sage et sensée ne soit pas exécutée par vous comme le serait une folie!

AMÉDÉE.

Mais c'est la raison elle-même que votre voix vient enfin de me faire entendre, c'est la raison qui depuis longtemps me conseillait de rompre des liens dont je rougissais, dont j'étais honteux et qui faisaient mon malheur... mais que voulez-vous? on s'habitue à être malheureux, on se façonne à ce joug comme à tout autre... et pour le briser... il faut de la force, du courage... c'est là ce qui me manquait... et vous me l'avez donné... que ne ferais-je point pour acquérir votre estime, pour être digne de vous... car vous m'avez promis...

Mme DE CHAVANNES.

Bien peu de chose... aussi j'espère mieux encore pour vous et pour votre bonheur... ce soin-là du moins me regarde désormais... car je crois vous avoir dit que mon amitié n'oubliait rien et tenait compte de tout ce qu'on faisait pour elle!

(Amédée baise la main de Mme de Chavannes et sort au moment où entre Adine qu'il salue.)

SCÈNE III.

ADINE, Mme DE CHAVANNES.

Mme DE CHAVANNES, se retournant et apercevant Adine.

Ah! te voilà! arrive vite! Amédée sort d'ici; tout va bien! et voici déjà un grand pas de fait!

ADINE, froidement.

Vous êtes bien bonne et je vous en remercie... mais c'est tout à fait inutile !

Mme DE CHAVANNES, étonnée.

Pourquoi donc ?

ADINE.

Parce que je n'aime plus du tout M. Amédée !

Mme DE CHAVANNES.

Ah ! mon Dieu !... déjà ! et qui a produit ce changement d'idée... sans doute des motifs graves...

ADINE.

Très-graves !...

Mme DE CHAVANNES.

Est-ce qu'hier, à ce bal, il aurait dansé plus souvent avec d'autres qu'avec toi?

ADINE.

Oh ! mon Dieu non !... je l'observais du coin de l'œil... il était très-bien... il était avec vous, il ne vous a presque pas quittée et j'étais tranquille, parce qu'avec vous il n'y a pas de danger...

Mme DE CHAVANNES.

Je te remercie.

ADINE.

Il m'a invitée plusieurs fois à danser... et je n'ai accepté qu'une seule... ce n'était pas sa faute... j'étais toujours engagée... ce qui me faisait de la peine et en même temps quelque satisfaction parce qu'il aura pu voir qu'il y avait foule !... mais à la dernière contredanse où j'avais pour cavalier M. Didier... il m'a parlé de son ami... c'était tout naturel... il était là... en face de nous !... et comme il avait un air pensif et préoccupé : « Qu'a-t-il donc? lui demandai-je. — Ne faites pas attention, me répond-il en riant... il rêve

à ses amours. — Ses amours... » Vous sentez alors qu'afin d'en savoir davantage j'ai pris un air dégagé et indifférent qui ne pouvait donner aucun soupçon...

Mme DE CHAVANNES.

Je m'en rapporte bien à toi et à ton adresse!

ADINE.

« Eh! oui, me dit-il... une passion... comme tous les officiers de marine... » et dans ce moment il y avait une maudite contredanse... un chassé-huit qui était si bruyant que l'on pouvait à peine s'entendre... j'avais une envie de parler, et il fallait danser... la mesure était là qui vous pressait... et le cornet à piston qui dominait toutes les voix!... Quelle vilaine invention!... « Vous m'achèverez cette histoire, lui dis-je, pendant qu'il me reconduisait à ma place. — Non pas, parce que, nous autres jeunes gens, nous sommes discrets entre nous. » Mais vous comprenez bien qu'il ne m'en fallait pas davantage... parce que M. Didier, à qui je rends justice, n'a pas assez d'esprit pour inventer des histoires pareilles... il est si bon enfant!...

Mme DE CHAVANNES.

Et si bavard!... de quoi se mêle-t-il?

ADINE.

Il m'a rendu un grand service! parce qu'enfin, M. Amédée était bien le maître de ne pas m'aimer... de n'aimer personne... et quand vous me l'avez appris, vous avez bien vu que cela ne me faisait rien... que je ne lui en voulais pas... mais en aimer une autre... C'est là ce que je ne pardonne pas... en aimer une autre!...

Mme DE CHAVANNES.

Eh! mon dieu... déjà peut-être ne l'aime-t-il plus!

ADINE.

Et qu'est-ce que cela fait? est-ce qu'on peut épouser quelqu'un qui avant son mariage a aimé une autre que sa femme... est-ce que cela s'est vu?...

Mme DE CHAVANNES.

Ma chère enfant...

ADINE.

Moi, d'abord, je ne le pourrais pas... surtout quand il a eu une passion... car c'est le terme dont on s'est servi... et quelle est-elle cette passion?... pour qui l'a-t-il éprouvée?...

Mme DE CHAVANNES.

Est-ce que je le sais?... peut-être pour toi!

ADINE.

Pour moi!... quand il vous a dit à vous-même...

Mme DE CHAVANNES.

Il ne m'a rien dit... il a été discret... mais avec M. Didier son camarade... peut-être l'a-t-il été moins...

ADINE.

Vous croyez!...

Mme DE CHAVANNES.

Je l'ignore... mais ce que je te demande en grâce, c'est d'éviter à l'avenir de pareilles conversations... de t'en rapporter à moi... et non à M. Didier...

ADINE.

Je l'aime bien mieux... et dès que vous me répondez...

Mme DE CHAVANNES.

Je ne réponds encore de rien... mais je puis t'assurer, et j'espère que tu auras confiance en moi, que je suis très-contente de M. Amédée... qu'il ne faut que de la patience... et que s'il n'a pas encore pour toi une grande passion...

ADINE.

Quand il voudra!... je ne suis pas exigeante...

Mme DE CHAVANNES.

Aucune autre, dans ce moment du moins...

ADINE.

Voilà tout ce que je demande...

SCÈNE IV.

ADINE, Mme DE CHAVANNES, BRESSON.

BRESSON, entrant d'un air effaré.

Eh bien! madame, voici de belles nouvelles... et si c'est là le secret que vous me réserviez... j'aurais pu attendre... rien ne pressait.

Mme DE CHAVANNES.

Qu'avez-vous donc?

BRESSON.

Je viens de voir M. Amédée...

ADINE, à part.

Amédée...

BRESSON.

Je l'ai rencontré dans la rue... il vous quittait...

Mme DE CHAVANNES, vivement.

C'est bien ! nous allons en causer... (A Adine.) Donne des ordres pour le dîner, car nous avons aujourd'hui le général et mademoiselle Pamela sa fille... puis d'autres personnes encore... tu comprends...

ADINE.

Oui, maman... ne vous inquiétez de rien, je tâcherai de vous remplacer... et je reviendrai dessiner là... au petit salon.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE V.

Mme DE CHAVANNES, BRESSON.

Mme DE CHAVANNES.

Eh bien! qu'est-ce donc, général? Vous arrivez là soudain avec un air effaré qui semble crier : au feu!

BRESSON.

On crie au feu!... quand il y a le feu!... et il y est!... Je vous disais bien ce matin qu'avec vos amabilités et vos coquetteries... ça ne pouvait pas manquer d'arriver!... il est amoureux... amoureux fou... ça va vite avec ces têtes-là! Il me rencontre... il me saute au cou... « Général... c'est fini!... je n'hésite plus! je vais rompre avec Herminie... »

Mme DE CHAVANNES.

Herminie!... qu'est-ce que c'est que cela?...

BRESSON.

Est-ce que je sais?... est-ce que je connais mademoiselle Herminie?... « Elle le veut, elle l'exige... a-t-il continué, et je suis trop heureux de lui obéir... je n'aime plus désormais que la vertu et la bonne société... Adieu, Herminie... je cours chez mon agent de change... car il faut des égards... des consolations... un coupon de rentes... n'est-ce pas, général? » Enfin un flux de paroles et d'idées où je n'ai rien compris sinon que la tête... n'y était plus... absence totale!

Mme DE CHAVANNES.

Et c'est là ce qui vous effraie!... des extravagances, que quelques mots de raison auront bientôt calmées! Laissez-le faire... nous verrons après...

BRESSON.

Le laisser faire!...

Mme DE CHAVANNES.

Sans doute... car l'intention est bonne...

BRESSON.

Si ce n'était que celle-là... certainement... mais il en a bien d'autres... d'autres encore que vous ne pouvez soupçonner... que vous ne devinerez jamais... l'intention la plus folle... c'est-à-dire la plus raisonnable... mais en même temps la plus extraordinaire, la plus étourdissante... et quand vous la connaîtrez, vous ferez comme moi, vous vous récrierez... vous direz que cela n'est pas... et cependant cela est.

Mme DE CHAVANNES, avec impatience.

Eh ! dites donc tout de suite !

BRESSON.

Il veut vous épouser !

Mme DE CHAVANNES, riant.

Ah !... vraiment !... et qui a pu lui donner une idée comme celle-là ?

BRESSON, avec humeur.

Eh ! parbleu ! c'est moi !

Mme DE CHAVANNES.

Vous, général...

BRESSON.

Eh! oui... car il n'y pensait pas... il avait d'autres idées.. des idées de jeune homme... car à ces messieurs... ce n'est pas l'amour-propre qui leur manque... et sans qu'il me l'exprimât clairement... je voyais bien que par la suite... avec le temps... il espérait... et je lui ai dit : « Halte-là !... halte-là, jeune homme... vous ne connaissez pas la femme dont vous parlez... une femme qui a refusé d'autres hommages que les vôtres... une femme digne de toute l'admiration, de tous les respects et que tout le monde enfin serait trop heureux d'épouser. — Ah! vous avez raison, s'est-il écrié... quelle idée... quelle bonne idée vous me donnez là...

c'est le seu moyen de passer toutes mes soirées auprès d'elle ! quelle maison agréable! quelle société charmante !... » et cætera, et cætera... Là-dessus sa tête se monte... il forme en un instant mille plans et mille projets... qu'on ne pouvait ni suivre, ni interrompre... et sans m'écouter, il me quitte en courant pour rejoindre son notaire...

Mme DE CHAVANNES, se levant.

M'épouser ! c'est aussi par trop fort ; je ne voulais pas que cela en vînt jusque-là !...

BRESSON.

Et jusqu'où vouliez-vous donc... s'il vous plaît ?

Mme DE CHAVANNES.

Calmez-vous... je vous expliquerai mes projets... il le faut bien pour que vous m'aidiez... car je ne puis me confier qu'à vous seul... et tout serait perdu... si ma petite-fille se doutait... Silence, la voici...

SCÈNE VI.

BRESSON, Mme DE CHAVANNES, ADINE.

ADINE, bas à Mme de Chavannes, avec joie.

Vous aviez raison, ma mère, tout va bien... tout va à merveille !...

Mme DE CHAVANNES, à part.

Joliment ! (Haut.) Qui te l'a dit?

ADINE.

M. Didier...

Mme DE CHAVANNES.

Encore lui... il est donc partout?

ADINE.

Il est là dans le petit salon... où il venait d'arriver... et où il mettait en ordre des papiers qu'il vous apporte... moi

je ne lui demandais rien... vous me l'aviez défendu ! c'est lui qui m'a dit à demi-voix et d'un air goguenard : « Amédée sort de chez moi... il s'agit de bien autre chose en ce moment... » Et j'ai dit tout uniment : « Qu'est-ce donc ? » Il était impossible de ne pas dire : « Qu'est-ce donc ? » et il m'a répondu : « Il est question d'un mariage. — Où donc ? — Ici. »

BBESSON, à Mme de Chavannes.

Vous l'entendez !

ADINE.

Alors, j'ai balbutié... je suis devenue toute rouge...

BRESSON, voulant détromper Adine.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

Mme DE CHAVANNES, l'interrompant vivement.

Silence !

ADINE.

Dans ce moment, la porte s'ouvre... c'est Amédée... (Se reprenant.) C'est M. Amédée... qui entrait... et toute déconcertée, je l'ai salué à la hâte, lui disant que j'allais vous prévenir de l'arrivée de ces messieurs... Et ils sont là, ils causent...

Mme DE CHAVANNES.

Eh bien ! c'est bon !... ils attendront... (A Bresson.) Venez, mon ami... venez... (A Adine.) Toi, mon enfant, rentre dans ton appartement...

(Elle sort, avec Bresson, par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

ADINE, s'en allant.

Oui, maman... (Regardant à droite.) C'est dommage !... mais c'est égal... je suis contente... je suis heureuse... je peux

m'en aller... Non pas, car les voilà... ça ne serait pas honnête ; et maintenant, d'ailleurs, que je sais tout !...

(Elle se met, dans le coin à gauche, à sa tapisserie.)

SCÈNE VIII.

ADINE, DIDIER, AMÉDÉE.

AMÉDÉE, causant à demi-voix avec Didier et entrant, par la porte à droite, sans apercevoir Adine, qui est à gauche.

Oui, mon ami, je suis libre, tout est fini, et bien plus heureusement que je ne croyais... Pauvre Herminie !...

DIDIER.

Elle a un peu pleuré ?

AMÉDÉE.

Du tout ! en voyant mon air triste, elle s'est mise à rire... moi aussi !... Jamais rupture ne s'est faite plus gaiement... je ne croyais pas qu'il fût si facile de se quitter bons amis...

DIDIER.

Et le petit coupon de rente de douze cents francs est accepté ?

AMÉDÉE.

Fort gentiment... sans façons... sans cérémonie... entre amis... cela m'a touché... Et pour le reste de mes projets... tu as vu mon notaire, qui est le tien?...

DIDIER.

Oui, mon ami ! il s'occupe de ton contrat ; un contrat sublime!... ses clercs pleuraient en l'écrivant...

AMÉDÉE.

Et comme nous en sommes convenus, il viendra tantôt l'apporter à madame de Chavannes et le lui soumettre ?

DIDIER.

Oui, mon ami.

AMÉDÉE.

Mais comme il n'y a encore rien de fait, silence, ici, avec tout le monde...

DIDIER.

Excepté...

AMÉDÉE.

Personne ! ou je te retire mon amitié...

DIDIER.

Mais, cependant...

AMÉDÉE.

Ma clientèle...

DIDIER.

C'est différent... je me tairai !... (Se retournant et apercevant Adine.) Ah ! c'est mademoiselle Adine... elle est si occupée qu'elle ne nous a pas vus... Elle est jolie, n'est-ce pas ?

AMÉDÉE.

Charmante !... elle ressemble à sa mère !

DIDIER.

Le général Bresson a déjà parlé pour moi... et si tu veux aussi me seconder...

AMÉDÉE.

Sois donc tranquille... je n'aurai qu'un mot à dire... et puis, si tu n'es pas assez riche... je suis là, je te prêterai pour payer ta charge.

DIDIER.

O généreux ami !...

ADINE, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à parler bas ? (Elle se lève, et feignant de les apercevoir.) Ah ! mon Dieu ! ces messieurs...

AMÉDÉE.

Qui se sont lassés d'attendre et de ne pas vous voir...

ADINE.

Ma mère était à causer avec le général... ils sont encore ensemble... mais elle ne tardera pas à paraître, car elle sait que vous êtes ici...

DIDIER.

Nous ne sommes pas pressés...

AMÉDÉE.

Surtout, si vous nous restez...

ADINE.

Je crains de vous gêner... vous avez à parler affaires...

AMÉDÉE.

Pas du tout... je venais, au contraire, proposer une partie de plaisir à madame de Chavannes et à vous... J'ai appris, hier soir, au bal, par madame de Nerville, votre cousine, que j'avais vue à Toulon, et avec qui j'ai renouvelé connaissance, qu'il y avait, ce matin, une course au bois de Boulogne...

DIDIER.

C'est vrai!... un pari très-intéressant... Miss Annette contre Taglioni... et de là une course au clocher...

AMÉDÉE.

Tu sais cela... toi?...

DIDIER.

Certainement!... je suis abonné au journal des Haras!... Il faut cela, quand on est agent de change, quand on a, comme moi, des clients... élevés! des clients à cheval... Voilà pourquoi je vais au manége... et au bois de Boulogne... On est flatté d'avoir un agent de change qui monte à cheval!

ADINE, riant.

Les affaires vont bien plus vite!

DIDIER, bas à Amédée.

Elle a de l'esprit, n'est-ce pas?

AMÉDÉE.

Madame de Nerville, qui va à cette course, me proposait une place dans sa calèche... elle en avait même deux... J'ai bien mieux aimé qu'elle vous les offrît, et j'ai pensé que si vous vouliez me permettre d'accompagner votre voiture...

DIDIER.

En écuyer cavalcadour...

AMÉDÉE.

Ce serait très-agréable pour moi!

ADINE.

Et pour nous aussi... une très-bonne idée que vous avez eue... je suis sûre que ma bonne maman y consentira... elle fait tout ce que je veux... Et puis la matinée est superbe...

DIDIER.

Il y aura un monde fou! j'en suis.

AMÉDÉE.

A merveille!... Tu verras mon cheval.. il est charmant, il fera de l'effet...

DIDIER.

Et toi aussi... parce qu'un marin qui monte à cheval, c'est déjà assez phénomène...

ADINE.

Pas plus qu'un financier...

DIDIER.

C'est ce que nous verrons... nous jouterons...

AMÉDÉE, vivement.

Volontiers... je parie vingt-cinq louis...

DIDIER.

Je les tiens!... Ces dames seront juges de la course...

ADINE, sautant de joie.

Quel bonheur!... comme nous allons nous amuser!...

DIDIER.

Je suis sûr de gagner!... je tiens l'officier de marine...

(Chantant.)

Le roi des mers ne m'échappera pas!

SCÈNE IX.

ADINE, BRESSON, Mme DE CHAVANNES, habillée comme au premier acte; AMÉDÉE, DIDIER.

ADINE, courant en sautant au-devant de Mme de Chavannes.

C'est ma mère!

BRESSON, donnant le bras à Mme de Chavannes.

Maintenant que je suis au fait... soyez tranquille... ne craignez pas de vous appuyer! je suis là pour cela.

ADINE.

O mon Dieu, ma bonne maman, comme vous avez l'air souffrant!

Mme DE CHAVANNES, s'asseyant et portant la main à sa tête.

Je souffre, en effet, et beaucoup.

ADINE.

Serait-ce votre migraine?

Mme DE CHAVANNES.

Je ne m'en vantais pas! et je vous le cachais à tous, pour ne pas vous inquiéter... Mais c'est tout simple... tout naturel... il faut s'y attendre! Bonjour, Amédée, bonjour, mon cher Didier; nous ne pourrons pas parler affaires, ce matin, comme je l'espérais...

DIDIER.

Il faut bien vous en garder!

AMÉDÉE.

Il vaut mieux vous distraire ..

ADINE.

Certainement...

AMÉDÉE.

Il faut prendre l'air... il faut sortir...

DIDIER.

C'est ce qu'il y a de plus raisonnable...

Mme DE CHAVANNES.

Non... j'aime mieux rester chez moi!

ADINE, bas à Amédée, avec effroi.

Ah! mon Dieu!...

AMÉDÉE, de même.

Comment faire?

Mme DE CHAVANNES.

Cela se passera dans mon fauteuil... avec du calme et du repos... Nous ferons un piquet, n'est-ce pas, général?...

BRESSON.

C'est un beau jeu!...

AMÉDÉE.

Oui, mais le matin...

Mme DE CHAVANNES.

Cela n'y fait rien!... je le jouerais toute la journée... Le jouez-vous, Amédée?

AMÉDÉE.

Non, madame!...

Mme DE CHAVANNES.

C'est un grand tort... Il faut l'apprendre... nous le faisons ici, tous les soirs, et nous vous admettrons à notre partie... à moins que vous ne préfériez le whist...

AMÉDÉE.

Je ne le connais pas non plus.

Mme DE CHAVANNES.

Mais, mon cher ami, votre éducation a été horriblement

négligée, et vous aurez besoin d'études sérieuses... Je vous mettrai entre les mains du vieux commandeur de Sauvecour, un dilettante du whist, un professeur! Il a joué avec M. de Talleyrand, c'est tout dire! Et au bout de deux ou trois mois de leçons un peu assidues...

BRESSON.

Vous pouvez bien en mettre quatre!

AMÉDÉE, à part.

Miséricorde!

Mme DE CHAVANNES.

Mettons-en quatre! Vous verrez, mon jeune ami, que nos plaisirs graves et sérieux en valent bien d'autres! une fois que vous y serez... vous ne pourrez plus quitter...

BRESSON.

C'est bien plus attrayant que vos soirées à la mode!

Mme DE CHAVANNES.

Où, pour ma part, je n'irais jamais!

ADINE.

Vous y allez cependant, et très-souvent!

Mme DE CHAVANNES.

Pour toi, ma chère enfant, à cause de toi! jusqu'à ce que tu sois mariée... Mais comme j'espère que cela ne tardera pas...

DIDIER, bas à Amédée.

Tu l'entends!

Mme DE CHAVANNES, avec intention et regardant Amédée.

Il me sera permis alors d'adopter des occupations plus conformes à mes goûts, de rechercher ce bonheur sédentaire qui consiste dans le repos, dans un petit cercle de vieux amis qui, étrangers au reste du monde, se comprennent entre eux et vivent des mêmes souvenirs.

BRESSON.

Voilà ce que nous aimons!

Mme DE CHAVANNES.

Toi, pendant ce temps, tu iras tous les soirs avec ton mari à l'Opéra, au concert, au bal!

DIDIER.

Certainement!

Mme DE CHAVANNES.

A chacun ses plaisirs! c'est trop juste!

ADINE, avec embarras.

Je suis bien de votre avis... (Bas à Amédée.) Aidez-moi donc un peu...

AMÉDÉE, de même.

Je n'ose plus lui en parler.

DIDIER, de même.

Et pourtant l'heure avance.

Mme DE CHAVANNES, les regardant.

Qu'avez-vous donc, mes enfants?

ADINE.

Rien, bonne maman! (S'approchant d'elle.) Quand je serai mariée, pourrai-je aller au bois de Boulogne... voir les courses de chevaux?

Mme DE CHAVANNES.

Sans contredit...

ADINE.

Mais d'ici là, et tant que je n'aurai pas de mari... c'est vous qui m'y conduirez... n'est-il pas vrai?

Mme DE CHAVANNES.

Oui, certes!

ADINE.

Eh bien! il se présente aujourd'hui, pour vous, une belle occasion...

Mme DE CHAVANNES.

Et laquelle?

ADINE, à Amédée.

Parlez, maintenant, monsieur, cela vous regarde !

DIDIER, bas, à Amédée.

Est-elle gentille !

AMÉDÉE.

C'est que je voulais vous prévenir de la part de madame de Nerville...

Mme DE CHAVANNES.

Je sais... elle vient de m'écrire qu'à deux heures elle serait à ma porte.

ADINE.

Et les voilà bientôt !...

BRESSON.

Pas encore...

ADINE.

Si... si...

Mme DE CHAVANNES.

Aussi, je suis désolée de ne pouvoir sortir.

ADINE.

Mais vous le pouvez... Demandez à ces messieurs... ils ne voudraient pas vous tromper, ni moi non plus : vous vous portez à merveille... vous êtes charmante...

AMÉDÉE.

C'est notre avis !

BRESSON.

Et moi, je pense comme la jeunesse...

ADINE.

Et dans une bonne calèche... par un beau soleil... et puis, ces messieurs nous accompagneront à cheval... ils ont un pari dont nous serons témoins... ce sera charmant ; cela m'amusera et ça vous fera du bien.

Mme DE CHAVANNES.

Vous croyez donc que je puis m'exposer au grand air sans danger...

TOUS, avec joie.

Pas le moindre... au contraire.

Mme DE CHAVANNES.

Vous me faites plaisir... non pour le bois de Boulogne, cela m'est impossible... j'avais d'autres engagements plus importants.

ADINE et AMÉDÉE.

Ah! mon Dieu!

Mme DE CHAVANNES.

J'avais promis à un nouveau prédicateur, que je protége... à l'abbé de Gervault, d'aller, aujourd'hui, l'entendre à Saint-Thomas-d'Aquin... et j'étais désolée d'y manquer... Mais dès que vous m'assurez tous que ma santé me permet de sortir...

SCÈNE X.

Les Mêmes ; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Nerville fait dire à ces dames qu'elle les attend en bas dans sa voiture...

ADINE.

C'est bien la peine !

AMÉDÉE, avec un peu de dépit.

Quel dommage!...

Mme DE CHAVANNES, à Adine.

Eh! pourquoi donc, mon enfant?... je ne veux pas que mon absence te prive du plaisir que tu te promettais... tu seras très-bien avec ta cousine.

ADINE, avec joie.

Quoi!... vous consentez?...

Mme DE CHAVANNES.

Sans hésiter! Et, puisqu'elle nous offrait deux places, le général prendra la mienne et sera ton cavalier...

BRESSON.

Moi?...

Mme DE CHAVANNES.

Je ne vous propose pas d'être le mien... vous n'aimez pas les sermons... ce n'est point dans vos habitudes... Amédée me donnera le bras...

ADINE.

O ciel!...

AMÉDÉE, avec embarras.

Certainement, madame... c'est avec grand plaisir!

Mme DE CHAVANNES.

Il m'a promis d'être à mes ordres... et avec lui, j'en use sans façons...

BRESSON, à demi-voix.

J'aime mieux Saint-Thomas-d'Aquin...

Mme DE CHAVANNES, à qui on apporte son chapeau, son châle et un livre de prières.

Vous n'avez pas le choix.

ADINE, à part.

Au lieu de le laisser venir avec nous... il m'aurait fait la cour... Les grand'mères sont maladroites!

DIDIER, bas, à Amédée.

Une si belle partie!

AMÉDÉE, avec impatience.

Est-ce que je peux refuser? Mets-toi à ma place.

DIDIER.

Non pas!...

AMÉDÉE.

Il n'y a qu'une chose qui me fâche... c'est mon cheval anglais que j'ai dit d'amener ici...

DIDIER.

Sois tranquille... je le monterai...

Mme DE CHAVANNES, qui, pendant ce temps, a mis son chapeau et son châle.

Allons, partez... il sera trop tard... Général, votre bras à ma fille... Amédée, le vôtre...

AMÉDÉE.

Oui, madame... (Donnant le bras à Mme de Chavannes et parlant à Didier.) Prends bien garde, il est très-vif... aie la main légère...

DIDIER.

N'aie donc pas peur !...

ADINE, tenant le bras de Bresson.

Adieu, monsieur Amédée...

Mme DE CHAVANNES, à Amédée, lui donnant son livre de prières.

Voulez-vous bien vous charger de mon livre?

AMÉDÉE, le prenant.

Avec plaisir... (Il donne son bras à Mme de Chavannes, tient de la main droite le livre de messe, et dit, en regardant Bresson, Adine et Didier, qui s'éloignent :) Vont-ils s'amuser !...





ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE CHAVANNES, puis BRESSON.

Mme DE CHAVANNES, seule et réfléchissant.

Pauvre enfant!... elle pleure!... Je lui ai fait du chagrin et elle ne m'en veut pas!... et elle obéit sans murmure!... Quel trésor pour un mari!

BRESSON, paraissant à la porte du fond qu'il entr'ouvre, et s'avançant sur la pointe du pied.

Eh bien! quelles nouvelles?

Mme DE CHAVANNES, se retournant, et gaiement.

Venez donc, général!

BRESSON.

Je suis tout fier d'être d'une conspiration... cela ne m'est jamais arrivé! et d'une conspiration sous vos ordres! Que se passe-t-il? Où en sommes-nous? Vous n'étiez pas encore de retour quand nous avons ramené mademoiselle Adine, et vous êtes restés à Saint-Thomas-d'Aquin plus longtemps que nous au bois de Boulogne.

Mme DE CHAVANNES.

Oh! j'ai fait durer le plaisir longtemps! près de trois heures!

BRESSON.

Miséricorde!

Mme DE CHAVANNES.

Si vous aviez vu ce pauvre jeune homme assis près de moi, dans une immobilité et un recueillement qu'il a soutenus longtemps avec un courage digne d'un meilleur sort... Puis, de guerre lasse, et perdant patience, regardant les voûtes de l'église, comptant les cierges, analysant les boiseries, se penchant pour entrevoir les traits de quelques dévotes, nos voisines, et arrêté dans ses découvertes par des voiles impitoyables ou des chapeaux en promontoire; enfin, son embarras, son malaise, que trahissaient malgré lui des bâillements plus ou moins bien interceptés; cela formait l'ennui le plus divertissant! et, pour comble de bonheur, il semblait que le prédicateur lui-même voulût me seconder! Il a été assommant!

BRESSON, riant.

Sans être du complot?

Mme DE CHAVANNES.

Sans être du complot!... Aussi, l'amour de ce pauvre Amédée n'en reviendra pas!

BRESSON.

Vous croyez?

Mme DE CHAVANNES.

La recette est infaillible! Un amant vous pardonnerait peut-être de le tromper... mais de l'ennuyer... jamais! Et ce n'est rien encore! à la sortie de l'église, trois jeunes gens de ses amis, des officiers comme lui, s'arrêtent au moment où nous montions en voiture... ils aperçoivent Amédée tenant sous son bras mon livre de prières et Thisbé, ma petite chienne anglaise!... L'effet a été magique! Leur salut malin, leur sourire moqueur et la rougeur subite de mon jeune écuyer, m'ont prouvé que le coup avait porté, que le ridicule était à ses yeux un crime plus grand encore que

l'ennui; et, quand nous sommes remontés en voiture, il cherchait en vain à cacher son humeur; il m'écoutait à peine, il n'était plus à la conversation; il est vrai, et vous vous en doutez bien, que je la ramenais toujours avec art sur des sujets qui lui rappelaient sa mésaventure... aussi la route lui paraissait longue, il lui tardait d'arriver. Il a respiré plus à l'aise quand on a ouvert les portes de l'hôtel, et moi, profitant sans pitié de mes avantages, je l'ai invité à dîner aujourd'hui, en lui recommandant de venir de bonne heure... Je l'exige!

BRESSON.

Et pourquoi donc?

Mme DE CHAVANNES.

L'exigence, mon cher ami, l'exigence est d'un effet rapide et immanquable! Il n'y a pas d'amour qui puisse y résister!... Voilà, je l'espère, de la grandeur d'âme, de l'héroïsme!... Il n'y a qu'une mère capable d'un pareil sacrifice... Oui, monsieur, on ne renonce pas aisément aux adorations, même à celles dont on ne sait que faire; à plus forte raison quand il s'agit de changer des déclarations d'amour en déclarations de guerre... car, si je continue ainsi, avant peu il me détestera.

BRESSON.

Vous croyez?

Mme DE CHAVANNES.

J'en réponds.

BRESSON.

J'ai peur que vous ne puissiez y parvenir.

Mme DE CHAVANNES.

Même si je le veux!...

BRESSON.

Vous pouvez tout, excepté cela!... et je ne serai tout à fait tranquille que lorsque je le verrai amoureux fou de mademoiselle Adine.

Mme DE CHAVANNES.

Nous y arriverons... je l'espère !

BRESSON.

Et par quels moyens ?

Mme DE CHAVANNES.

Cela me regarde ! et si vous voulez me seconder un peu pour marier ma petite-fille, je vous promets, à mon tour, de marier la vôtre... C'est trop juste... j'ai un parti pour elle !

BRESSON.

Me voici à vos ordres !... Que faut-il faire ?

Mme DE CHAVANNES.

Obéir d'abord à tout ce que je demanderai.

BRESSON.

C'est dit.

Mme DE CHAVANNES.

Quelque absurde que ce soit...

BRESSON.

C'est convenu.

Mme DE CHAVANNES.

Que vous compreniez ou non...

BRESSON.

Je n'ai pas besoin de comprendre !...

Mme DE CHAVANNES.

Ensuite, et dans toutes les occasions, dire du bien de ma petite-fille...

BRESSON.

C'est facile !

Mme DE CHAVANNES.

Et du mal de moi.

BRESSON.

Je ne pourrai jamais !

Mme DE CHAVANNES.

Quand c'est moi qui vous le demande!...

BRESSON.

Ça ne suffit pas... encore faut-il qu'il y ait moyen... qu'il y ait quelques sujets.

Mme DE CHAVANNES.

Oh! soyez tranquille... je vous en donnerai! Silence!... c'est M. Amédée.

SCÈNE II.

Mme DE CHAVANNES, BRESSON, AMÉDÉE.

Mme DE CHAVANNES, *avec un peu d'aigreur.*

Vous vous faites bien attendre, monsieur; j'aurais voulu, avant le dìner, vous demander votre bras pour faire quelques visites... Je vous l'avais dit... vous l'avez oublié... Je ne vous en ferai pas de reproches... vous aviez d'autres occupations, sans doute!

AMÉDÉE.

Mais non, madame!... il y a plus de trois quarts d'heure que je suis ici!

Mme DE CHAVANNES.

Alors, c'était trop tôt!

AMÉDÉE.

On m'a dit que vous étiez à votre toilette, et j'ai attendu là... (*Montrant la porte à droite.*) dans le salon!... car, pour ce qui est de mon exactitude...

Mme DE CHAVANNES.

L'exactitude consiste à arriver à propos; et il était impossible de choisir plus mal son moment!

AMÉDÉE, déconcerté.

C'est ce que j'ai vu, madame ! (Bas à Bresson.) Est-ce qu'elle a quelquefois des caprices ?

BRESSON, se récriant.

Elle ! ! ! (Mme de Chavannes le pousse et il ajoute à demi-voix.) toujours !

AMÉDÉE.

Du reste, madame, j'ai trouvé au salon mademoiselle Adine !

BRESSON, avec satisfaction.

Ah !

Mme DE CHAVANNES, à demi-voix.

Je venais de l'y envoyer. (Haut, à Amédée.) Je crains qu'elle ne vous ait tenu une assez maussade compagnie !... elle était d'une humeur !...

AMÉDÉE.

Je n'ai pas vu cela, madame ! elle était fort aimable ; et cependant... elle avait les yeux rouges... elle avait pleuré !

Mme DE CHAVANNES.

Ce n'est rien... une petite scène que nous venions d'avoir ensemble !

BRESSON, étonné.

Est-il possible !... vous qui jam... (Il rencontre un regard de Mme de Chavannes ; il se reprend et continue d'un air de reproche.) Je veux dire... encore... comment, madame, encore !...

Mme DE CHAVANNES.

Eh bien ! oui... je vous avais promis de prendre sur moi... mais elle m'a contrariée... impatientée... nos discussions ordinaires ont recommencé... Cela m'impressionne... cela m'exalte... cela me donne sur les nerfs !... Et vous savez combien je suis à plaindre... Je ne peux pas me mettre en colère sans avoir une migraine !

AMÉDÉE, timidement.

Et madame est sujette aux migraines ?...

BRESSON.

Deux ou trois fois par jour.

AMÉDÉE, à part.

Ce que c'est que de voir les personnes dans l'intimité !... Au premier coup d'œil on ne se serait jamais douté...

Mme DE CHAVANNES, à Amédée.

Et pendant les trois quarts d'heure que vous êtes resté au salon, mademoiselle Adine n'a pu résister au plaisir de vous raconter ses chagrins ?...

AMÉDÉE.

Non, madame !... c'est moi qui ai eu l'indiscrétion de lui demander... d'insister... et, touchée de l'intérêt, de l'amitié que je lui témoignais... elle s'est mise à fondre en larmes... et m'a tout dit.

Mme DE CHAVANNES, bas à Bresson.

C'est ce que j'espérais !

AMÉDÉE.

Votre conversation de tout à l'heure... les projets que vous aviez sur elle... l'intention formelle où vous étiez de la marier sur-le-champ !...

Mme DE CHAVANNES, avec ironie.

Et, en chevalier généreux, prêt à secourir les opprimés, vous vous êtes promis de défendre cette victime de la tyrannie contre des parents injustes et barbares !...

AMÉDÉE.

Eh non, madame !

Mme DE CHAVANNES, de même.

De la soustraire à leurs coups !...

AMÉDÉE, avec impatience.

Eh non, madame ! (Bas à Bresson.) Car elle m'impatiente et me donnerait aussi... la migraine ! (Haut.) Je me suis promis,

me rappelant la bienveillance que vous avez daigné me témoigner, de vous raconter seulement ce dont j'avais été le témoin... et de m'en rapporter après cela à votre prudence et surtout à votre cœur.

BRESSON.

C'est bien !...

Mme DE CHAVANNES.

Démarche pleine de tact et de jugement... à laquelle je répondrai en peu de mots : Il est aisé, monsieur, d'accuser et de blâmer des parents, (Geste négatif d'Amédée.) car vous me blâmez, vous me trouvez tyrannique, ridicule, odieuse...

AMÉDÉE.

Moi !... madame!

Mme DE CHAVANNES.

Cela doit être... et je m'y attends !... Vous ne pouvez connaître les motifs qui me font agir... motifs que tout le monde ignore et que je veux bien vous confier, à vous, monsieur !... persuadée qu'alors vous serez de mon avis et que vous voudrez bien employer, près d'Adine, votre crédit.

AMÉDÉE.

Mais, je n'en ai aucun...

Mme DE CHAVANNES.

Beaucoup, au contraire !... vous l'avez encouragée, consolée ; vous avez pris part à ses peines, peut-être à ses larmes... et des gens qui ont pleuré ensemble s'entendent si vite !...

AMÉDÉE, bas à Bresson.

C'est inconcevable comme elle m'agace et me porte sur les nerfs !... quand elle le ferait exprès...

BRESSON, de même.

Elle en est bien capable.

Mme DE CHAVANNES.

Je vous dirai donc, en confidence, monsieur, que j'ai cru,

depuis quelque temps, remarquer en ma petite-fille un attachement secret et profond !...

AMÉDÉE, avec émotion.

Que me dites-vous là ?

Mme DE CHAVANNES, continuant.

Pour une personne qui ne peut pas l'épouser, qui est engagée, qui aime ailleurs !

AMÉDÉE.

Ce n'est pas possible.

Mme DE CHAVANNES.

Cela est, cependant ; et alors, pour détourner ses idées, pour leur donner une autre direction, pour assurer son bonheur, j'ai fait choix d'un époux riche, estimé, qui réunit toutes les qualités... et pour vous le prouver, il suffira de vous le nommer. (Montrant Bresson.) C'est monsieur.

AMÉDÉE.

Ah ! mon Dieu !...

BRESSON.

Mais, madame !...

Mme DE CHAVANNES, bas à Bresson.

Silence ! je le veux !...

BRESSON, bas.

Mais c'est absurde !...

Mme DE CHAVANNES, bas.

Raison de plus ! (Haut, et paraissant discuter.) Eh bien ! oui, monsieur, où est le mal ?... Vous ne vouliez pas que ce mariage fût connu encore ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard ! qu'importe ? (A Amédée.) Maintenant, vous savez tout, vous voilà aussi dans notre confidence, et vous pouvez adresser vos félicitations à monsieur.

AMÉDÉE, avec embarras.

Certainement... monsieur... je vous fais mes compliments sur un mariage aussi... extraordinaire.

Mme DE CHAVANNES.

Oui, je crois que personne ne s'y attendait.

BRESSON, à part.

Pas même moi !...

Mme DE CHAVANNES.

J'avais d'abord pensé à votre ami... M. Didier...

AMÉDÉE.

Est-il possible !...

Mme DE CHAVANNES.

Il est jeune, il est aimable... et puis, il est agent de change... Mais monsieur s'est présenté... M. le comte de Bresson, et avec son nom et sa fortune, il n'y avait pas à hésiter !...

AMÉDÉE, à part.

Qu'est-ce que cette pauvre jeune fille a donc fait à sa grand'mère?... elle lui en veut, c'est sûr !... Il y a comme ça des haines de famille !... mais ça ne se passera pas ainsi... c'est impossible !...

Mme DE CHAVANNES, bas à Bresson.

Eh bien !... qu'en dites-vous?... Croyez-vous qu'il me déteste ?

BRESSON, de même.

Grâce au ciel... ça commence...

AMÉDÉE, à Bresson.

Monsieur... il faut que je vous parle... à vous... à vous seul...

Mme DE CHAVANNES.

Hein ?... qu'est-ce ?...

BRESSON, bas.

Rien... C'est une affaire qui m'arrive...

Mme DE CHAVANNES, de même.

Ah ! mon Dieu !... je reste alors...

BRESSON, de même.

N'ayez donc pas peur... allez... laissez-moi faire...

Mme DE CHAVANNES, de même.

Je compte sur vous...

BRESSON.

Soyez tranquille.

(Mme de Chavannes sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

BRESSON, AMÉDÉE.

BRESSON, à part, gaiement.

Les mariages m'ont toujours porté malheur. (Haut.) Eh bien, monsieur, parlez !

AMÉDÉE, avec embarras.

Eh bien, général... je voulais... je venais...

BRESSON.

Eh ! morbleu !... allez droit au but... Vous venez me chercher querelle ?

AMÉDÉE.

Moi !... à qui vous avez rendu tant de services ! moi !... jeune homme inconnu, m'attaquer à vous ! à une des gloires de notre pays !... c'est un honneur qu'on serait fier d'accepter ; mais pour le demander, il faut avoir des droits... et je n'en ai aucun... pas même celui de défendre cette jeune fille ; et c'est dans votre intérêt à vous, dans celui de la raison, que je me permets, général, des observations...

BRESSON.

Que je suis prêt à entendre !... car vous êtes un brave jeune homme !... et de plus honnête et poli, ce qui n'est pas le défaut de la jeunesse actuelle ! ainsi, parlez !... Vous dites donc que ce mariage..

AMÉDÉE.

Me semble pour vous...

BRESSON.

Dites franchement...

AMÉDÉE.

Me semble... peu convenable !

BRESSON.

C'est possible !... C'est-à-dire, que selon vous, M. Didier aurait mieux convenu...

AMÉDÉE.

Non pas par son mérite... mais par son âge!... car, au vôtre, général, à soixante ans vouloir épouser une fille de dix-sept...

BRESSON.

Et pourquoi pas?... vous qui parlez, vous vouliez bien, vous me l'avez dit, épouser à vingt-cinq...

AMÉDÉE, vivement.

Quelle différence!...

BRESSON.

Il me semble qu'elle est toute à mon avantage... Une jeune personne charmante que tout le monde admire!... Hier soir, à ce bal, chacun s'empressait autour d'elle, tant elle a de grâce et de charme... Vous étiez occupé de sa mère... vous n'y avez pas fait attention.

AMÉDÉE.

Si fait... si fait !... cela n'empêche pas !...

BRESSON.

Je ne vous parle pas de sa fortune qui est superbe, de sa famille qui est puissante, considérée... tout cela est indépendant de son mérite; mais je vous parlerai de son caractère qui est charmant, de son cœur si bon, si affectueux ! et de son esprit... car elle en a!...

AMÉDÉE.

Je le sais bien, et depuis longtemps !... car, si je vous disais qu'à Toulon, le premier jour que je l'ai vue !... Mais depuis... tant d'autres idées... qui en étaient si loin... qui ne la valaient pas... et tout à l'heure, dans ce salon... en causant avec elle... il me semblait...

BRESSON, avec chaleur.

Que vous étiez de mon avis... car c'est un ange... c'est un trésor...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ADINE.

BRESSON, continuant.

Tenez... tenez... la voici... regardez vous-même... comme elle est jolie... regardez donc...

AMÉDÉE.

Eh! parbleu!... je le vois bien!...

BRESSON, avec chaleur.

Et vous ne voulez pas qu'on l'aime !

AMÉDÉE.

Mais si, vraiment !

BRESSON, avec chaleur.

Vous ne concevez pas qu'on veuille en faire sa femme, sa compagne, son amie !...

AMÉDÉE, de même.

Si, général !... mais pas vous!

ADINE, s'avançant vivement.

Comment... ce mari qu'on me destinait...

AMÉDÉE.

C'est le général.

BRESSON.

Oui, mon enfant... c'est moi!... (La regardant.) Eh bien, qu'avez-vous donc?...

AMÉDÉE, effrayé.

Elle se trouve mal.

ADINE, revenant à elle.

Du tout!... mais la surprise... l'émotion...

AMÉDÉE, bas à Bresson.

Eh bien, qu'en dites-vous?

BRESSON.

Que je ne m'y connais guère... mais que ça ressemble bien à un refus!

ADINE, vivement.

Non, monsieur; ma mère ne peut vouloir que mon bonheur, et soumise à sa volonté... j'obéirai.

BRESSON, effrayé.

Ah! mon Dieu!... Pensez-vous bien à ce que vous dites...

ADINE.

Oui, monsieur... dussé-je en mourir.

BRESSON.

Et moi, je ne le veux pas... je ne le souffrirai pas!

AMÉDÉE, vivement.

Ah! j'en étais sûr... vous êtes un galant homme, un homme d'honneur, vous refusez!... vous renoncez à sa main...

BRESSON.

Permettez! permettez!... Et ma parole!... et ce que j'ai promis à sa mère...

AMÉDÉE.

Vous vous dégagerez!...

BRESSON.

Ce n'est pas facile! et si vous étiez à ma place!...

AMÉDÉE, vivement.

Plût au ciel !...

BRESSON, de même.

Et pourquoi ?...

AMÉDÉE, avec embarras.

Pourquoi ?... pourquoi ?... Parce que quand on le veut bien... quand on a une volonté ferme et du caractère...

BRESSON.

Il faut donc en avoir...

ADINE.

Dame !... si c'est possible...

BRESSON.

Et vous m'aiderez... me seconderez...

AMÉDÉE.

Nous vous le promettons...

ADINE.

Nous serons tous deux pour vous... c'est-à-dire... contre vous...

BRESSON.

A merveille !... avec de tels alliés, je n'ai plus peur... nous voilà trois !...

AMÉDÉE.

Contre une !... (Bas à Bresson.) Contre cette mère que je déteste !...

BRESSON, vivement et avec joie.

Vrai !... allons... allons... Eh bien... je vais essayer...

AMÉDÉE.

C'est cela... général...

BRESSON.

Vous êtes un brave garçon que j'estime, que j'aime... Soyez tranquille !

AMÉDÉE et ADINE.

C'est ça! c'est ça!... du courage... du courage, général!

(Bresson sort par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

AMÉDÉE, ADINE.

ADINE.

Ah! s'il ne m'épouse pas!... comme je vais l'aimer!... qu'il est bon! qu'il est aimable!... et vous aussi!... Et combien me voilà honteuse, maintenant, d'avoir pleuré tout à l'heure devant vous!... Il faut m'excuser... ma pauvre tête n'y était plus!... et je vous demande pardon de mes confidences, de mes pleurs et de l'amitié que je vous ai montrée... j'avais tant de chagrin!...

AMÉDÉE.

Je le bénis maintenant, puisqu'il m'a valu la confiance et l'amitié d'une sœur!

ADINE.

D'une sœur... oui, vous avez raison, c'est bien le mot.

AMÉDÉE.

Aussi, quel bonheur pour moi, si nous pouvons réussir!... si je peux faire rompre votre mariage...

ADINE, naïvement.

Ah!... si jamais je peux vous rendre le même service!... croyez, monsieur, que ma reconnaissance...

AMÉDÉE.

Ah! ne vous occupez pas de moi... mon bonheur n'est plus possible... mais le vôtre, du moins... et si par mon crédit auprès du général et auprès de votre mère, je puis les décider à un autre choix...

ADINE.

Pourquoi donc?

AMÉDÉE.

Je pensais que c'était vous rendre service...

ADINE.

Et vous pensiez fort mal... Je ne veux rien... je ne désire rien... que de rester libre... de rester comme je suis... Dites-le bien à ma mère... dites-le à tout le monde...

AMÉDÉE.

Il n'est donc pas vrai, comme on me l'a assuré, qu'il est quelqu'un que vous préférez... que vous aimez?...

ADINE, vivement.

Ce n'est pas vrai!... ce n'est pas vrai!... Qui vous l'a dit?

AMÉDÉE.

Votre mère, elle-même.

ADINE, naïvement.

Est-ce indiscret à elle?

AMÉDÉE.

C'est donc la vérité?

ADINE, avec embarras.

Non, monsieur... tout le monde peut se tromper... ma bonne-maman toute la première... (Avec inquiétude.) Et j'espère, au moins, qu'elle ne vous a pas nommé la personne?

AMÉDÉE.

Nullement... puisque je vous le demande... puisque vous seule la connaissez... et cette personne... mérite-t-elle votre amitié?

ADINE.

Peut-être... car je ne sais pas seulement si elle m'aime... elle ne me l'a jamais dit!

AMÉDÉE.

Ah! il ne l'ose pas! il se reconnaît si peu digne d'un tel

bien... mais, si au prix de sa vie entière, il voulait expier ses torts et mériter son pardon... Répondez, répondez... pourrait-il l'obtenir?

ADINE.

Mais dame!... cela dépend de lui... si comme le prétend M. Didier... il n'a point de passion...

AMÉDÉE, troublé.

O ciel!... (Vivement.) Une seule!... c'est la première!... c'est la seule véritable, et qui dure toujours!...

ADINE, écoutant.

Taisez-vous donc!... on parle dans la chambre de ma mère!...

AMÉDÉE, de même.

Oui... j'entends sa voix... celle du général...

ADINE.

Une autre personne encore... qui vient d'arriver...

AMÉDÉE.

Je reconnais... c'est mon notaire...

ADINE, avec joie.

Il parle de contrat.

AMÉDÉE, s'éloignant, et à part.

Ah! mon Dieu... celui que je lui avais recommandé, ce matin, d'apporter ici, à madame de Chavannes! et pour elle!... Je n'y pensais plus... je l'avais oublié!...

ADINE.

Qu'y a-t-il donc? Est-ce que cela va mal?...

AMÉDÉE.

Du tout!... (A part.) Ce maudit contrat que je voudrais ravoir au prix de tout mon sang... Mais, déjà, sans doute, elle l'a lu... elle sait tout... Et que va-t-on penser de moi?... Que va dire sa petite-fille, dont un instant j'ai voulu devenir le grand-père!...

ADINE, toujours près de la porte.

Mais, tenez-vous donc tranquille!... on ne peut plus rien entendre...

AMÉDÉE.

Me voilà perdu... abîmé... couvert de ridicule aux yeux de ces deux femmes... de tout le monde...

ADINE.

C'est ma mère!...

AMÉDÉE, voulant s'enfuir.

C'est fait de moi!

ADINE, le retenant.

Eh bien, monsieur, vous vous enfuyez?... Vous qui étiez si brave!... restez donc!... car je tremble de peur!...

AMÉDÉE, à part.

Et moi de rage, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle... C'est le seul moyen d'éviter un éclat.

SCÈNE VI.

ADINE, Mme DE CHAVANNES, AMÉDÉE, BRESSON.

Mme DE CHAVANNES, entrant lentement et se plaçant entre Adine et Amédée.

Voici un événement auquel j'étais loin de m'attendre, et que vous ne croirez jamais!

AMÉDÉE, détournant la tête.

Nous y voilà!

ADINE, timidement.

Qu'y a-t-il donc?

Mme DE CHAVANNES.

Le général qui refuse!

BRESSON, bas à Adine.

J'ai tenu ma parole.

ADINE, à part.

Ah! l'excellent homme!

Mme DE CHAVANNES.

Il m'a parlé en faveur de Didier, (A Amédée.) votre ami... que vous protégez... à ce qu'il dit.

AMÉDÉE, vivement et regardant Adine.

Parce que je pensais... parce que je croyais...

ADINE, de même.

Oui, ma bonne maman, monsieur se trompait... il sait bien, maintenant, que je ne veux pas encore me marier.

Mme DE CHAVANNES.

Bien vrai?...

AMÉDÉE.

Oui, madame. Mademoiselle me le disait tout à l'heure.

Mme DE CHAVANNES, gravement.

C'est fâcheux!... nous aurions fait les deux noces ensemble.

AMÉDÉE.

O ciel!

ADINE, avec émotion.

Comment, les deux noces?

Mme DE CHAVANNES.

Eh! oui, sans doute, M. Amédée se marie, il épouse une personne qu'il aime... qu'il adore!

ADINE, avec joie.

Est-il possible?

Mme DE CHAVANNES.

Et à qui il donne tous ses biens... C'est du moins ce que m'a dit son notaire, en me remettant ce contrat que M. Amédée veut absolument soumettre à mes conseils et à ceux de mes amis.

ADINE, vivement.

Et vous l'avez lu?

Mme DE CHAVANNES, montrant le papier qui est cacheté.

Pas encore. (Faisant le geste de rompre le cachet.) Mais nous allons, ici, avec le général, et en famille...

AMÉDÉE.

Non, madame... non, de grâce, ne le regardez pas... Je voudrais en ce moment...

Mme DE CHAVANNES, avec malice.

Y faire peut-être des changements.

ADINE.

Pourquoi donc?...

AMÉDÉE, avec embarras.

Oui, madame, un changement important...

Mme DE CHAVANNES.

Nous le ferons ensemble.

ADINE, vivement.

Certainement, certainement... (A Mme de Chavannes, qui lit tout bas.) Eh bien donc?...

Mme DE CHAVANNES, lisant.

C'est très-délicat, très-généreux... il donne tous ses biens à sa future.

ADINE.

Et cette future... son nom?...

Mme DE CHAVANNES, avec malice.

Je ne peux pas lire... Ah dame!... je n'ai pas, comme toi, mes yeux de quinze ans.

ADINE, à part.

Dieu!... quelle patience!...

Mme DE CHAVANNES, avec intention.

Et puis, quand il écrivait ce nom, il n'y voyait pas sans doute... ou il voyait mal. (Prenant son lorgnon.) Mais, mainte-

nant, cela devient plus clair... et l'on peut facilement voir le nom de celle qu'il aime.

ADINE.

Et c'est...

Mme DE CHAVANNES.

Toi, mon enfant.

ADINE.

Ah !... je m'en doutais bien.

(Amédée a poussé un cri et est tombé à genoux devant le fauteuil de Mme de Chavannes ; Adine, de son côté, en fait autant.)

AMÉDÉE.

Grâce et pardon !

Mme DE CHAVANNES, assise entre eux deux.

C'est bien !... voilà votre vraie place, à genoux, près de mon grand fauteuil. (Les regardant quelque temps en silence.) Enfants que vous êtes, nous avez-vous donné assez de mal, à moi (Montrant Bresson.) et à Monsieur !

BRESSON, s'essuyant le front.

J'en suis tout en nage.

Mme DE CHAVANNES.

Et tout cela pour vous amener là...

ADINE et AMÉDÉE.

Que dites-vous ?

Mme DE CHAVANNES, étendant ses mains sur leur tête.

Que votre grand'mère vous bénit. (A Amédée, l'amenant au bord du théâtre, et à voix basse.) Eh bien, monsieur, êtes-vous content du changement que j'ai fait ?

AMÉDÉE.

Est-il possible !... vous consentez...

Mme DE CHAVANNES.

Pas maintenant, mais dans trois ou quatre mois. (A Amédée, qui fait un geste d'impatience, et à voix basse.) Car, de bon compte, mon cher ami, voici trois amours en vingt-quatre heures ;

c'est conforme aux règles d'Aristote, mais non à celles d'un bon ménage.

AMÉDÉE.

Ah! maintenant, c'est pour toujours!

Mme DE CHAVANNES.

J'aime à le croire... car, cette fois, du moins, toutes les convenances se trouvent réunies... Mais, pour plus de sûreté nous attendrons.

BRESSON.

Trois mois, quand ils s'aiment...

Mme DE CHAVANNES, à demi-voix.

Raison de plus; ils s'adoreront!

ADINE.

Il n'a donc jamais aimé que moi?...

Mme DE CHAVANNES, regardant Amédée en riant.

Certainement!

BRESSON.

Et ce pauvre Didier?... qui, après tout, est un excellent garçon!...

Mme DE CHAVANNES.

Je lui ai tout dit, et j'ai pour lui en vue maintenant un autre mariage qui réussira peut-être.

BRESSON.

Comment cela?...

SCÈNE VII.

AMÉDÉE, ADINE, Mme DE CHAVANNES, BRESSON, DIDIER.

DIDIER, vêtu en noir, et s'avançant près de Bresson qu'il salue.

Je viens, monsieur, et sous les auspices de madame de

Chavannes, vous demander en mariage mademoiselle Paméla, votre fille, dont les vertus me conviennent à merveille.

BRESSON, lui tendant la main.

Monsieur, c'est moi qui me trouve très-heureux et très-honoré... (Bas à Mme de Chavannes.) Vous lui avez dit l'inconvénient ?...

Mme DE CHAVANNES, de même.

Oui, général, ainsi que la dot... et tout lui convient.

BRESSON, de même.

A merveille !

DIDIER, à part.

Ma charge est payée !

BRESSON.

Ma tâche est remplie !

Mme DE CHAVANNES, entre ses enfants, et leur prenant les mains.

La mienne aussi !



JAPHET

OU

LA RECHERCHE D'UN PÈRE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

En société avec M. Vanderburch.

Théatre-Français. — 20 juillet 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
APHET, jeune avocat	MM. MAILLART.
TIMOTHÉE, son ami.	REGNIER.
JACOBUS SCHOON, apothicaire.	PROVOST.
TRISTAM PLUMCAKE, industriel.	SAMSON.
UN DOMESTIQUE	BAUNE.
LA MARQUISE DE SUNTHERLAND..	Mmes MANTE.
MISS ESTHER, sa pupille.	DOZE.

A Londres, vers 1840.



JAPHET

OU

LA RECHERCHE D'UN PÈRE

ACTE PREMIER

Un appartement meublé simplement, chez Japhet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, ESTHER, JAPHET.

(Ils sont assis. Japhet est près d'une table, et prend quelques notes.)

JAPHET.

Soyez tranquille, madame la marquise, je n'oublierai pas ces circonstances, et je les prends en écrit ; mais repoussez leurs offres, c'est un piége.

LA MARQUISE.

Vous croyez donc que nous gagnerons encore notre procès?...

JAPHET.

N'avons-nous pas déjà un premier jugement qui nous est favorable ?

LA MARQUISE.

Grâce à vous... grâce à votre talent.

JAPHET.

C'est moi, au contraire, qui vous devrai ma réputation et mon avenir.

LA MARQUISE.

Ne me remerciez pas !... Sir Kennet, ce vieil et célèbre avocat, votre maître et votre patron, était tombé malade au moment de plaider ma cause...

JAPHET.

Et vous avez daigné me la confier... à moi, inconnu au barreau de Londres... à moi, dont c'était la première affaire !

LA MARQUISE.

Vous la connaissiez si bien... vous l'aviez étudiée avec tant de soin et de zèle...

ESTHER.

Sans contredit !... Et moi, cependant, si j'osais donner un avis... à votre place, ma tante... je ne plaiderais pas.

LA MARQUISE.

Et pourquoi ?

ESTHER.

N'êtes-vous pas assez riche ?

LA MARQUISE.

Je suis riche, certainement, mais on ne l'est jamais assez... Mon nom, mon rang à soutenir... Les sommes que, chaque année, j'ai l'habitude de donner à la paroisse... Enfin, je ne puis faire d'économies... Et ces biens que l'on me dispute... ces biens de lord Ephelston, dont je suis la plus proche parente... et l'unique héritière... serviraient alors, si vous gagnez ce procès, à l'établissement de ma nièce...

(Ils se lèvent.)

JAPHET, troublé.

Ah ! c'est à cela que vous destinez ?...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur. Un parti superbe qui se présente pour elle; et si je perdais, je ne pourrais la doter.

ESTHER.

Qu'importe! j'attendrais et je ne plaiderais pas.

LA MARQUISE.

Quand M. Japhet nous assure que notre cause est excellente!

JAPHET.

Oui, madame... Refusez la transaction que l'on vous propose... Vous avez un titre incontestable... authentique... et je réponds que vous gagnerez!

ESTHER.

D'abord... et malgré tout le talent de monsieur... vous pouvez perdre; sans compter les soins, les inquiétudes que vous donne ce procès, et les ennemis que de tous côtés il vous suscite... Et tout cela pour moi, pour me faire une fortune égale à celle d'un lord, que je ne connais même pas, qui fait encore la guerre en Chine ou au Canada.

LA MARQUISE.

Une alliance admirable!

ESTHER.

Moi, je ne suis pas de ces personnes qui n'estiment et n'admirent que ce qui vient de loin... Je crois qu'on peut trouver le bonheur à moins de frais!... et plus près de soi!

LA MARQUISE.

Ma nièce, ma nièce... dès qu'il s'agit de procès ou de mariage, vous n'y entendez rien... c'est nous que cela regarde! (A Japhet.) Nous la rendrons heureuse malgré elle. Sans adieu, mon cher avocat; vous aurez tous les papiers dont vous avez besoin, je ne les confierai à personne, et je vous les apporterai moi-même, aujourd'hui si je le peux!

(Elles sortent par le fond.)

JAPHET.

Je suis à vos ordres, madame.

SCÈNE II.

JAPHET, puis TIMOTHÉE.

JAPHET.

Ah! je suis fou d'aimer cette jeune personne!... Moi, aspirer à la main d'une fille titrée... moi, dont la réputation a commencé d'hier... moi, qui suis sans fortune... et plus encore, sans parents... sans famille... enfant obscur et délaissé... à qui on n'a pas même daigné jeter un nom... Eh bien! ce nom je ne le devrai qu'à moi, à moi seul... Je m'en ferai un plus honorable... plus noble, peut-être, que celui qu'on m'a refusé!

TIMOTHÉE, ouvrant la porte du fond.

Ah! il est seul!

JAPHET.

Timothée!... Que viens-tu faire?

TIMOTHÉE.

Je viens... je viens t'embrasser... Je n'y tenais pas... voilà trois jours que je ne t'ai vu.

JAPHET.

Et ton magasin?... et le marchand chez lequel je t'ai placé?...

TIMOTHÉE.

Il peut se passer de moi, ce matin... Il a une vingtaine de commis... il en a plus que de pratiques... Et moi, je n'ai qu'un ami... qu'un frère... toute ma famille, c'est toi... Dès que nous sommes séparés, je n'ai plus de gaieté... plus de plaisir... je tourne au spleen... je suis malade... Mais je t'ai vu... ça va mieux!

JAPHET.

Mon pauvre Timothée, crois qu'il m'a fallu aussi toute ma raison... pour prendre un parti semblable...

TIMOTHÉE.

Oui, je sais bien comme toi que, chacun de notre côté, nous devons travailler... qu'il faut se faire un état... Quand on n'a ni fortune... ni parents... Pauvres petits malheureux... exposés tous les deux, le même jour... il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, aux Enfants-Trouvés... frères de hasard et de rencontre...

JAPHET, lui tendant la main.

Depuis... frères de cœur et d'amitié...

TIMOTHÉE.

C'est là que nous nous sommes vus pour la première fois... Moi, Timothée, avec une assez piteuse mine et de misérables haillons... Mon camarade Japhet, avec un beau fourreau de soie, et un visage rayonnant de prince... Moi, fils de quelque porte-balle de la Cité... toi, enfant de quelque lord qui, partant pour les Indes ou l'Amérique, n'avait pas eu le temps de te chercher un gouverneur.

JAPHET.

Tais-toi... tais-toi!...

TIMOTHÉE.

Non, morbleu!... je suis fier de toi... je te respecte... je t'honore... et quand je parle de mon ami Japhet, je suis toujours tenté de dire : Milord!

JAPHET, souriant.

Allons donc!

TIMOTHÉE.

Ce sera ainsi... tu le verras!... Tu es d'une noble famille... c'est certain... c'est positif!... Quand nos vêtements ne seraient pas là pour nous servir d'indices... nos inclinations seules prouveraient assez la différence de nos conditions... Chez ce vieux curé irlandais, qui nous avait retirés

tous deux de l'hospice pour nous faire enfants de chœur... j'étais toujours à courir, à me quereller, à boxer... et toi, à étudier dans ses livres... Et, comme c'était un savant... il t'a pris en affection... il t'a donné de l'éducation... moi, il ne me donnait jamais que des commissions, des ouvrages dans la maison... Ça m'allait... ça me convenait... du zèle... de l'activité... du dévouement... voilà ma partie... Des talents, du mérite... voilà la tienne... Aussi, pendant que je ne faisais rien... toi, tu acquérais de la science pour nous deux ! de la réputation pour nous deux... de l'argent pour nous deux... Oui... oui, je te dois tout... je ne vis que par toi... et je ne peux pas m'acquitter...

JAPHET.

Allons donc !... est-ce que de ton côté, tu ne fais pas ce que tu peux ?...

TIMOTHÉE.

Oui... mais je ne peux rien... je ne peux pas travailler assis dans un bureau... face à face avec des livres qui ont l'air de me narguer, et qui me mettraient en fureur... tu as voulu me placer dans l'étude d'un notaire et d'un procureur... j'y serais mort... avant de comprendre... Tu l'as vu, je dépérissais déjà...

JAPHET.

Aussi, je t'en ai retiré...

TIMOTHÉE.

Pour me placer chez ce banquier, ton client... encore des livres... de maudits livres... et en partie double... encore... Ah ! avec ceux-là, goddam... j'ai cru que nous nous fâcherions, et que leurs damnés chiffres me rendraient fou... sans compter que je faisais à chaque instant, et quoique honnête homme, des erreurs de millions et de milliards... que la Banque d'Angleterre elle-même en était stupéfaite, et que notre caissier, qui ne s'y retrouvait plus, a été obligé de me mettre à la porte pour rétablir l'ordre dans la maison...

JAPHET.

A la bonne heure... mais chez le marchand de soieries où tu es maintenant ; pour auner du quinze-seize, il ne faut pas de génie...

TIMOTHÉE.

Non, mais il faut de la patience... et je n'en ai pas !... Il faut rester dans un comptoir... et j'aime le grand air... Ah ! si j'avais osé !... sans t'en rien dire, je me serais fait soldat... je ne suis bon qu'à cela... .

JAPHET.

Je ne le veux pas... T'exposer aux fatigues... aux dangers...

TIMOTHÉE.

Et pis encore... A te quitter... à ne plus te voir... toi qui es ma famille et ma patrie ! Ça serait pour moi comme le mal du pays... je n'y résisterais pas... Et dernièrement, cependant... ça a bien manqué m'arriver...

JAPHET, souriant.

Oui... au bord de la Tamise, où tu regardais couler l'eau au lieu d'être à ton magasin.

TIMOTHÉE, vivement.

J'y allais !... par le plus long... Mais il y avait ce jour-là, sur le port, une presse de matelots... des coups, des querelles... une affaire dont je ne t'ai rien dit... parce que tu m'aurais grondé...

JAPHET.

Et dont cependant... j'ai su quelque chose... Mais n'en parlons plus... Il se fait tard... maître Gibson, ton marchand, va t'attendre.

TIMOTHÉE, avec embarras et se grattant l'oreille.

Non... j'ai idée qu'il ne m'attend pas !...

JAPHET.

Pourquoi donc ?

TIMOTHÉE.

Je t'en prie... Japhet... ne te fâche pas... mais il n'y a pas moyen que j'y retourne... je ne peux pas y vivre... Ils sont là une vingtaine de commis avec qui je me suis battu ce matin... moi seul... contre eux tous...

JAPHET.

Est-il possible?...

TIMOTHÉE.

L'un d'eux avait fait quelques plaisanteries sur les bâtards... Ça nous touche... ça nous regarde...

JAPHET.

Eh bien!... est-ce que ça n'est pas vrai?

TIMOTHÉE, *vivement.*

Non!... ce n'est pas vrai!... Pour toi, du moins... qui es fils d'un duc et pair... Pour moi... c'est différent... ça m'est égal...

JAPHET.

Alors, si cela ne te fait rien, pourquoi te fâcher?...

TIMOTHÉE.

Parce que... parce que... j'avais d'anciens comptes à régler avec eux... Et puis, que veux-tu? j'étais heureux de trouver une occasion de sortir du commerce...

JAPHET.

Et que veux-tu faire, malheureux?

TIMOTHÉE.

Me livrer à une entreprise que j'ai conçue, et qui me semble bien plus profitable. Il ne sera pas dit que moi qui te dois tout... je ne t'aurai jamais servi à rien!... Tu as beau plaider et commencer à te faire connaître... le peu que tu gagnes... je le dépense... Il faut trop de temps pour que le talent devienne de la fortune... Et moi, je t'en veux une... tout de suite... Je te veux de la naissance, des hon-

neurs, des titres... Tu en as... tu dois en avoir, il ne s'agit que de les retrouver... et je m'en charge.

JAPHET.

Y penses-tu ?

TIMOTHÉE.

Je ne pense qu'à cela... c'est mon idée fixe...

JAPHET.

Eh ! je ne le sais que trop ! et depuis longtemps déjà, je m'en suis aperçu... C'est devenu chez toi une monomanie... Nous ne rencontrons pas un lord ou une grande dame, que tu ne trouves tout de suite, entre eux et moi, quelques traits de ressemblance... un air de famille... Et vingt fois cette conviction, que tu te formes, a donné lieu aux méprises et aux désappointements les plus désagréables... car, dans tout ce que tu imagines, il n'y a jamais apparence de vérité...

TIMOTHÉE.

Jamais !... voilà comme tu exagères toujours... Tout à l'heure, par exemple, au moment où je montais l'escalier... cette dame qui sortait de chez to...

JAPHET, riant.

Lady Suntherland ? ma cliente.

TIMOTHÉE.

C'est frappant...

JAPHET.

C'est absurde... Une dame pieuse... une dévote !...

TIMOTHÉE, se grattant l'oreille.

Il est de fait que si c'est une dévote !... pourtant... ça s'est vu... enfin, elle ou une autre, je retrouverai ton illustre famille... ton noble père. Ni les courses, ni les démarches, ni les peines... rien ne me coûtera... Et maintenant que me voilà maître de mon temps, et libre comme l'air, je ne veux pas d'autre occupation... d'autre état...

JAPHET.

Que de courir à la recherche d'un père...

TIMOTHÉE.

Oui, sans doute...

JAPHET.

Qui n'existe pas...

TIMOTHÉE.

Qui existe... J'ai de l'espoir... j'ai des preuves... des commencements de preuve... des renseignements... des indices...

JAPHET, allant s'asseoir à la table à gauche.

Encore quelque folie... et puis, tu ne t'en aperçois pas, Timothée, avec cette habitude que tu as prise d'être toujours aux aguets, d'écouter, d'épier, d'interroger... tu deviens remuant, intrigant, et bavard surtout!...

TIMOTHÉE.

C'est ça, tu me grondes... j'ai tous les défauts... on a toujours tort quand on ne réussit pas... mais le succès me donnera raison!... Tiens, voici d'abord une annonce que j'ai fait insérer dans ce journal.

JAPHET.

Une annonce. . qu'est-ce que je te disais!... cela a-t-il le sens commun?...

TIMOTHÉE, prenant sur la table un livre qu'il va replacer dans la bibliothèque qui est au fond.

Lis toujours, à la troisième colonne.

JAPHET, lisant haut.

« Le docteur Irving, qui a trouvé un remède infaillible « contre l'hydrophobie, doit en faire incessamment l'épreuve « devant l'Académie royale de médecine. Il ne lui manque qu'un « sujet. Il offre à la personne qui voudra bien lui en servir, « deux cents guinées, la garantissant contre tout danger. S'a- « dresser, pour les autres conditions, à M. Schoon, apothi-

« caire, Billing-Street, chargé de payer la somme. » — Que diable cela veut-il dire?... Un remède contre l'hydrophobie?

TIMOTHÉE, *revenant près de lui.*

Eh non!... ce n'est pas cela!... le paragraphe au-dessous.

JAPHET.

Alors, dis-le donc... (*Lisant.*) « Les personnes qui auraient « des renseignements relatifs à la naissance d'un enfant « déposé le 15 juillet 1816 à l'hospice des enfants-trouvés, « sont priées d'en donner avis à sa noble famille. S'adresser « au sieur Timothée Dixon, Billing-Street, 42, qui promet une « récompense de cent livres sterling. » Mais quelle extravagance!... C'est me compromettre.

TIMOTHÉE.

En quoi donc? Il n'est pas question de toi, qui cherches une famille... mais de ta noble famille, qui cherche un de ses descendants, égaré dans quelque révolution... ou quelque guerre d'Amérique... Et c'est moi, l'intendant, l'homme d'affaires, le parent, si tu l'aimes mieux... qu'on a chargé de prendre des renseignements...

JAPHET.

Qui n'arriveront pas.

TIMOTHÉE.

Qui sont arrivés... Une lettre, où l'on me demande un entretien particulier... c'est ce noble père... ce grand seigneur... qui va peut-être venir lui-même... car je lui ai donné rendez-vous ici, chez toi.

JAPHET.

Chez moi!... Quelque intrigant que je ne veux pas voir.

TIMOTHÉE.

Que je recevrai.

JAPHET.

Quelque fripon, qui veut t'attraper une demi-guinée.

TIMOTHÉE.

Je ne dis pas que quelquefois déjà cela ne me soit arrivé.

JAPHET.

Tu vois bien.

TIMOTHÉE.

Mais, maintenant, je suis sur mes gardes... et je nel âchera i pas un schelling qu'on ne m'ait dit d'abord, et avant tout, quel costume portait l'enfant... ou les deux enfants, moi compris ! qu'on ne m'ait parlé du chapelet que tu avais au cou, et que j'ai conservé, qu'on ne m'ait montré la moitié correspondante à cette médaille brisée, trouvée sur moi... Tu vois, par ce moyen...

JAPHET.

Je vois, mon cher ami, mon bon Timothée, que le mieux serait de renoncer à tes folles idées... ce n'est pas à elles qu'il faut demander notre avenir!... C'est à l'étude et au travail... ceux-là ne vous manquent et ne vous trompent jamais. Reste donc ici, puisqu'il le faut... Mais, je t'en supplie, ne t'y occupe de rien... ne t'y inquiète de rien... je suffirai à tout... Adieu, je rentre.

TIMOTHÉE.

Pour travailler ?

JAPHET.

Oui...

TIMOTHÉE.

Surcroît de peine...

JAPHET.

Surcroît de plaisir... car c'est pour nous deux... Je ne suis visible pour personne... entends-tu ?... que pour la marquise de Suntherland.

(Il sort.)

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, seul, avec attendrissement.

Oui, Japhet... oui, mon frère... Vivement.) Rester tranquille... ne m'occuper de rien... quand il se tue pour moi... Non, ce ne sera pas ainsi; non, monsieur le marquis... non, monsieur le duc... car avec un cœur comme celui-là... il doit l'être !... il est impossible qu'il ne le soit pas... Eh bien! puisque ça le fâche... puisque ça le contrarie... je ne lui parlerai plus de mes démarches... j'agirai sans rien dire... Mais, par amitié... par amour-propre... et pour mon honneur à moi... je veux découvrir sa noble famille... je veux lui trouver un père... et je lui en trouverai un, aussi bien conditionné que possible. Je sais bien qu'il aurait pu me répondre... mais il n'a pas voulu me le dire de peur de m'humilier : « Mon pauvre Tim, travaille d'abord pour toi-même; commence par trouver tes parents, à toi, tu chercheras les miens ensuite... » Ah! bien oui, mes parents... je ne m'en inquiète guère!... quelque malheureux porte-balle, quelque gros butor de matelot... cela me rappelle que dernièrement j'ai manqué en boxer un dans Bond-Street, et, le bras levé, je me suis arrêté court, en me disant : « C'est peut-être mon père!... » L'idée seule qu'on peut à chaque instant heurter sa parenté vous rend affectueux avec tout le monde... je suis toujours tenté d'ôter mon chapeau ou de donner une poignée de main à ceux qui passent près de moi... « Bonjour, mon oncle, bonjour, ma cousine... » Il y a en bas une petite marchande de gauffres qui doit être de ma famille... de la grande famille!... nous en sommes tous... et dès que mon cher Japhet sera reconnu et placé grand seigneur... si je me trouve un père qui soit bon enfant... je lui ferai avoir dans l'hôtel de mon ami le marquis une petite place de concierge ou d'intendant; il faut faire quelque chose pour les siens... Mais, dans ce moment... Ah! mon Dieu...

il me semble que l'on a frappé à la porte!... c'est sans doute ce respectable lord... le père de mon ami...

(Il va ouvrir.)

SCÈNE IV.

TIMOTHÉE, SCHOON.

SCHOON.

M. Timothée Dixon... s'il vous plaît?

TIMOTHÉE.

C'est ici, milord; donnez-vous la peine d'entrer. (A part.) Ça se voit tout de suite... c'est un grand seigneur déguisé.

SCHOON.

Je vous demanderai la permission de m'asseoir, je suis horriblement fatigué...

TIMOTHÉE.

Faites donc comme chez vous, milord. (A part.) Il a beau faire! quelle taille distinguée... quel air vénérable... il y a des gens qui sont nobles malgré eux! (A demi-voix.) Nous sommes seuls, et vous pouvez sans crainte me faire connaître votre rang et votre nom...

SCHOON.

Mon nom... mon rang... vous voulez plaisanter, jeune homme... Je me flatte cependant d'être assez connu dans notre bonne ville de Londres... Pas un marchand de la Cité qui ne vous parle avantageusement de maître Jacobus Schoon, apothicaire.

TIMOTHÉE.

Hein!... plaît-il?... vous êtes apothicaire?

SCHOON.

Pharmacien, comme ils disent maintenant, si vous l'aimez mieux.

TIMOTHÉE, à part.

On ne peut pas tomber de plus haut!... (Haut.) Et comment se fait-il que vous veniez pour sir Japhet... avocat?...

SCHOON.

Je viens, avec une autre personne, pour un nommé Timothée Dixon... Serait-ce vous?...

TIMOTHÉE, interdit.

Pour moi?. . Ah! mon Dieu!...

SCHOON, le regardant.

Eh! oui... il me semble bien que c'est vous-même...

TIMOTHÉE, à part.

C'est de mon côté... c'est de ma famille!... Après tout. . apothicaire! je pouvais tomber plus mal!... c'est même mieux que je n'avais droit d'attendre... (Haut, avec sentiment.) Honnête vieillard, vous daignez donc me reconnaître!...

SCHOON, qui a mis ses lunettes.

Parfaitement... pour vous avoir soigné... il y a trois mois... lors d'une discussion à coups de poing, avec ces matelots... qui vous avaient laissé pour mort devant ma boutique...

TIMOTHÉE.

C'est donc cela que je ne remettais pas vos traits?

SCHOON.

Je le crois sans peine... une heure sans connaissance, même pendant qu'on vous rapportait chez maître Gibson, votre marchand... Et sans les ventouses que j'ai eu l'heureuse idée de vous appliquer entre les deux épaules...

TIMOTHÉE, vivement.

Très-bien!... très-bien... je me rappelle maintenant... Vous m'apportez votre mémoire?...

SCHOON.

Il est payé depuis longtemps.

TIMOTHÉE.

Et par qui?

SCHOON.

Par un jeune avocat... dont vous me parliez tout à l'heure, M. Japhet...

TIMOTHÉE.

Encore lui !... et il ne m'en a rien dit... O Japhet ! c'est moi qui te ruines... c'est moi qui suis cause de... (Se retournant vers Schoon.) Mais, alors, je ne devine pas, monsieur Schoon, le motif de votre visite...

SCHOON.

Ce n'est pas étonnant... vous n'avez pas remarqué que, depuis mon arrivée, vous parlez toujours, et que vous ne m'avez pas laissé le temps de placer une parole...

TIMOTHÉE.

C'est juste... chacun son tour...

SCHOON.

Eh bien !... je viens au sujet d'une annonce que vous avez fait insérer dans le *Morning-Chronicle.*

TIMOTHÉE.

O ciel !... vous savez, en ce cas, de quoi il s'agit !

SCHOON.

Pas le moins du monde... Voici le fait en deux mots : J'ai soigné, pendant quelques jours, chez moi, un nommé Gondolfin...

TIMOTHÉE.

Lord Gondolfin...

SCHOON.

Eh non !... au haut de ma maison... dans un grenier, un pauvre diable d'assez mauvaise mine, et qu'au premier abord je vous aurais livré pour un vrai gibier de potence.

TIMOTHÉE.

Ce n'est pas cela... ce n'est pas cela du tout.

SCHOON.

Eh ! si vraiment... c'est cela !... laissez-moi donc achever...

Mon hôtesse, qui est une excellente femme, lui servait de garde-malade, et pour le distraire lui lisait le journal.

TIMOTHÉE, avec compassion.

Pauvre homme !...

SCHOON.

J'arrive pour voir l'effet d'une potion que je lui avais fait prendre le matin, comme elle lui lisait les annonces... et, à côté de la mienne sur l'hydrophobie...

TIMOTHÉE.

C'est vrai, nous la lisions tout à l'heure : s'adresser chez M. Schoon, apothicaire...

SCHOON.

C'est moi-même... après mon annonce, venait la vôtre.

TIMOTHÉE.

Celle qui commence par ces mots : « Les personnes qui auraient des renseignements relatifs à la naissance... »

SCHOON.

Justement... à cette lecture, le malade parut violemment agité... il essaya de se soulever, et me fit signe de m'approcher, indiquant qu'il avait un aveu pénible à me faire.

TIMOTHÉE.

Je sue à grosses gouttes... et il a parlé ?...

SCHOON.

Il l'aurait fait à l'instant même, sans une paralysie qu'il avait sur la langue.

TIMOTHÉE.

Que le diable l'emporte !... il y avait tant de maladies à son choix... il n'en manque pas, et il faut justement que ce soit celle-là... N'importe, conduisez-moi vers lui ! je le ferai causer.

SCHOON.

Cela vous sera difficile, il est mort depuis environ trois quarts d'heure.

TIMOTHÉE.

Mort! quelle fatalité!... il ne pouvait pas attendre!

SCHOON.

Il n'a eu que le temps de griffonner, et avec peine, ce peu de mots que je vous apporte.

(Il lui remet un papier.)

TIMOTHÉE.

Un nom... Tristam Plumcake, pas davantage; n'importe, nous voilà sur la trace... silence, monsieur Schoon, silence!

SCHOON.

Il s'agit donc d'une affaire bien délicate?...

TIMOTHÉE.

Excessivement délicate... Au fait, pourquoi ne vous dirais-je pas la chose, mon brave monsieur Schoon, vous êtes un honnête homme... serviable, plein d'humanité, apothicaire, d'ailleurs, ce qui annonce que vous êtes investi de la confiance publique et particulière; sachez donc qu'il s'agit de rendre un héritier légitime à une famille des plus riches et des plus puissantes... un fils unique!

SCHOON.

En vérité!

TIMOTHÉE.

A moins qu'il n'y ait des frères et sœurs, ce dont nous n'avons aucunes preuves légales... Votre zèle, dans une telle affaire, serait dignement récompensé.

SCHOON.

Fi donc!... je ne demande rien; je suis au-dessus de cela; vous sentez bien... le plaisir d'obliger, voilà tout... et la pratique de l'honorable famille, si cela se trouve...

TIMOTHÉE.

Vous l'aurez, honnête monsieur Schoon... je vous en réponds... vous qui m'avez prodigué vos soins... mais achevez votre ouvrage : il s'agit de nous mettre en rapport avec ce sir Plumcake, et, pour cela, il faut le trouver à tout prix...

SCHOON.

Ce ne sera pas difficile... il m'attend dans la rue... (Appelant par la fenêtre.) Hé !... par ici...

TIMOTHÉE.

Lord Plumcake...

SCHOON, vivement.

C'est un lord ?...

TIMOTHÉE.

Ça vous étonne ?...

SCHOON.

Ça me fait plaisir... parce qu'il se fournit chez moi à crédit... c'est un voisin d'en face... que j'avais prévenu en venant ici... mais je n'osais pas le faire monter.

TIMOTHÉE, voyant entrer Plumcake.

Ah ! mon Dieu !

SCHOON.

Le voici !...

TIMOTHÉE, regardant Plumcake en habit noir râpé.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

SCHOON.

Je vous laisse, parce que j'ai mes affaires... et vous me tiendrez au courant de celle-ci... (A demi-voix.) Ah ! c'est un lord !... personne ne le connaît dans le quartier... et je ne m'en serais jamais douté.

(Il sort.)

TIMOTHÉE, à part.

Ni moi non plus, depuis que je le vois.

SCÈNE V.

PLUMCAKE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, *à part.*

Quel désappointement... bon Dieu!... enfin, il faut bien prendre son parti... et son père, comme on le trouve...

PLUMCAKE.

On m'a assuré que M. Timothée Dixon... désirait me voir pour une affaire importante, je me suis hâté d'accourir. .

TIMOTHÉE.

Vous êtes bien bon; avez-vous connu autrefois un nommé Gondolfin?

PLUMCAKE.

Permettez, n'allons pas plus loin!... je devine dans quel but vous vous adressez à moi... mais il m'est impossible de répondre à votre confiance, je ne travaille plus dans ce genre-là...

TIMOTHÉE.

Que voulez-vous dire?...

PLUMCAKE.

Que la société Gondolfin, Plumcake et Cie est dissoute depuis longtemps... et que je me suis définitivement retiré des affaires...

TIMOTHÉE.

Lesquelles?

PLUMCAKE.

Celles que vous savez... que je pratiquais... autrefois, bien entendu! car maintenant, j'ai choisi une autre partie, la partie opposée.

TIMOTHÉE.

Je ne sais rien, et je vous demanderai quel métier vous exerciez?

PLUMCAKE.

Mais, à peu près tous... excepté celui d'honnête homme...

TIMOTHÉE.

Par exemple !...

PLUMCAKE.

C'est la seule spéculation que nous n'ayons pas essayée... et nous avions tort, car je vois maintenant que c'était la plus simple et la moins compliquée.

TIMOTHÉE.

Comment cela?...

PLUMCAKE.

Si vous saviez, monsieur, sans compter les inquiétudes, les dangers... et autres inconvénients... attachés à l'état... combien il faut d'esprit et d'imagination pour être coquin... c'est étonnant ce qu'on en dépense... tandis que la vertu n'en exige pas... elle n'en a pas besoin... c'est la profession la plus facile à exercer. Aussi, monsieur, je l'ai choisie comme un repos... comme une retraite... sans compter... et c'est surtout ce qui m'a encouragé dans ma nouvelle spéculation ! c'est que, tout calcul fait, elle est bien plus productive... donne moins de peine, et rapporte plus... c'est un bénéfice clair et net...

TIMOTHÉE, regardant son costume.

Bénéfices... que, d'après votre costume, vous n'avez guère encore réalisés...

PLUMCAKE.

Les commencements d'établissement sont toujours un peu durs... on a de la peine à se faire connaître... à se distinguer, surtout quand on commence tard... ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon ami Gondolfin... qui avait de grands talents dans l'autre partie... et qui m'y avait lancé de bonne heure...

TIMOTHÉE.

Ah ! Gondolfin était...

PLUMCAKE.

Comme tant d'autres, un... spéculateur qui a fait souvent de mauvaises spéculations... celle-là, je crois, en était une... et quoique depuis longtemps je l'aie perdu de vue... je présume qu'il finira mal...

TIMOTHÉE.

C'est fait!...

PLUMCAKE.

Comment cela?...

TIMOTHÉE.

Il est mort!...

PLUMCAKE, froidement.

Où ça?

TIMOTHÉE.

De maladie... dans un grenier.

PLUMCAKE.

Eh bien! monsieur, cet homme-là m'a bien trompé... je lui ai toujours prédit une fin plus élevée... vous me direz qu'un grenier... c'est déjà quelque chose... mais c'est mieux que raisonnablement ses amis ne pouvaient espérer... il y a comme ça des chances!

TIMOTHÉE.

Oui, je vois qu'il a eu du bonheur... mais avant de mourir il vous a désigné...

(Montrant le papier.)

PLUMCAKE.

Pour la suite de ses affaires... impossible, monsieur... je vous en ai expliqué la raison.

TIMOTHÉE.

Vous êtes dans l'erreur, il s'agit, au contraire, d'une bonne action.

PLUMCAKE.

Ça m'étonne de lui... mais je vous l'ai dit, il était capable

de tout!... Pour moi, alors, c'est différent... ça rentre dans ma nouvelle spécialité, et quoique j'y sois un peu gauche... vu le manque d'habitude... je ne demande pas mieux que de vous seconder... si j'y trouve quelque avantage !

TIMOTHÉE.

Bien entendu.

PLUMCAKE.

Car il faut que la vertu rapporte... sans cela ce ne serait pas moral!

TIMOTHÉE.

C'est juste!... voici, monsieur, ce dont il s'agit... Silence! on vient...

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE, à demi-voix.

C'est une grande dame qui ne restera qu'un instant.

PLUMCAKE.

Madame la marquise de Suntherland!

TIMOTHÉE.

Vous la connaissez?

PLUMCAKE.

Beaucoup... nous étions liés autrefois avec ce qu'il y avait de mieux. (Saluant.) Madame la marquise ne remet pas mes traits?

LA MARQUISE.

Non, monsieur.

PLUMCAKE, à part.

Il n'y a pas de mal... et je l'aime autant... (Haut.) Je suis pourtant un ancien serviteur de la famille.

LA MARQUISE.

Si vous êtes de la paroisse, présentez-vous à l'hôtel le vendredi... mon intendant est chargé de distribuer les secours. (A Timothée.) M. Japhet?

TIMOTHÉE.

Il est dans son cabinet, à travailler.

LA MARQUISE.

Toujours...

TIMOTHÉE.

Il ne fait que cela... je lui disais encore dans notre dernière conférence...

LA MARQUISE.

Monsieur est aussi avocat?

TIMOTHÉE.

Non, madame... je lui disais : Il n'y a pas de raison, tu finiras par te tuer !

LA MARQUISE.

Ah! vous le tutoyez ?

TIMOTHÉE.

Oui, c'est mon habitude.

LA MARQUISE.

Monsieur est quaker, peut-être?

PLUMCAKE.

Ah! vous êtes quaker ?

TIMOTHÉE.

Quelque chose d'approchant. Sir Japhet a défendu sa porte pour tout le monde... excepté pour madame la marquise.

LA MARQUISE.

Je l'en remercie... et j'en profite...

TIMOTHÉE, ouvrant la porte à gauche.

Madame la marquise de Suntherland.

(La marquise le salue, passe devant lui et entre dans le cabinet.)

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE.

Elle n'y est plus... à nous deux, maintenant

PLUMCAKE.

De quoi s'agit-il?

TIMOTHÉE, lui donnant le journal.

Lisez ce journal, cet article vous dira tout... il avait frapp de surprise votre ami Gondolfin... qui devait nous donner à ce sujet des renseignements... suspendus par indisposition.

PLUMCAKE, qui a jeté les yeux sur l'article.

Ah! ah!

TIMOTHÉE.

C'est justement ce qu'il a dit en lisant.

PLUMCAKE, relisant.

« Les personnes qui auraient des renseignements relatifs « à la naissance d'un enfant déposé le 15 juillet 1816... » (S'arrêtant.) Permettez... l'enfant...

TIMOTHÉE, avec amitié.

Eh bien?

PLUMCAKE.

Lequel? car je me rappelle parfaitement qu'il y en eut deux... déposés ensemble... et à la même heure.

TIMOTHÉE.

C'est juste... c'est bien cela!... vous êtes au fait de l'événement!...

PLUMCAKE.

Comme si j'y avais été.

TIMOTHÉE.

Vous savez tout?

PLUMCAKE.

Jusque dans les moindres détails.

TIMOTHÉE, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami, mon cher ami... (S'essuyant le front.) Enfin, nous y voilà... ce n'est pas sans peine !... asseyez-vous !... je vous écoute... cet enfant... ou ces deux enfants... si vous voulez, car pendant que nous y sommes, il n'en coûtera pas plus... quelle est cette noble famille ?... parlez, mais parlez donc !... qu'attendez-vous ?

PLUMCAKE, froidement.

J'attends que vous commenciez.

TIMOTHÉE.

Quoi donc ?

PLUMCAKE.

Les éclaircissements.

TIMOTHÉE.

C'est à vous...

PLUMCAKE.

C'est à vous !... je ne reconnais qu'une manière de voir clair en affaire...

(Faisant le geste de compter de l'argent.)

TIMOTHÉE.

Je vous comprends... honorable Plumcake... et j'y ai pensé... lisez la fin de l'article.

PLUMCAKE.

Je l'ai lu : cent livres sterling de récompense.

TIMOTHÉE.

Après !

PLUMCAKE.

Non... avant !... dès qu'il s'agit de s'éclairer... il vaut mieux que la lumière marche devant que derrière !...

TIMOTHÉE.

Vous qui êtes un honnête homme... vous qui exercez maintenant la vertu...

PLUMCAKE.

Certainement, je l'exerce, mais pas gratis!...

TIMOTHÉE.

Fi donc!

PLUMCAKE.

Comment, monsieur, tous les états du monde rapportent, y compris ceux de tailleur et de procureur... et l'état le plus beau, le plus noble, ne rapporterait rien... ça ne serait pas juste... je dis plus, ça serait décourageant... ça dégoûterait de la vertu... et j'y tiens... monsieur... j'y tiens, dans ce qui en est pour moi la base et le fondement... cent guinées sur-le-champ... et autant après... si vous êtes content...

TIMOTHÉE.

Comment, morbleu!

PLUMCAKE.

C'est d'un honnête homme, car, enfin, si vous n'étiez pas satisfait... c'est possible... je ne dis pas non!...

TIMOTHÉE.

Quoi, monsieur, vous ne pourriez pas me faire crédit...

PLUMCAKE.

La vertu n'en fait pas... avec elle, point de retards, point de délais!...

TIMOTHÉE.

Diable d'homme!... C'est juste, monsieur, c'est juste... et si ça ne dépendait que de moi, je vous compterais cette somme sur-le-champ... mais vous comprenez qu'il faut que je transmette vos propositions à la famille qui m'a chargé de cette affaire...

PLUMCAKE.

Ah! monsieur est l'homme d'affaires...

TIMOTHÉE.

L'intendant.

PLUMCAKE.

De la famille...

TIMOTHÉE.

Oui, monsieur, de la noble famille. (A part) S'il pouvait la nommer... (Haut.) La famille de... de...

PLUMCAKE, froidement.

La famille de l'enfant!... dès que vous aurez sa réponse...

TIMOTHÉE.

Aujourd'hui, probablement...

PLUMCAKE.

Eh bien! je repasserai ici, sur les trois heures, avec les pièces à l'appui...

TIMOTHÉE.

Les preuves?...

PLUMCAKE.

Je ne marche jamais sans cela... prêt à les échanger contre les deux cents guinées... comptant!...

TIMOTHÉE.

Nous avions dit cent...

PLUMCAKE.

Je m'en repens maintenant... le repentir est toujours permis... et comme a dit un poëte français :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels...

C'est la mienne... Je suis, monsieur l'intendant, votre tout dévoué...

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

TIMOTHÉE, seul.

Va-t'en au diable, avec ta vertu... la vertu la plus obstinée... la plus juive... Dire que je touche au port... que nous y sommes... que nous tenons les honneurs... les titres... les trésors, et que nous ne pouvons les saisir, faute de deux cents guinées... si je dis ça à Japhet... il se moquera de moi... il ne voudra pas me les donner... je le sais... D'ailleurs, il ne les a pas... et il n'est pas homme à les emprunter pour les jeter à un aventurier, à un intrigant... qui d'abord, et avant de parler, veut tenir cet argent... que peut-être il ne gagnera pas... Si vraiment... il a bien dit qu'ils étaient *deux*... il a l'air sûr de son fait... il sait tout !... et cette vérité qu'il me cache... si je pouvais la découvrir sans payer l'impôt et la taxe... si je pouvais y arriver gratis... en me passant de lui... ça serait plus beau... et plus économique... mais comment ?.. impossible... (Jetant un cri.) Ah !... ah ! mon Dieu !... tout à l'heure... cette marquise... cette grande dame... que sur-le-champ il a reconnue... dont il a été longtemps le domestique... S'il a été à son service... est-ce qu'il ne pourrait pas par elle... ou par quelqu'un des siens, avoir été employé dans cette affaire... dont il semble posséder tous les détails ?... Suntherland... la marquise de Suntherland... c'est un beau nom... un nom qui nous irait... (Avec affirmation.) ce doit être lord Suntherland son époux... son honorable époux... En tous cas, qu'est-ce que je risque de voir... d'essayer d'en parler d'une manière détournée ?... je verrai toujours bien... et, alors... (Apercevant la marquise.) C'est elle... c'est comme un fait exprès... c'est le ciel qui l'envoie !

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, à part.

C'est une dévote... je peux toujours lui parler du ciel... c'est une manière d'entrer en conversation.

LA MARQUISE, de même.

C'est ce jeune quaker, l'ami de mon avocat.

TIMOTHÉE.

Mille pardons, madame la marquise... d'oser vous demander quelques instants d'entretien sur une affaire grave...

LA MARQUISE.

Sur mon procès?...

TIMOTHÉE.

Sur une affaire plus importante encore... pour une dame aussi vertueuse, aussi pieuse que vous...

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

TIMOTHÉE.

A peine le sais-je moi-même... mais vous devez me comprendre... c'est un mystère... une révélation...

LA MARQUISE.

Grand Dieu!...

TIMOTHÉE, à part.

Elle se trouble... elle sait quelque chose... (Haut.) Mystère connu de moi seul...

LA MARQUISE, vivement.

Comment cela... qui a pu vous instruire?...

TIMOTHÉE.

Vous savez donc de quoi il s'agit?...

LA MARQUISE, dans le plus grand trouble.

Peut-être, monsieur... mais encore...

TIMOTHÉE, à demi-voix.

Il s'agit d'un secret de famille... de l'honneur des Suntherland...

LA MARQUISE.

Silence!...

TIMOTHÉE, à part.

Elle sait tout... (Haut.) Et avant d'en parler à votre mari...

LA MARQUISE.

Je n'en ai pas!...

TIMOTHÉE, avec effroi.

Quoi, vous êtes veuve... le marquis de Suntherland... votre honorable époux, n'existerait plus...

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Je n'ai jamais été mariée...

TIMOTHÉE.

Pas mariée... alors, comment se fait-il?...

LA MARQUISE.

Silence, au nom du ciel!... mon honneur... ma réputation .. les ennemis que j'ai en ce moment... vous ne voulez pas me perdre...

TIMOTHÉE.

Non certainement...

LA MARQUISE.

Silence donc!... vous me le promettez... vous me le jurez...

(Elle va fermer la porte, à gauche, du cabinet de Japhet.)

TIMOTHÉE, à part.

C'est une nouvelle tuile qui me tombe sur la tête... je cherchais un père... et il se trouve que c'est une mère... je comprends maintenant... son rang, sa naissance... et pas mariée... tout lui faisait un devoir de cacher à tous les

yeux... et c'est Plumcake qui aura été chargé par elle... c'est clair comme le jour...

LA MARQUISE.

Eh bien ! monsieur ?...

TIMOTHÉE.

Eh bien, madame, je m'entendrai avec vous... avec vous seule...

LA MARQUISE.

Mais, quel intérêt vous guide et vous fait agir ?...

TIMOTHÉE.

Celui de la vérité, d'abord !... c'est quelque chose... et d'autres motifs encore... qui font qu'avant de m'expliquer... je tiens à tout savoir...

LA MARQUISE.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment.

TIMOTHÉE.

C'est juste...

LA MARQUISE.

Mais, dans deux heures, chez moi... à mon hôtel... à l'hôtel de Suntherland... je vous attendrai...

TIMOTHÉE.

J'y serai... je vous le promets... et, d'ici là... discrétion inviolable !

LA MARQUISE.

J'y compte, monsieur, j'y compte... adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

TIMOTHÉE, puis JAPHET.

TIMOTHÉE.

Père inconnu... mais il y a une mère... une mère non mariée... qui peut nous reconnaître... nous laisser sa for-

tune... de son côté, pas d'héritiers, pas de collatéraux !... du nôtre, pas un seul parent !... avantage que nous avons toujours, nous autres anonymes... il faut bien que ça serve à quelque chose ! et c'est moi... moi seul, qui ai découvert tout cela, sans le secours de Plumcake... et je ne sais si je dors, si je veille, si c'est bien moi, Timothée Dixon... (Apercevant Japhet.) Ah ! mon ami !

(Il lui saute au cou.)

JAPHET.

Qu'as-tu donc ?

TIMOTHÉE.

Rien... je n'ai rien à dire...

JAPHET.

Cela se trouve bien, car je n'aurais pas le temps de t'écouter... je vais au palais.

TIMOTHÉE.

Je n'ai rien à te dire... car tu ne me croirais pas... mais plus tard, quand je serai sûr de mon fait. (A demi-voix.) Oui, mon ami, oui... ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là... une famille superbe...

JAPHET.

Tu perds la tête... adieu !... je suis en retard et il fait un temps affreux.

TIMOTHÉE.

C'est bien... où te verrai-je aujourd'hui ? car j'aurai à te parler.

JAPHET.

En sortant du palais, j'irai chez ma cliente, lady Suntherland... de là...

TIMOTHÉE.

Bien !... je t'y trouverai... ou plutôt je t'y attendrai.

JAPHET.

Et pourquoi ?

TIMOTHÉE.

Cela me regarde... sois tranquille... tu verras... la vue n'en coûte rien.

JAPHET, regardant autour de lui.

Où est donc mon chapeau?

TIMOTHÉE, le lui donnant.

Tu verras que tu es millionnaire.

JAPHET.

Et mon parapluie?

TIMOTHÉE.

Voilà, je te le permets encore pour aujourd'hui.

JAPHET.

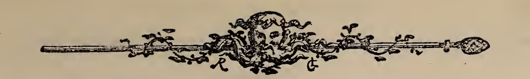
Adieu!

TIMOTHÉE, le regardant et avec exaltation.

C'est la dernière fois que tu vas à pied... (A Japhet qui le regarde d'un air étonné.) Allez, milord, allez!

(Japhet sort par le fond; Timothée par la porte à droite.)





ACTE DEUXIÈME

Un riche salon dans l'hôtel de Suntherland.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTHER, SCHOON.

ESTHER.

Vous croyez donc, maître Schoon, que cela suffira?

SCHOON.

Quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre, pas autre chose... car je ne vois rien d'alarmant dans l'état de madame la marquise.

ESTHER.

Et vous ne trouvez pas nécessaire d'envoyer chercher un médecin?

SCHOON.

A moins que vous ne vouliez décidément la rendre malade... Je tiens peu aux médecins... surtout depuis qu'ils veulent se passer des pharmaciens... et qu'ils ne font plus rien prendre chez nous... mauvais système!... innovation dangereuse! qui tuera beaucoup de monde.

ESTHER.

Vous croyez?

SCHOON.

Ça commence d'abord par tuer... les apothicaires... et quand il n'y aura plus d'apothicaires, on verra les suites...

ESTHER.

Mais l'indisposition de ma tante n'en aura pas?

SCHOON.

Des spasmes... voilà tout... Comment cela lui a-t-il pris?

ESTHER.

C'est ce maudit procès qui en est cause... elle venait de chez son avocat, elle est rentrée fort troublée, fort agitée... elle s'est assise et s'est trouvée mal.

SCHOON.

Ce n'était qu'un mouvement nerveux... les fibres du cerveau tendues par une préoccupation continuelle... c'est comme moi, quand je compose!... Quand j'ai composé ma fameuse pâte pour les cors aux pieds... vous ne pouvez pas vous imaginer comme cela influait sur mon organisation cérébrale... Mais ici, grâce au ciel, il n'y a pas apparence de fièvre... j'apporte une petite potion calmante, pour procurer à madame la marquise une bonne nuit... Sans adieu, Miss Esther, j'ai quelques clients à visiter... et une autre affaire qui m'occupe... nous avons demain une séance à l'Académie royale de Médecine... des expériences du docteur Irving... sur l'hydrophobie... si ça peut être agréable à vous et à madame la marquise... je connais le docteur... et j'aurai des billets... des premières places.

ESTHER.

Dans ce cas, j'aime mieux être loin, le plus loin possible... et je vous remercie, monsieur Schoon... A tantôt... vous reviendrez... vous n'y manquerez pas?

SCHOON.

Je vous le promets.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ESTHER, puis LA MARQUISE.

ESTHER.

Je ne veux plus qu'elle pense à ce procès... pas plus qu'à ce mariage... l'un est aussi inutile que l'autre... la voilà encore triste et rêveuse !...

LA MARQUISE, à part.

Comment ce mystère a-t-il pu être pénétré ? enfin, il est connu de lui, de bien d'autres peut-être... il n'y a plus à hésiter.

ESTHER.

Vous souffrez toujours ?

LA MARQUISE.

Oui... d'abord, il y a des émotions qu'on a peine à maîtriser ! des positions auxquelles il faut renoncer... non sans peine, non sans effroi... et puis, à force de les envisager, on s'y fait, on s'y habitue, et quand une fois on a pris son parti... on s'étonne de n'avoir pas eu plus tôt ce courage.

ESTHER.

Quoi ! il serait vrai... ce procès, vous y renoncez ? ah ! vous avez bien raison.

LA MARQUISE.

Non, mon enfant... car ce n'est pas pour moi, c'est pour toi que je l'ai entrepris.

ESTHER.

C'est pour moi que vous vous donnez tant de peine, que vous compromettez votre santé... n'en faites rien, je vous en supplie !... car je ne sais comment vous expliquer... comment vous dire... mais j'ai un aveu à vous faire...

LA MARQUISE.

Toi aussi !...

ESTHER.

Vous désirez gagner ce procès pour me doter, pour me marier, pour me rendre heureuse ?

LA MARQUISE.

Sans contredit...

ESTHER.

Eh bien !.s'il devait arriver tout le contraire ?

LA MARQUISE.

Comment cela ?

ESTHER.

Si le choix que vous avez fait ?... je ne sais comment me faire comprendre...

LA MARQUISE.

Tu ne connais pas le marquis de Schressbury, tu ne l'as jamais vu.

ESTHER.

C'est vrai !... mais il n'est pas le seul au monde, il y en a d'autres que lui...

LA MARQUISE, vivement.

Qu'est-ce à dire ?

ESTHER.

Voilà que vous vous fâchez...

LA MARQUISE.

De ton manque de confiance.

ESTHER.

Je n'osais pas... vous aimez les marquis, et celui-là ne l'est pas.

LA MARQUISE.

Qu'importe !... si le choix est convenable... s'il a une belle ortune...

ESTHER.

Il n'en a pas du tout... voilà pourquoi je ne trouvais pas nécessaire d'en avoir...

LA MARQUISE.

Au contraire... raison de plus... mais rassure-toi, mon enfant, il se peut qu'un jour tu en aies une considérable...

ESTHER.

Que je pourrai lui offrir ?

LA MARQUISE.

Un instant... pourvu qu'il ait du talent, du mérite, une honnête famille... un nom honorable.

ESTHER, vivement.

Il a tout cela, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

Eh bien! je vais lui écrire... ou plutôt écris-lui toi-même, en mon nom, que je suis prête à agréer sa recherche... mais que je demande à le voir... à le connaître.

ESTHER.

Il n'en est pas besoin... vous le connaissez... vous l'estimez... vous le voyez presque tous les jours...

LA MARQUISE.

Qui donc? achève...

ESTHER.

Je ne puis, car voici du monde qui vous arrive.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Timothée Dixon.

LA MARQUISE.

O ciel! laisse-nous.

ESTHER.

Oui, ma tante, je vous laisse... (A demi-voix.) avec un de ses amis!

LA MARQUISE, vivement.

ue dis-tu?

ESTHER, s'enfuyant.

Adieu (A part.) Je vais écrire à M. Japhet, au nom de ma tante.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE, en habit noir.

LA MARQUISE, à part.

Un de ses amis... je conçois maintenant... et ses discour de ce matin et l'entretien qu'il m'a demandé! il avait intérêt à connaître et à découvrir les secrets d'une famille... où son ami désire entrer.

TIMOTHÉE, après avoir salué.

Me voici, madame la marquise, exact au rendez-vous.

LA MARQUISE.

C'est bien.

TIMOTHÉE, à la marquise qui lui fait signe de s'asseoir.

Pardon, madame...

LA MARQUISE, s'asseyant aussi, et après un silence.

Vous vous doutez, monsieur, que le peu de mots que vous m'avez dits ce matin m'ont jetée dans un grand trouble.

TIMOTHÉE.

Je le crois bien... aborder aussi brusquement un pareil sujet!... je m'en accuse.

LA MARQUISE.

Et moi, je vous remercie... le premier moment a été tout entier à l'effroi... et le second...

TIMOTHÉE.

J'en étais sûr, à des émotions plus douces, plus naturelles... et je ne vois pas pourquoi on s'en défendrait...

Qu'est-ce qui n'a pas été jeune, madame?... tout le monde l'a été... plus ou moins...

LA MARQUISE.

Je vous rends grâce de tant d'indulgence... surtout me croyant coupable...

TIMOTHÉE.

Madame...

LA MARQUISE, vivement.

Mais je ne le suis pas, monsieur...

TIMOTHÉE, à part.

Si elle me prouve cela...

LA MARQUISE.

Ou, du moins, je ne le suis pas autant que vous pourriez le penser... des événements, des circonstances...

TIMOTHÉE.

Les circonstances... c'est ce que j'allais vous dire... elles n'en font jamais d'autres... sans les circonstances, il n'arriverait jamais de malheurs; aussi, croyez, madame, que j'ai toujours fait la part des circonstances... une bonne part... bien large... ainsi, de ce côté, soyez tranquille...

LA MARQUISE.

Je ne le serai qu'après m'être justifiée à vos yeux... car je sais maintenant le motif qui vous fait agir... je le sais... et la vérité que vous désirez connaître... c'est moi qui tiens aujourd'hui à vous l'apprendre.

TIMOTHÉE.

Alors, nous sommes parfaitement d'accord... de plus, nous sommes seuls; ainsi, parlez!

LA MARQUISE.

J'avais été élevée avec un de mes cousins, Arthur Ephelston.

TIMOTHÉE, avec joie.

Ephelston... n'est-ce pas un lord... un pair d'Angleterre?...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur...

TIMOTHÉE.

Ancienne famille... immense fortune... Dieu! que je suis content!...

LA MARQUISE.

Et de quoi?

TIMOTHÉE.

De ce qu'il était votre cousin... car un cousin jeune et aimable... vaut toujours mieux...

LA MARQUISE.

Non, vraiment... car on l'aime... et quand il est destiné à une autre... quand il est forcé d'obéir à un père inflexible...

TIMOTHÉE.

Les pères ne sont ici-bas que pour notre tourment... moi qui vous parle, il y en a un qui m'en a donné du tourment... et de la peine...

LA MARQUISE.

Le vôtre?...

TIMOTHÉE, vivement.

Jamais... de ce côté-là... je dois lui rendre justice... mais, continuez... Lord Ephelston...

LA MARQUISE.

Se soumit à la volonté paternelle... il se maria! moi, je jurai de rester libre... je tins parole; je refusai tous les partis, et quelques années après, lorsque, par des événements trop longs à vous raconter, lord Ephelston eut perdu sa femme et son fils, maître de sa main... il me l'offrit... je l'acceptai...

TIMOTHÉE.

Je ne vois pas alors les circonstances malheureuses... dont vous parlez...

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Confiants dans notre tendresse, dans notre foi mutuelle... nous nous regardions comme époux! pour consacrer cette union... nous n'attendions que le temps voulu par les convenances du veuvage, lorsqu'un événement affreux... lord Ephelston, blessé mortellement dans une partie de chasse...

TIMOTHÉE.

Ah! mon Dieu!...

LA MARQUISE.

Expira... sans avoir pu réparer... une imprudence que le soin de ma réputation me força de cacher à tous les yeux...

TIMOTHÉE.

Je comprends...

LA MARQUISE.

Voilà ma faute, monsieur... celle que vous m'avez reprochée avec raison...

TIMOTHÉE.

Je n'ai rien reproché... mais je pensais qu'une noble et généreuse dame, telle que vous... ne voudrait pas enlever plus longtemps à son enfant, son nom... son état.

LA MARQUISE.

Vous dites vrai... ma position dans le monde me faisait chaque jour hésiter... mais vos discours... votre sévère franchise m'ont éclairée sur mes véritables devoirs... je suis décidée à tout braver...

TIMOTHÉE.

A la bonne heure!...

LA MARQUISE.

A expier mes torts envers mon enfant...

TIMOTHÉE.

C'est tout ce que nous demandons...

LA MARQUISE.

Et dès demain, aux yeux de tous... je la reconnais pour ma fille!...

(Ils se lèvent.)

TIMOTHÉE.

Votre fille!... ô ciel!...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc?...

TIMOTHÉE.

Rien, madame... rien... (A part avec consternation.) C'était une fille!...

LA MARQUISE.

Ne voulant me priver ni de sa vue, ni de ses caresses, je l'avais élevée près de moi, présentée dans le monde comme ma parente, comme ma nièce... cela ne suffit pas... je le vois, maintenant surtout, que d'autres vues... d'autres idées, dont elle m'a parlé... et dont nous causerons plus tard... J'attends M. Japhet, votre ami, et notre avocat... il nous indiquera la marche à suivre... mais avant qu'il ne vienne, je cours près d'Esther... près de ma fille... tout lui avouer, et lui apprendre, monsieur, que c'est à votre généreuse intervention qu'elle devra son nom, son rang et sa fortune...

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

TIMOTHÉE, seul.

Je parlais de tuile!... en voilà une! ou plutôt c'est toute une toiture... une maison... un palais! c'est l'édifice que j'avais élevé... qui s'écroule tout entier... m'écrase et m'aplatit!... une fille... bon Dieu! une fille! et c'est pour la faire reconnaître de ses illustres parents que je me suis donné tant de mal! ça vous casse les bras! ma parole

d'honneur, je suis foudroyé... anéanti... Dieu! (Regardant par la porte du fond qui s'ouvre.) Japhet qui monte le grand escalier ! Moi qui lui avais donné rendez-vous ici... moi qui m'étais vanté de lui livrer une famille tout entière... je n'en ai pas même le commencement... un père... un malheureux père... sont-ils donc devenus si rares... qu'on ne puisse en trouver un... même d'occasion!

SCÈNE V.

TIMOTHÉE, JAPHET.

JAPHET, à part, et serrant une lettre dans sa poche.

C'est le seul parti à prendre... j'avouerai tout, c'est mon devoir...

TIMOTHÉE.

Que dis-tu donc?

JAPHET.

Je dis que tout est conjuré contre moi... tout, jusqu'au bonheur qui m'accable...

TIMOTHÉE.

Tu es bien heureux... je vois que ton procès est gagné...

JAPHET.

Non... la cause est remise à huitaine... mais, en sortant du palais... j'ai reçu une lettre...

TIMOTHÉE.

Et de qui?

JAPHET, avec embarras.

Dans la position... où nous sommes... je n'ai pas osé t'avouer... qu'il était une personne... noble... riche... que je voudrais, et que maintenant je ne puis te nommer... que j'aime... et dont je suis aimé...

TIMOTHÉE.

Le grand mal!

JAPHET.

On me propose sa main... on m'offre de l'épouser...

TIMOTHÉE.

Acceptons toujours.

JAPHET.

On connaît mon manque de fortune, et ce n'est pas un obstacle; mais on exige, et c'est tout naturel, une naissance et une famille honorables, on me demande quel est mon nom... quel est mon père?...

TIMOTHÉE.

Eh! parbleu, je me le suis assez demandé depuis ce matin...

JAPHET.

Que leur répondre?

TIMOTHÉE.

Que tu es noble, je l'atteste...

JAPHET.

Et rien ne le preuve...

TIMOTHÉE.

Rien ne prouve le contraire... et, dans le doute... il y a autant de chances pour nous... dis-leur seulement d'attendre quelques jours... il me reste un espoir... j'ai une famille en vue...

JAPHET.

Celle dont tu me parlais?...

TIMOTHÉE.

Non, celle-là a manqué...

JAPHET.

Tu vois bien, toutes tes recherches n'ont pas le sens commun.

TIMOTHÉE.

Écoute donc... c'était trop beau... c'était gratis... et, dans

ce monde, on n'a rien pour rien... mais j'en ai une autre immanquable...

JAPHET.

Laisse-moi tranquille...

TIMOTHÉE.

C'est plus cher, il est vrai... et je n'ai pas le premier schelling... ni toi non plus... mais, plus tard... sur ce que nous gagnerons... nous pourrons amasser...

JAPHET, avec impatience.

C'en est assez...

TIMOTHÉE.

De quoi avoir un père!...

JAPHET.

Va-t'en au diable!...

TIMOTHÉE.

Si je t'en ai un... sur mes économies, à moi, tu ne peux pas m'en empêcher.

JAPHET.

Si, vraiment; je te défends de t'en occuper et de me compromettre davantage... Je dois la vérité tout entière à la noble famille qui veut bien m'accueillir... et quand elle saura qui je suis, si elle me refuse... si elle me repousse, je ne pourrai lui en vouloir... mais je sais le parti qui me reste à prendre...

TIMOTHÉE.

Et lequel?

JAPHET.

J'irai... j'irai me jeter à la Tamise!...

TIMOTHÉE.

Ingrat!... tu m'abandonnerais donc! moi, ton ami, qui me ferais tuer... non pas pour moi, car je ne te ressemble pas, je n'aurais jamais ces idées-là pour mon compte... mais pour toi, pour te rendre heureux...

JAPHET.

Pardon, mon bon Timothée, mon frère.

TIMOTHÉE.

Oui... ton frère... nous n'avons pas déjà tant de parents dans le monde... nous ne sommes que nous deux... et si je perds la moitié de ma famille... que veux-tu que je fasse de l'autre ?

JAPHET.

Tu as raison, je suis un insensé...

TIMOTHÉE.

Et puis ce père, que j'aurai enfin rencontré... arriverait donc pour ne plus retrouver son fils... car je ne pourrais plus le lui rendre... et il me demanderait comme à Caïn : Qu'as-tu fait de ton frère ? tu comprends bien que ça ne se peut pas, que je réponds de toi...

JAPHET.

Je n'y pense plus, te dis-je... je n'y pense plus...

TIMOTHÉE.

Alors, embrasse-moi donc... (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.) et laisse-moi faire.

JAPHET.

Oui, à condition que tu ne feras rien. J'entre chez la marquise, lui rendre compte de l'audience d'aujourd'hui... et je viendrai te reprendre.

TIMOTHÉE.

C'est bien, entre chez la marquise ; tu y trouveras du changement... grâce à moi.

JAPHET.

Comment cela ?

TIMOTHÉE, apercevant Schoon.

C'est M. Schoon, l'apothicaire. Je ne peux pas t'expliquer devant lui... mais on te dira ce que j'ai fait... et peut-être ça te donnera-t-il confiance en moi... Va toujours.

(Japhet sort par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, puis SCHOON.

TIMOTHÉE.

C'est vrai... j'aurai pu trouver une mère à cette petite fille, dont je ne me soucie pas... et je ne trouverais pas un père à mon ami... à mon meilleur ami! Allons donc!... surtout quand il ne s'agit que de deux cents guinées.

SCHOON.

Est-ce que madame la marquise se trouverait plus indisposée?

TIMOTHÉE.

Non... vénérable monsieur Schoon. (A part.) Deux cents guinées... si je les empruntais à M. Schoon...

SCHOON.

Je viens de rencontrer votre nouvelle connaissance, ce brave Plumcake, que je vous ai envoyé ce matin, et qui doit, à ce qu'il m'a dit, se rendre chez vous à trois heures.

TIMOTHÉE, à part.

Tant mieux! il ne m'y trouvera pas... (Haut.) Il est vrai que j'ai dit tout haut devant l'hôtesse que je me rendais à l'hôtel Suntherland.

SCHOON.

Il viendra vous y rejoindre; car il avait, disait-il, des papiers importants à vous remettre.

TIMOTHÉE, avec dépit.

Je le sais bien... (Lentement.) Que pensez-vous de ce Plumcake?

SCHOON.

Vous me disiez que c'était un lord.

TIMOTHÉE.

Je me trompais!

SCHOON.

C'est un pauvre diable... qui a grand besoin d'argent.

TIMOTHÉE.

Lui en prêteriez-vous ?

SCHOON, froidement.

Je n'en ai jamais prêté à personne.

TIMOTHÉE, à part.

C'est bon à savoir.

SCHOON.

Et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes... mais je lui ai offert les moyens de gagner sur-le-champ deux cents guinées que j'ai là.

TIMOTHÉE, vivement.

Quels moyens ?

SCHOON.

Vous n'avez donc pas lu ce matin, dans le journal, mon annonce à côté de la vôtre?

TIMOTHÉE, avec émotion.

Si, vraiment... Eh bien?...

SCHOON.

C'est demain que devaient avoir lieu, à l'Académie royale, les expériences du docteur Irving... Mais, quelque infaillible que soit sa recette, il n'a encore pu trouver personne qui voulût tenter l'épreuve.

TIMOTHEE.

Eh bien?

SCHOON.

Eh bien! je l'ai proposée à Plumcake... qui pouvait la risquer, car il n'a rien à perdre... Il a refusé.

TIMOTHÉE.

Ah! il a refusé?... C'est donc bien dangereux ?

SCHOON.

Dame! c'est chanceux... Tous les jours on se trompe.. surtout les médecins...

TIMOTHÉE.

Mais, que ça réussisse ou non... on est sûr des deux cents guinées?...

SCHOON.

On les touche sur-le-champ... en signant l'engagement que j'ai là... et que je rapporte au docteur.

TIMOTHÉE.

Ah! vous l'avez là?... je voudrais bien le voir.

SCHOON.

Très-volontiers... le voici bien en règle. C'est original, n'est-ce pas? (A Timothée qui l'a pris et qui court brusquement à la table.) Eh bien! que faites-vous?... vous signez?

TIMOTHÉE, lui présentant le papier.

Les deux cents guinées?

SCHOON.

Y pensez-vous?

TIMOTHÉE, d'un ton impératif.

Les deux cents guinées... il me les faut à l'instant.

SCHOON.

Mais le danger...

TIMOTHÉE.

Ça m'est égal.

SCHOON.

Il y va de la vie.

TIMOTHÉE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... est-ce la vôtre? C'est la mienne... ça me regarde. (Lui présentant toujours le papier.) Tenez, vous dis-je... tenez; j'ai signé, ne voulez-vous pas maintenant me voler mon argent?

SCHOON, lui donnant des billets de banque.

Non... non... le voici... Mais permettez-moi de vous dire...

TIMOTHÉE, sans l'écouter.

Ah ! mes chères bank-notes, je vous tiens donc... sans vous devoir à personne... qu'à moi !

SCHOON.

Mais, mon cher ami... Il a perdu la tête...

TIMOTHÉE.

La perte n'est pas grande... (Montrant sa tête.) car elle n'est pas belle! Si c'était la vôtre, M. Schoon, ce serait différent.

SCHOON.

Vous êtes bien bon... mais je ne sais, en conscience, si je dois consentir...

TIMOTHÉE.

Que vous le vouliez ou non... c'est fait... c'est signé. Allez dire au docteur que, demain, je suis à lui... je suis son bien, puisqu'il m'a acheté et payé... Allez... allez vite.

SCHOON.

Oui, monsieur... Je vais le prévenir que nous avons, enfin, un sujet... il n'y comptait plus... Mais, aujourd'hui... dites-moi...

TIMOTHÉE.

Aujourd'hui, je suis encore à moi... je m'appartiens.

SCHOON.

C'est trop juste.

TIMOTHÉE.

On vient... c'est Plumcake... laissez-moi.

SCHOON.

Oui, mon cher ami, je m'en vais.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE.

Le voilà parti !... (A Plumcake.) A nous deux, maintenant... J'ai vu la famille... la noble famille ; elle consent au sacrifice que vous exigez... aux deux cents guinées...

PLUMCAKE.

Comptant.

TIMOTHÉE.

Je les ai là. A mon tour, je compte sur une franchise entière et sur une vertu...

PLUMCAKE.

Que je vous garantis solide !... D'abord, elle est toute neuve et n'a presque pas servi.

TIMOTHÉE.

Voici l'argent.

PLUMCAKE, lui montrant un paquet cacheté.

Voici les preuves... mais pour que vous puissiez utilement en faire usage, je dois les faire précéder d'un petit précis historique, ou notice biographique... Ne vous effrayez pas, ça ne vous coûtera pas plus cher ; les biographies sont aujourd'hui pour rien. Monsieur, tel que vous me voyez, je descends aussi d'une famille célèbre... mon père, maître Plumcake, s'était distingué dans la haute pâtisserie, et, plus heureux que Christophe Colomb, il avait donné son nom à une espèce de gâteaux, découverte et inventée par lui.

TIMOTHÉE.

Les plumcakes ?... C'est donc cela que je me disais...

PLUMCAKE.

Vous connaissez ?

TIMOTHÉE.

J'en ai mangé.

PLUMCAKE.

Cela seul me dispense de tout commentaire comme de tout éloge... Or donc, monsieur... mon illustre père était premier cuisinier... premier chef chez lord Ephelston.

TIMOTHÉE.

Permettez... permettez... je connais aussi ce nom.

PLUMCAKE.

Un cousin de lady Suntherland.

TIMOTHÉE.

C'est juste... Arthur...

PLUMCAKE.

Vous l'avez dit... lord Arthur Ephelston. J'ai été élevé dans ses cuisines... Quelle table, monsieur!... quelle maison!... le paradis terrestre. Il ne tenait qu'à moi d'y rester et d'y vivre... mais, au lieu d'étudier sous mon père, le plus honnête des cuisiniers, une spécialité dans son genre... au lieu de sucer ses doctrines, si solides et si succulentes... je préférais le bruit et la fumée... celle des estaminets, que je hantais habituellement avec des jeunes gens de mon âge, les plus mauvais sujets du quartier, entre autres un nommé Gondolfin.

TIMOTHÉE.

Nous y voilà !

PLUMCAKE.

Un maître d'armes... un joueur, un tapageur... du reste un homme de génie et d'imagination. Par malheur, il n'avait jamais que des imaginations mauvaises, et, dans toutes nos spéculations, c'était lui qui concevait... Moi, je n'étais homme d'affaires qu'à la suite et en sous-ordre... Et quelles affaires, monsieur! Si vous saviez ce que l'on gagne dans cette branche de commerce... que nous avions choisie par paresse, et qui nous donnait plus de mal que n'en ont les négociants à leur comptoir... ou les employés à leur bureau. Toujours

sur pied, sur le qui-vive, et que de fois, la nuit, battant le pavé de Londres, ou couché sous une porte cochère, le corps gelé et l'estomac vide, j'ai pensé à cette cuisine si bonne et si chaude, où j'avais été élevé... à cette table honnête et exquise où mon père s'arrondissait... tandis que moi... vous voyez!... La vertu, monsieur, il n'y a que la vertu pour se bien porter au moral, comme au physique!

TIMOTHÉE.

Je n'en doute pas!... mais Gondolfin...

PLUMCAKE.

Gondolfin, s'il y avait pensé, aurait été encore plus malheureux que moi.. car il s'était marié à une brave et honnête femme... les extrêmes se touchent!... Elle était morte en laissant un enfant, un garçon... qui s'élevait par la grâce de Dieu... car il ne mangeait pas tous les jours... ni nous non plus... il y avait de quoi perdre la tête... lorsqu'un matin, nous voyons arriver Gondolfin avec un jeune enfant. « Un nouveau convive que je vous amène, » nous cria-t-il, à nous, qui en avions déjà un sur les bras... à nous, qui ne savions comment vivre. « C'est celui-là qui nous donnera à dîner, » nous dit-il. Et voici quels étaient son idée et son plan... car les idées ne lui manquaient jamais... Assis sur un banc, en été, dans une promenade publique, il avait remarqué un enfant traîné dans son berceau par une femme de chambre au service de lord Ephelston... Il connaissait, par moi, tous les gens de la maison. Le jour baissait; elle retournait à l'hôtel. Mais, accostée, en route, par un jeune soldat aux gardes... la nourrice, distraite, marchait lentement, et s'arrêtait même des minutes entières, écoutant son interlocuteur et ne pensant plus au chariot qui était derrière elle et qui renfermait son jeune maître.

TIMOTHÉE.

Quoi!... c'était le fils de lord Ephelston?

PLUMCAKE.

Son fils unique... et son héritier!

TIMOTHÉE.

O Japhet! ô mon ami, j'en étais sûr... (Serrant Plumcake dans ses bras.) Mon ami... mon bon ami!

PLUMCAKE.

Attendez donc... vous m'étouffez...

TIMOTHÉE.

Le ciel m'en préserve... ça vous empêcherait de continuer... Eh bien! donc?

PLUMCAKE.

Eh bien! pendant une station plus longue, et au détour d'une rue, Gondolfin avait saisi l'enfant, l'avait caché sous son manteau, et toujours courant nous l'apportait...

TIMOTHÉE.

Et pourquoi? dans quelle intention?

PLUMCAKE.

Le voici: Demain, nous dit-il, l'illustre famille fera des recherches, publiera des annonces... promettra une récompense considérable...

TIMOTHÉE.

Je comprends.

PLUMCAKE.

Nous attendrons quelques jours, afin de stimuler... de redoubler leurs inquiétudes... et leur générosité!... D'ici là, nous rédigerons, à loisir, une relation vraisemblable et intéressante de la manière dont j'aurai cherché, découvert et rapporté le noble enfant...

TIMOTHÉE.

C'était bien!

PLUMCAKE.

C'était mal!... Dans notre état on ne pense pas à tout, et dans le nombre de nos affaires, Gondolfin en avait oublié une, conçue par lui quelques jours auparavant... affaire qui

nous avait mis en opposition directe avec le septième commandement du Décalogue...

TIMOTHÉE.

Le bien d'autrui tu ne prendras...

PLUMCAKE.

Je ne sais pas au juste le texte... mais je sais qu'il n'y avait pas de temps à perdre... on était déjà sur nos traces!... Il fallait quitter Londres à l'instant. Or, partir avec deux enfants, était un voyage d'agrément trop pénible... d'un autre côté... les abandonner était impossible... Gondolfin ne voulait pour rien au monde renoncer...

TIMOTHÉE.

A son fils?...

PLUMCAKE.

Non, à sa spéculation... et pour la retrouver plus tard, capital et intérêts... je fus chargé de porter le soir même, 15 juillet 1816, les deux jeunes garçons...

TIMOTHÉE.

O nature!... je m'en étais douté... ce Gondolfin... ce mauvais sujet... ce père insensible...

PLUMCAKE.

Pas tant que vous le pensez... car au moment où j'allais partir... par un reste de tendresse paternelle, et pour que son enfant fût traité avec plus de soins et d'égards, mon tendre ami couvrit son fils des riches habits du petit duc...

TIMOTHÉE.

O ciel!

PLUMCAKE.

Et, par contre-coup, comme on n'avait pas d'autre costume à lui donner, le jeune lord endossa la livrée du fils de la maison... un misérable haillon...

TIMOTHÉE, avec effroi.

Ce n'est pas possible... tu te trompes... répète-moi ça...

Quoi! le jeune lord portait un fourreau de serge rouge?...

PLUMCAKE.

Un morceau de rideau déguenillé...

TIMOTHÉE.

Avec des pièces?...

PLUMCAKE.

En drap noir... et à son cou, une vieille plaque de commissionnaire, brisée par nous en deux parties égales...

TIMOTHÉE.

J'ai le frisson, et je n'y vois plus clair... laisse-moi m'asseoir...

PLUMCAKE, défaisant le paquet cacheté.

Cette moitié, précieusement gardée... la voici...

TIMOTHÉE.

Parbleu! voici l'autre...

PLUMCAKE.

C'est bien cela... de plus, le reçu délivré par l'hospice. . la déclaration de Gondolfin et la mienne...

TIMOTHÉE.

Rien n'y manque...

PLUMCAKE.

De plus, la lettre adressée dans le temps par lord Ephelston à tous les journaux, et contenant le signalement exact de l'enfant qu'il réclamait... *Cheveux blonds... très-blonds !...*

TIMOTHÉE, se regardant dans la glace à côté de lui.

C'est bien cela!... Japhet qui est brun...

PLUMCAKE, lisant.

Petit, faible et chétif.

TIMOTHÉE.

C'est ça...

PLUMCAKE.

Nez retroussé... bouche grande...

TIMOTHÉE.

Énorme !...

PLUMCAKE.

Et comme signe particulier une fraise remarquable et très-saillante placée entre les deux épaules...

TIMOTHÉE.

Plus de doute... je me rappelle maintenant que, dans ma dernière maladie... elle a excité l'attention de... de celui... parbleu ! c'était le vénérable M. Schoon lui-même... il me l'a dit : Vous avez là, mon cher ami...

PLUMCAKE.

Quoi ! ce serait vous?...

TIMOTHÉE.

Eh oui !... c'est moi... ce malheureux...

PLUMCAKE.

Vous, milord !...

TIMOTHÉE, *accablé.*

Encore une tuile ! une tuile d'or !... plus lourde que les autres...

PLUMCAKE.

Oui, c'est bien vous... tout le prouve, et vous arrivez à temps... Figurez-vous que, dans ce moment, trois ou quatre parents éloignés se disputent votre immense fortune, et c'est lady Suntherland, votre plus proche cousine, qui allait gagner.

TIMOTHÉE.

Grâce à Japhet... son avocat...

PLUMCAKE.

Et grâce à votre absence... Mais, vous voilà... le procès est fini... vous rentrez dans vos biens, dans vos titres... vous paraissez à la cour... vous siégez au parlement...

TIMOTHÉE, *vivement.*

Tais-toi... tais-toi !...

PLUMCAKE.

Et pourquoi donc, milord ?

TIMOTHEE.

Tais-toi, te dis-je ! (A demi-voix.) Oui... il n'est que trop vrai... oui, cette noble famille est la mienne... je le sens, maintenant... car en pensant que j'en suis, j'en rougis de honte pour elle...

PLUMCAKE.

Et pourquoi donc ?

TIMOTHÉE.

Tu me le demandes... moi, ignorant et bête brute, qui sais à peine lire et écrire... moi qui serais peut-être mieux placé derrière une voiture que dedans, tu veux que j'aille... jamais ! jamais... Je suis un brave et honnête garçon qui, dans une place d'intendant ou de factotum, exercerais noblement mon état... Mais l'état de noble, de milord, de duc et pair... je le déshonorerais ! je n'en suis pas digne... chacun sa place... chacun son métier, comme on dit... et le royaume sera bien gardé...

PLUMCAKE.

Parbleu, milord, votre Seigneurie est bien bonne... Si tout le monde pensait comme elle, la moitié des places serait vide...

TIMOTHÉE.

Et toi, malheureux... qui viens m'annoncer ça comme un coup de foudre... à moi qui étais là tranquille et qui ne te demandais rien...

PLUMCAKE.

Vous m'en avez supplié...

TIMOTHÉE.

Pas pour moi... pas pour mon compte... Mais, enfin, pourquoi n'as-tu pas fait plus tôt des recherches... des démarches?...

PLUMCAKE.

Votre Seigneurie oublie que mon ami Gondolfin et moi voyagions à l'étranger... à cause de cette ancienne affaire... du septième commandement... mais au bout de vingt et quelques années... à ce que disent les lois... la justice, qui n'a pas de rancune, oublie tout... c'est ce qu'ils appellent *prescription*... On peut, alors, se représenter comme si de rien n'était, et vivre en honnête homme... impunément... c'est ce que j'ai fait... et je m'en trouve bien... puisque mon retour à la vertu vous rend votre fortune et vos titres...

TIMOTHÉE.

Eh bien! mon bon Plumcake... il faut continuer...

PLUMCAKE.

C'est bien mon intention... voilà un début qui m'encourage...

TIMOTHÉE.

Et dans lequel je t'aiderai si tu veux me seconder.

PLUMCAKE.

A vos ordres, milord.

TIMOTHÉE.

Pour moi, d'abord... et puis en mémoire de ton ancien camarade Gondolfin... si tu as pour lui quelque amitié.

PLUMCAKE.

Aucune.

TIMOTHÉE.

C'est égal... si tu lis les journaux, tu dois connaître mon ami Japhet?

PLUMCAKE.

Un jeune avocat... plein d'instruction, de talent, d'éloquence... l'espoir du barreau.

TIMOTHÉE.

Lui-même... Eh bien! mon garçon... ce jeune homme qui jouit de la considération universelle... cet homme d'honneur

et de probité... c'est le fils de ce coquin... ton ancien associé.

PLUMCAKE.

Gondolfin?... pas possible!...

TIMOTHÉE.

C'est ce que je me dis!... est-ce que l'éducation ferait plus que la naissance?... ça serait fâcheux... car l'éducation est plus difficile à acquérir que l'autre... Enfin, s'il y a quelqu'un qui soit digne d'être riche, d'être lord et de siéger au parlement... ce n'est pas moi... c'est lui!

PLUMCAKE.

Y pensez-vous?

TIMOTHÉE.

Oui, mon garçon, ce n'est rien que la noblesse, il faut encore la manière de s'en servir... Et, si tu veux, sans lui en parler... sans rien dire à personne... nous pouvons arranger cela de façon qu'il prenne mon père... et que je prenne le sien... ça m'est égal... il est mort...

PLUMCAKE.

Et comment voulez-vous?...

TIMOTHÉE.

Ça te regarde... tu as ces titres... ces papiers, ces preuves... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de changer ta déclaration... celle de Gondolfin? de mettre *brun* au lieu de l'autre couleur? Et pour les autres signes... vois... cherche... moi, je ne sais pas... je suis pour une tromperie comme toi pour une bonne action... je suis gauche... je n'y entends rien...

PLUMCAKE.

Ni moi non plus, depuis que j'ai de la vertu.

TIMOTHÉE.

Sans doute... tu as de la vertu... mais tu as aussi de la mémoire... et en te rappelant... excepté que, cette fois, c'est

en tout bien tout honneur... et puis cent guinées... cent autres guinées... que tu gagneras pour un motif honnête et généreux...

PLUMCAKE.

Oui, milord, j'entends bien... le but est honnête... sans cela, je ne m'en mêlerais pas... et je vois bien un moyen qui changerait tout, à jamais... sans qu'on pût y revenir.

TIMOTHÉE.

C'est cela... pars vite.

PLUMCAKE.

Oui, milord.

TIMOTHÉE.

Et, pour commencer, ne m'appelle plus milord... ça m'agace... ça m'irrite... appelle-moi M. Tim... C'est lui... c'est Japhet... lord Japhet... lord Ephelston... Va-t'en, prends tout cela... (Lui donnant les papiers.) et reviens au plus tôt m'apporter mes lettres de roture et recevoir tes cent guinées.

PLUMCAKE.

Oui, mil... oui, monsieur Tim... (A part.) En voilà un qui n'a pas son pareil.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET, apercevant Timothée.

Ah! mon ami!... bonne nouvelle.

TIMOTHÉE.

Et moi aussi!... un bonheur n'arrive jamais sans l'autre.

JAPHET.

Cette personne dont je te parlais... je l'ai vue ainsi que

sa famille... j'ai tout dit... tout avoué... et cet aveu ne m'a pas nui... au contraire.

TIMOTHÉE.

Est-il possible?...

JAPHET.

Ma franchise a provoqué la leur... par un hasard... par un bonheur inouï... dont je me félicite... celle que j'aime est comme moi par sa naissance...

TIMOTHÉE.

En vérité!... c'est étonnant comme il y en a.

JAPHET.

Et quoique destinée un jour à une grande fortune, elle ne repousse point mes vœux..... on m'accepte, moi qui n'ai rien... tu juges de mon ivresse, de ma reconnaissance... et si je puis jamais m'acquitter envers elle...

TIMOTHÉE.

Tu le peux... tu es riche... tu es noble... tu es le fils d'un lord... fils légitime.

JAPHET.

Que dis-tu?

TIMOTHÉE.

La vérité, cette fois... j'en ai vu les preuves... et bientôt, tu les auras toi-même entre les mains.

JAPHET.

Tu ne me trompes pas?

TIMOTHÉE.

Je l'atteste... par tout ce qu'il y a de plus vrai au monde... par notre amitié!...

SCÈNE IX.

ESTHER, LA MARQUISE, JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET.

Venez, madame, venez... prenez part à ma joie... voici un ami dont le zèle a enfin pénétré ce mystère qui faisait son désespoir...

ESTHER.

Est-il possible?

JAPHET.

Oui, madame... preuve en main... déclaration écrite et authentique.

ESTHER.

Quel bonheur!

TIMOTHÉE.

C'est le fils... l'héritier légitime d'un pair d'Angleterre... d'un grand seigneur dont vous me parliez ce matin... de lord Ephelston.

LA MARQUISE.

Grand Dieu!... mon cousin!...

ESTHER, *tombant sur un fauteuil à droite.*

Mon père!

JAPHET, *tombant sur un fauteuil à gauche.*

Vous, ma sœur!

TIMOTHÉE.

Justement... vous êtes parents... et de très-près... je m'en vante... Est-ce heureux!... eh bien! qu'y a-t-il donc?... et mademoiselle aussi... ils se trouvent mal tous les deux... c'est de joie.

JAPHET.

Eh non!... c'est de rage... c'est de désespoir... Celle que j'aime... que j'allais épouser... c'est ma sœur!

TIMOTHÉE.

Ah! mon Dieu!... (*Avec trouble, à la marquise.*) C'est juste... ce que vous me disiez ce matin... le duc, qui ayant perdu sa femme et son fils... devait vous épouser... et alors les circonstances... Qu'est-ce que j'ai fait là?

JAPHET.

Ma perte et mon supplice... car, enfin... obscur... ignoré... sans fortune... sans naissance... j'étais heureux... elle pouvait être à moi... mais, maintenant, ta fatale découverte...

TIMOTHÉE, *à Esther et à la marquise.*

Permettez... permettez... (*A Japhet.*) Pardonne-moi... j'ai cru bien faire... c'était pour toi... pour ton bonheur, que je t'avais fait grand seigneur... mais dès que ça te contrarie... tu n'es plus rien.

JAPHET.

Que dis-tu?

TIMOTHÉE.

Je te reprends ta naissance .. tes titres... ta fortune.

JAPHET.

As-tu perdu la tête?

TIMOTHÉE, *se frappant le front.*

C'est vrai!... je ne le peux plus... c'est maintenant en son nom... les preuves... les déclarations... tout est changé, falsifié... impossible de nous reconnaître dans nos pères... Nous qui n'en avions pas, nous n'en avons que trop maintenant... et puisque j'ai pour jamais causé ton malheur...

JAPHET.

Où vas-tu?

TIMOTHÉE.

Me jeter par la fenêtre.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; PLUMCAKE, SCHOON.

SCHOON, qui a entendu les derniers mots.

Arrêtez, vous ne le pouvez pas.

TIMOTHÉE.

C'est juste... je l'oubliais... je ne m'appartiens plus... je ne peux pas même me tuer.

JAPHET.

Qu'est-ce que cela veut dire?

PLUMCAKE.

Je vais vous l'expliquer... si milord veut me le permettre. (Geste d'étonnement.) Oui, mesdames, lord Ephelston, fils et héritier du duc de ce nom...

ESTHER, LA MARQUISE et JAPHET.

Que dit-il?

SCHOON.

Laissez-le achever.

PLUMCAKE, à Timothée.

Vous m'aviez prié, en altérant ces preuves et ces actes, de transporter à M. Japhet votre fortune et vos titres.

JAPHET.

Est-il possible ?

PLUMCAKE.

Supercherie louable et généreuse, sans doute, mais enfin, c'en était une... il y avait doute, et dans le doute la vertu s'abstient... J'ai été droit au respectable M. Schoon, qui m'a fait vivement sentir les dangers d'une substitution qui enlevait à vous un rang qui vous était dû... et à lui une riche clientèle qui lui appartenait déjà... il m'a menacé, dans l'in-

térêt de la vérité, de tout révéler! alors, et dussiez-vous me blâmer... m'accabler de reproches, me retirer votre confiance...

JAPHET, vivement.

Tu n'as rien fait?

PLUMCAKE, froidement et lui remettant les papiers.

Rien du tout...

JAPHET.

Tu es un honnête homme... tu as eu raison!

TIMOTHÉE, tristement et montrant Japhet.

Oui... puisqu'au lieu de le rendre heureux, je faisais son malheur... et tu auras tout de même les cent guinées promises.

JAPHET.

Et ces cent autres que j'y ajoute!

PLUMCAKE.

O vertu!... j'ai donc eu raison de te préférer, puisque tu rapportes le double!...

JAPHET, parcourant les papiers.

Oui... c'est bien cela... oui, Tim est un grand seigneur.

TIMOTHÉE.

Ce ne sera pas pour longtemps... j'ai promis, j'ai signé... un lord n'a que sa parole... un lord doit être honnête homme, ce sera mon seul mérite, et j'y tiens... Le docteur Irving compte sur moi et m'attend... M. Schoon vous le dira.

SCHOON.

Non, milord... ce n'est plus possible... l'Académie a fait sur son remède un rapport défavorable, et l'autorité défend que demain l'expérience en soit tentée.

ESTHER, à Timothée.

Ainsi, vous nous restez... ainsi donc, et d'après ce que j'ai appris ce matin... (Montrant la marquise.) vous êtes mon frère?

TIMOTHÉE, avec embarras.

Ce n'est pas ma faute... et je vous en demande pardon... j'aurais voulu vous donner mieux, mais on n'est pas son maître... on ne se fait pas soi-même.

JAPHET, lui frappant sur l'épaule.

C'est ce qui vous trompe... milord... avec du travail, du temps, et de la persévérance, tu deviendras digne du rang qui t'appartient et du nom que tu portes.

TIMOTHÉE.

C'est possible... mais d'ici là vous m'aiderez à être grand seigneur. (A Japhet.) Tu me diras ce qu'il faudra dire à la Chambre... tu me feras mes discours.

PLUMCAKE.

Ou bien, comme beaucoup d'autres, en ne parlant jamais...

TIMOTHÉE.

C'est encore un moyen...

JAPHET, le prenant à part.

Toi, qui sais tout... as-tu découvert quelque chose sur mon père?

TIMOTHÉE.

Certainement. (Bas à Plumcake, qui veut parler.) Tais-toi, tais-toi toujours. (Haut, à Japhet.) Ce n'est pas, comme je l'espérais... un grand seigneur... ni un millionnaire.

JAPHET.

Qu'importe, si c'était un honnête homme !

TIMOTHÉE.

Oh! de ce côté-là... (A part.) Il n'est plus là pour dire le contraire. (Haut.) Un brave homme, un ancien militaire, qui s'est distingué dans la carrière des armes!

PLUMCAKE, à part.

Je crois bien! un maître d'armes.

TIMOTHÉE.

Du reste, pas un schelling à la succession... mais tu n'en

as pas besoin... (Geste de Japhet.) Oui, morbleu! vous avez voulu que je fusse un lord... le chef de la famille, et comme tel, je veux que tu épouses ma sœur... avec qui j'entends partager également la fortune de mon père, qui est aussi le sien... n'importe à quel titre.

LA MARQUISE, vivement.

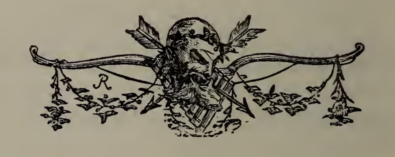
Quoi, monsieur...

TIMOTHÉE, de même.

Ne parlons pas des autres parents... c'est inutile maintenant... personne ne les réclame! restons comme nous sommes; et sans bruit, sans éclat, goûtons, entre nous, dans notre intérieur, le bonheur de la famille, de l'amitié...

PLUMCAKE.

Et de la vertu!... la meilleure de toutes les spéculations.



LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Théatre-Français. — 17 Novembre 1840.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
HENRI DE SAINT-JEAN, vicomte de Bolingbroke.	MM.	MENJAUD.
MASHAM, enseigne au régiment des gardes		MAILLART.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.		FONTA.
THOMPSON, huissier de la chambre de la reine. .		MATHIEN.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.		ROBERT.
LA REINE ANNE	Mmes	PLESSY.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, sa favorite.		MANTE.
ABIGAIL, cousine de la duchesse de Marlborough.		DOZE.
LADY ALBERMALE		PAYRE.

MEMBRES DU PARLEMENT. — SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR.

A Londres, au palais de Saint-James



LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

ACTE PREMIER

Un riche salon du palais de Saint-James. — Porte au fond. — Deux portes latérales. — A gauche une table; à droite, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, entrant par la gauche; MASHAM, dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.

BOLINGBROKE.

Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine... je trouverai les moyens, je vous le jure... et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

LE MARQUIS DE TORCY.

J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon hon-

neur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE.

Vous avez raison... Ils vous diront tous ici que Henri de Saint-Jean est un libertin et un dissipateur ; esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent... je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

LE MARQUIS DE TORCY.

Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir !

(Il sort.)

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, MASHAM.

BOLINGBROKE.

O chances de la guerre et destinée des rois conquérants ! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais de Saint-James une audience de la reine Anne !... et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive... Pauvre marquis de Torcy... si sa négociation ne réussit pas... il en mourra !... tant il aime son vieux souverain... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, dormant.

Ah ! qu'elle est belle !

BOLINGBROKE.

Et la jeunesse, l'âge des illusions ! Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant !

MASHAM, de même.

Oui, je t'aime... je t'aimerai toujours !

BOLINGBROKE.

Il rêve, le pauvre jeune homme ! Eh ! mais, c'est le petit

Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, dormant toujours.

Quel bonheur!... quelle brillante fortune!... c'est trop pour moi!

BOLINGBROKE, lui frappant sur l'épaule.

En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, se levant et se frottant les yeux.

Hein!... qu'est-ce que c'est?... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, riant.

Et qui vous ruine!...

MASHAM.

Vous, à qui je dois tout!... Pauvre écolier, pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours!...

BOLINGBROKE.

Pardieu! mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM.

Pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM.

O ciel! vous êtes malheureux!

BOLINGBROKE.

Non pas!... je suis ruiné, voilà tout! . mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années, les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini!...

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas pu aller plus vite!... Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot... j'y gagne encore!... Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était wigh... vous comprenez que je devais être tory; je me suis jeté dans l'opposition : je lui dois cela!... je lui dois mon bonheur! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés! c'était l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!... le malheur c'est le repos!... Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM.

Eh quoi!

BOLINGBROKE.

Oui... les jours où il fallait conduire ma femme au bal!... Mais maintenant je tiens à rester! je serais désolé de partir!... je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la Chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin, et j'écris le soir... En vain le ministère wigh nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... Seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean ou un article de notre journal l'*Examinateur*. Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi Swift, Prior et Atterbury... A lui

l'épée, à nous la presse! nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre qui épuise le trésor public et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM.

Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE.

Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM.

Ah! vous ne direz pas cela...

BOLINGBROKE.

Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là... il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!... Mais pardon... je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM.

Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE.

Vous-même!... Je vous crois très-discret quand vous êtes éveillé; mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM.

Comment?

BOLINGBROKE.

Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM.

Moi?

BOLINGBROKE.

A moins que ce ne soit la mienne!... auquel cas je ne vous demande rien!... je comprendrai...

MASHAM.

Vous êtes dans l'erreur! je ne connais pas de grande dame! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?

BOLINGBROKE.

Non, vraiment.

MASHAM.

Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine: la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude...

BOLINGBROKE.

Pas possible!

MASHAM.

Oui, monsieur... je vois encore son air insolent et ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine à

qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre d'audience de Sa Majesté !... Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux, et à pied, pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude... qui riait encore... Ah! dans ma rage, je m'élançai vers lui; mais l'équipage avait disparu, et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE.

Et votre fortune !

MASHAM.

Au contraire ! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE.

En vérité ! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux ?

MASHAM.

Aucun !... Il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux... Ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE.

Ah bah !

MASHAM.

Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, riant.

C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous ?

MASHAM.

Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, de même.

Eh bien ! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM.

Comment cela ?

BOLINGBROKE, de même.

Eh! oui : ce protecteur inconnu... est une protectrice...

MASHAM.

Quelle idée !

BOLINGBROKE.

Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...

MASHAM.

Non, monsieur... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE.

Qu'y aurait-il d'étonnant?... La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible... mais à sa cour, on s'amuse beaucoup !... toutes nos ladys ont leurs petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM.

Monsieur !...

BOLINGBROKE.

Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM.

Ah ! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

Après cela... je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les événements... laissez-vous faire ! Ah ! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... Il est clair que ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile...

MASHAM, debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.

Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE.

J'y suis !... l'objet de vos rêves ! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant ?

MASHAM.

Oui, monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE.

Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle, de son côté ?

MASHAM.

Bien moins encore !... orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood...

BOLINGBROKE.

Ah ! mon Dieu !

MASHAM.

Qui vient de faire banqueroute... Elle se trouve sans place et sans ressources.

BOLINGBROKE, se levant.

C'est la petite Abigaïl...

MASHAM.

Vous la connaissez?

BOLINGBROKE.

Parbleu! du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM.

Eh! mais, à la manière dont vous en parlez... est-ce que vous en auriez été amoureux?...

BOLINGBROKE.

Pendant huit jours!... et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre... maintenant surtout... mais j'ai gardé à cette jeune fille... une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais mariés... Mais pour le présent des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et pour l'avenir pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et comme tous les sots il se porte à merveille... mais nous pourrions peut-être à la cour... chercher pour Abigaïl...

MASHAM.

C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

BOLINGBROKE, secouant la tête.

Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM.

J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM.

Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle, ce matin ; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE.

N'importe... l'espoir de vous y trouver... elle y viendra... et tenez... tenez... monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?... la voici.

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, MASHAM.

ABIGAIL.

Monsieur de Saint-Jean !

(Elle se retourne vers Masham à qui elle tend la main.)

BOLINGBROKE.

Lui-même, ma chère enfant ; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile !... la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis !... rencontre bien rare en ce pays !...

ABIGAIL, gaiement.

Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur !... surtout aujourd'hui...

MASHAM.

Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland ?

ABIGAIL.

Vous ne savez pas! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM.

Et vous êtes si joyeuse?

ABIGAIL.

C'est que j'en ai une autre!... plus agréable, je crois... et que je dois...

MASHAM.

A qui donc?

ABIGAIL.

Au hasard.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux!... c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAIL.

Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi pour acheter... or, en achetant des diamants... on cause.

BOLINGBROKE.

Et miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAIL.

Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir : « Ah! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici, vous faites ce que vous voulez. » Si on peut dire cela... moi qui, enchainée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien... trente guinées!... Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : « On

enverra ce bijou à l'hôtel de milady. » Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : « Gardez, gardez, milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai!... » Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, riant.

La grande dame était une friponne.

ABIGAIL.

J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et ce dont pour rien au monde je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci... qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE.

Très-bien.

MASHAM.

Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAIL.

Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider... Enfin j'étais résolue... lorsque hier au soir, une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté... et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter. » Tout en parlant elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin!... Enfin, je lui parlai

de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : « N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter?... » Et je me jetai dans ses bras en lui disant : « Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. » Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici...

MASHAM.

C'est très-singulier...

BOLINGBROKE.

Et ce papier, peut-on le voir?

ABIGAIL, le lui donnant.

Certainement!...

BOLINGBROKE, souriant.

Ah! ah! rien qu'à sa bonté, je l'aurais devinée. (A Abigaïl.) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice?...

ABIGAIL.

Oui vraiment... Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez cette écriture?

BOLINGBROKE, froidement.

Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAIL, avec joie.

La reine!... est-il possible?

MASHAM, de même.

La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protec-

tion!... et son amitié!... voilà votre fortune assurée à jamais!

BOLINGBROKE, passant entre eux deux.

Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance!

ABIGAIL.

C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle!

BOLINGBROKE.

Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant adopter un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut!... c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAIL.

La reine aime donc beaucoup cette duchesse?

BOLINGBROKE.

Elle la déteste!... en l'appelant sa meilleure amie!... et sa meilleure amie le lui rend bien!

ABIGAIL.

Et pourquoi ne pas rompre avec elle... pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable?

BOLINGBROKE.

Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne; et le parti wigh, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement!... La majorité leur est acquise!

et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAIL.

Ah! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous... j'ai quelque espoir!

MASHAM.

Et lequel?

ABIGAIL.

Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE.

Vous, Abigaïl?

ABIGAIL.

Eh! oui vraiment... par mésalliance! un cousin à elle, un Churchill s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM.

Est-il possible?... parente de la duchesse!

ABIGAIL.

Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... mais moi... pauvre fille... qui

ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine...

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois du moins je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine !

ABIGAIL.

Ah ! que de bontés!

MASHAM.

Comment les reconnaître jamais?

BOLINBROKE.

Par votre amitié.

ABIGAIL.

C'est bien peu !

BOLINGBROKE.

C'est beaucoup!... pour moi homme d'Etat... qui n'y croit guère... (Vivement.) Je crois à la vôtre et j'y compte !... (Leur prenant la main.) Entre nous désormais... alliance offensive et défensive !

ABIGAIL, souriant.

Alliance redoutable !

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être, et, grâce au ciel, la journée sera bonne ! deux succès à emporter!... la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur... une lettre que je voudrais à tout prix faire arriver ce matin entre les mains de la reine... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah ! si Abigaïl était nommée ! si elle était reçue parmi les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, vivement.

N'est-ce que cela ?... je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE.

Est-il possible !

MASHAM.

Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (Prenant le journal sur la table à droite.) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé ; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE.

A merveille !... quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette... (Glissant une lettre sous la couverture du journal.) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes...

(Tirant un journal de sa poche.)

ABIGAIL.

Que faites-vous ?

BOLINGBROKE.

Un numéro du journal l'*Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir... et elle en a si peu !... Voilà dix heures, allez, Masham... allez!

MASHAM, sortant par la porte à droite.

Comptez sur moi !

SCÈNE IV.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

Vous le voyez ! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert !

ABIGAIL.

Lui peut-être !... mais moi qui suis si peu de chose !

BOLINGBROKE.

Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes !... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur ! Les Etats sont subjugués ou conduits par des héros, par des grands hommes ; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités ; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment ! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres ; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'Etat, comment j'arrivai à la Chambre, aux affaires, au ministère ?

ABIGAIL.

Non vraiment.

BOLINGBROKE.

Eh bien ! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande ; et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAIL.

Est-il possible ?

BOLINGBROKE, *regardant du côté de l'appartement de la reine.*

Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus !...

ABIGAIL.

Et que pouvez-vous faire ?

BOLINGBROKE.

Attendre et espérer !

ABIGAIL.

Quelque grande révolution ?...

BOLINGBROKE.

Non pas... mais un hasard... un caprice du sort... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAIL.

Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer.

BOLINGBROKE.

Non... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes ! c'est mon système... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAIL, voyant la porte s'ouvrir.

C'est Masham qui revient !

BOLINGBROKE.

Non... c'est mieux encore !... c'est la triomphante et superbe duchesse...

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAIL, à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse s'avance.

Quoi ! c'est là la duchesse de Marlborough ?...

BOLINGBROKE, de même.

Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAIL.

Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (A part et la regardant venir.) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamants.

LA DUCHESSE, qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue.

Monsieur de Saint-Jean !

BOLINGBROKE.

Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE.

Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir.

LA DUCHESSE, montrant le journal qu'elle tient à la main.

Rassurez-vous, monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE.

Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE.

Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, troublé.

Ah ! c'est là...

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur!... l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE.

Où je ne suis pour rien...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Je le sais ! Depuis longtemps votre règne est passé ! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

Adressée à la reine...

LA DUCHESSE.

C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, avec indignation.

Madame !...

LA DUCHESSE.

C'est du devoir de ma charge ! Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire !

BOLINGBROKE.

Je me le rappellerai, madame ; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis ?

LA DUCHESSE.

C'est ce qui vous trompe... je les avais lues... cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE.

Quoi, madame !

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre.

Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart... quel est son nom ?

ABIGAIL, s'avançant et faisant la révérence.

Abigaïl.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ah ! la jolie bijoutière !... C'est vrai... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine ?

ABIGAIL, vivement.

Ah ! Sa Majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE.

Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule... je verrai... j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, à part.

Nous sommes perdus !

LA DUCHESSE.

Vous comprenez, mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, s'avançant.

Elle en a.

LA DUCHESSE, étonnée.

Ah ! monsieur s'intéresse à cette jeune personne !...

BOLINGBROKE.

A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE.

Aussi je l'aurais admise avec plaisir ; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE.

C'est par là qu'elle brille !

LA DUCHESSE.

C'est ce qu'il faudra voir... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas !...

BOLINGBROKE.

Aussi mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journa. l'*Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente, pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, fièrement.

Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à Sa Majesté... à elle seule!... Quant à vous, monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédées pour un sixième payé comptant... j'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette

fois de vouloir m'enrichir... (Souriant.) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la Chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout à l'heure paraît dans le journal du matin... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence, et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire.

(Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAIL.

Eh bien ! qu'en dites-vous?

BOLINGBROKE, gaiement.

Bien joué, vrai Dieu !... très-bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution... Elle ne menace pas ; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable ! surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur !

ABIGAIL.

Non, non... je renonce à tout, il y va de votre liberté !

BOLINGBROKE, *gaiement.*

C'est ce que nous verrons! et par tous les moyens possibles... (*Regardant une pendule qui est sur un des panneaux à droite.*) Ah! mon Dieu! voici l'heure de la Chambre... je ne peux y manquer!... je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance!...

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, puis MASHAM.

ABIGAIL, *prête à partir.*

Belle alliance!... où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant!...

MASHAM, *accourant pâle et effrayé par la porte du fond.*

Ah! grâce au ciel, vous voilà! je vous cherchais.

ABIGAIL.

Qu'y a-t-il donc?

MASHAM.

Je suis perdu!

ABIGAIL.

Et lui aussi!...

MASHAM.

Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAIL.

Qui donc?

MASHAM.

Mon mauvais génie, une fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (Avec rage.) il riait encore!!! Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée... lui, la sienne... et... et... il ne rit plus.

ABIGAIL.

Il est mort!

MASHAM.

Oh! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAIL.

Peine de mort!

MASHAM.

Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAIL.

N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM.

C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAIL.

Dès ce soir.

MASHAM.

Mais vous... mais M. de Saint-Jean?...

ABIGAIL.

Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place!... mais c'est égal... Vous d'abord... Vous avant tout... éloignez-vous!...

MASHAM.

Oui; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire

que je n'aimerai jamais que vous... je voulais vous voir... vous embrasser...

ABIGAIL, vivement.

Alors dépêchez-vous donc!...

MASHAM, se jetant dans ses bras.

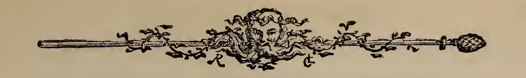
Ah!

ABIGAIL, se dégageant.

Adieu!... adieu!... et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus!

(Tous deux se séparent et s'éloignent.)





ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, THOMPSON.

LA REINE.

Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la Chambre des communes?

THOMPSON.

Oui, madame... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, à part.

Encore des adresses et des discours... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (Haut.) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON.

Oui, madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE.

Et que je ne recevais pas...

THOMPSON.

Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE, posant le papier sur la table.

La duchesse y sera. . cela la regarde ; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (A Thompson.) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON.

Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, vivement.

Qui donc?

THOMPSON.

Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE.

Oh !... et ils sont partis?

THOMPSON.

Oui, madame...

LA REINE.

Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus. M. de Saint-Jean, surtout !... Quand il était au pouvoir. . tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard. — J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé c'est d'une maladresse...

THOMPSON.

Madame la duchesse me l'avait tant recommandé... règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE.

Oh !... c'est la duchesse !... c'est différent ! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON.

C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, la lettre que j'ai remise à votre Majesté.

LA REINE, prenant vivement le papier sur la table.

C'est bien. — Laisse-moi.

(Thompson sort.)

LA REINE, lisant.

« Madame,

« Mes collègues et moi demandions audience à Votre Ma-« jesté ! eux pour affaires d'État, et moi, pour jouir de la « vue de ma souveraine, qui depuis si longtemps m'est in-« terdite. » Pauvre sir Henri ! « Que la duchesse éloigne de « vous ses ennemis politiques, je le conçois ; mais sa défiance « va jusqu'à repousser une pauvre enfant dont la tendresse et « les soins eussent adouci les ennuis dont on accable Votre « Majesté. — On lui refuse la place que vous vouliez lui « donner près de vous, en alléguant qu'elle est sans famille ; « et je vous préviens, moi, qu'Abigaïl Churchill est cousine « de la duchesse de Marlborough. » (S'arrêtant.) Est-il possible !... (Lisant.) « Ce seul fait vous donnera la mesure du « reste... que Votre Majesté en profite et veuille bien en « garder le secret à son fidèle serviteur et sujet... » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout... ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux ! Ah ! quand ne serai-je plus reine, pour être ma maîtresse ! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la couronne, aux Chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici du moins, je ne veux plus obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. (Elle sonne, Thompson paraît.) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier...

vous demanderez miss Abigaïl Courchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi, la reine!... allez!...

THOMPSON.

Oui, madame.

(Il sort.)

LA REINE.

L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne, et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent à me fatiguer... Ah! c'est elle!...

(Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

LA DUCHESSE, qui a remarqué ce mouvement, s'approche de la reine qui reste assise et lui tourne le dos.

Oserais-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?

LA REINE, sèchement.

Mauvaises... je suis souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE.

Sa Majesté aurait eu quelques contrariétés?

LA REINE, de même.

Beaucoup!

LA DUCHESSE.

Mon absence peut-être...

LA REINE, de même.

Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE.

Vous savez donc ce qui se passe ?

LA REINE.

Non vraiment...

LA DUCHESSE.

Une affaire très-grave... très-fâcheuse.

LA REINE.

Ah ! mon Dieu !

LA DUCHESSE.

Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation... Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE.

Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille ! — Nous avions projeté pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté se rassure... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres... Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE.

Ah ! c'est pour cela que vous étiez à Windsor ?...

LA DUCHESSE.

Oui, madame... et vous m'accusiez...

LA REINE.

Moi... duchesse !...

LA DUCHESSE, souriant.

Ah ! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE.

Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE.

Dont je devine la cause... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle...

LA REINE.

Non vraiment...

LA DUCHESSE.

Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... Je connais sa bonté...

LA REINE.

Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu... Car, à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi !...

LA REINE.

Non, duchesse... Je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille... (Tirant la lettre de son sein.) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fille que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, souriant.

En vérité !... rien de mieux alors... et si Votre Majesté veut permettre...

LA REINE, serrant la lettre.

C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !... (Haut.) et celui qui vous la recommande si vivement...

LA REINE.

Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE.

A cela seul... je le devine !... c'est de M. de Saint-Jean.

LA REINE, troublée.

Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, vivement.

C'est lui, madame, j'en suis sûre...

LA REINE.

Eh bien! oui... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, avec une colère qu'elle s'efforce de contenir.

Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, madame, aujourd'hui même, a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (Haut.) Eh! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE.

Que Votre Majesté craint de me la montrer...

LA REINE, avec impatience.

Par égard pour vous. (La lui donnant.) Car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, parcourant la lettre.

N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE.

Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl ?

LA DUCHESSE.

Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

LA REINE.

Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine ?...

LA DUCHESSE.

Si, madame... j'en conviens, je l'avoue hautement; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures ; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion !... Nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie ; et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, avec embarras et à moitié convaincue.

Oui, certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ah ! soyez tranquille sur son sort... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE.

A la bonne heure...

LA DUCHESSE.

Et puis, d'ailleurs, l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE.

Moi?... qui donc?

LA DUCHESSE.

Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le Journal des modes.

LA DUCHESSE.

J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal... qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté.

LA REINE, avec joie.

Ah!... il viendra!

LA DUCHESSE.

Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE.

C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition criaient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE.

C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

C'est juste!

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que, quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, assise, et se tournant vers elle.

Vous êtes si bonne!

LA DUCHESSE, debout près du fauteuil.

Mon Dieu non! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée...

LA REINE, à part.

Après tout, c'est vrai !

LA DUCHESSE.

Et les rois ont si peu d'amis véritables !... d'amis qui ne craignent pas de les fâcher... de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous ? je ne sais ni flatter... ni tromper... je ne sais qu'aimer...

LA REINE.

Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

LA DUCHESSE.

N'est-il pas vrai ?... Qu'importe le caractère ? le cœur est tout... (La reine lui tend la main que la duchesse porte à ses lèvres.) Votre Majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... qui a pensé me faire perdre ses bonnes grâces... et m'a rendue si malheureuse...

LA REINE.

Et moi aussi !

LA DUCHESSE.

Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée.

LA REINE.

Je vous le promets.

LA DUCHESSE.

Ainsi c'est convenu... vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl ?...

LA REINE.

Certainement.

SCÈNE III.

LES MÊMES; THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON.

Miss Abigaïl Churchill !

(Thompson sort après avoir annoncé.)

LA DUCHESSE, à part, et s'éloignant.

O ciel !

LA REINE, avec embarras.

Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAIL.

Votre Majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle.

LA REINE.

C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit : Voyez si cette jeune personne...

LA DUCHESSE.

C'est juste... il faut bien que Votre Majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAIL.

Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est Sa Majesté qui d'elle-même... et dans sa bonté... a daigné me proposer...

LA REINE.

C'est vrai !... mais des raisons majeures, des considérations politiques...

ABIGAIL, souriant.

Pour moi !...

LA REINE.

M'obligent à regret... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est plus moi... c'est ma-

dame la duchesse, votre parente... qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous... loin de Londres... une position honorable... (Avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre.) et j'y compte...

ABIGAIL, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

Je m'en occuperai... dès aujourd'hui... (A Abigaïl.) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine... à qui mon devoir est d'obéir en tout.

LA REINE, à demi-voix, à Abigaïl.

Remerciez-la donc !...

(Abigaïl reste immobile ; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.)

ABIGAIL, à part.

Pauvre femme !

(La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

ABIGAIL, seule, et regardant sortir la reine.

Ah ! que je la plains !... M. de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine... c'est l'autre !... et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle !... Plutôt mourir !... Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs... car depuis hier... depuis le départ d'Arthur... je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (Avec effroi.) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer... et s'il n'a pas

déjà gagné le continent... c'en est fait de ses jours. Ah ! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu !... et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il soit sauvé, qu'il vive ! et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage.

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Et ! pourquoi donc, palsambleu ! moi je ne renonce à rien...

ABIGAIL.

Ah ! monsieur Henri, vous voilà... venez... venez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi... tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est dans ces moments-là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il ?

ABIGAIL.

Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise ..

BOLINGBROKE.

Elle a tenu parole... elle est venue, exacte au rendez-vous.

ABIGAIL, étonnée.

Comment cela ?

BOLINGBROKE.

Ne vous ai-je pas parlé de lord Richard Bolingbroke, mon cousin ?

ABIGAIL.

Non vraiment.

BOLINGBROKE.

Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition ! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la

duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAIL.

Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE.

Il en était le chef. A lui tous les biens... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAIL.

Eh bien ! ce cousin...

BOLINGBROKE, riant.

Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier ?

ABIGAIL.

Vous, monsieur de Saint-Jean?...

BOLINGBROKE.

Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAIL.

Comment cela ?

BOLINGBROKE, lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.

Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAIL.

Et pourquoi donc ?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause ; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence !... c'est la reine.

SCÈNE VI.

ABIGAIL, à droite ; plusieurs SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR viennent se placer près d'elle. Sir HARLEY et les MEMBRES DE L'OPPOSITION, à gauche, se groupent autour de Bolingbroke ; LA REINE, LA DUCHESSE et plusieurs DAMES D'HONNEUR sortent des appartements à droite et se placent au milieu du théâtre.

BOLINGBROKE, cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.

Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAIL, à part.

O ciel !

BOLINGBROKE.

A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins ; et son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois...

LA DUCHESSE.

Permettez...

BOLINGBROKE.

Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras ?... comment ne pas croire que le ministère... (A la duchesse et aux seigneurs qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.) Oui, madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans... leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je

viens déclarer à Sa Majesté que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre... mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi!

LA DUCHESSE, froidement.

Avez-vous terminé?

BOLINGBROKE.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Maintenant voici la vérité... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAIL, à part.

Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE.

Il est malheureusement trop vrai... qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James... lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE.

Avec qui?

LA DUCHESSE.

Avec un cavalier dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE.

Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE.

Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger.

BOLINGBROKE.

Je ne doute point de leur réponse!... les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupa-

ble est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir?

ABIGAIL, à part.

C'est fait de nous!

BOLINGBROKE.

Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés?...

LA DUCHESSE.

Ils le sont!

ABIGAIL, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

LA REINE.

Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse (La remettant à Bolingbroke.) et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire milord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE.

On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE.

Milord et messieurs, êtes-vous satisfaits?

BOLINGBROKE.

On l'est toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en faire entendre.

(La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL suit un instant les Membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre à gauche; BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

A merveille!... mais s'ils croient que c'est fini... ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (Se retournant vers Abigaïl qui, se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil.) Ah! mon Dieu!... qu'avez-vous donc?

ABIGAIL.

Ce que j'ai!... vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE.

Comment cela?

ABIGAIL.

Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter... de faire condamner...

BOLINGBROKE.

Eh bien?...

ABIGAIL.

Eh bien... c'est Arthur!

BOLINGBROKE.

Quoi?... ce duel... cette rencontre...

ABIGAIL.

C'était avec lord Bolingbroke votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, poussant un cri.

J'y suis!... l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale.

ABIGAIL.

Qui vous prescrit de l'arrêter.

BOLINGBROKE, vivement.

L'arrêter!... allons donc! Celui à qui je dois tout, un titre et des millions! Non... non... je ne suis pas assez grand seigneur pour cela. (Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.) Et plutôt, morbleu... (S'arrêtant.) O ciel!... et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous... c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAIL.

Que faire? mon Dieu!...

BOLINGBROKE, gaiement.

Parbleu!... je ne ferai rien... que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin!

ABIGAIL.

Ah! que vous êtes bon!... que vous êtes aimable... C'est bien, c'est à merveille... Et comme, depuis hier qu'il nous a quittés, il doit être loin maintenant... (Poussant un cri en apercevant Masham.) Ah!...

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, l'apercevant.

C'est fait de nous!... Malheureux! qui vous ramène?... pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, tranquillement.

Je ne suis jamais parti.

ABIGAIL.

Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM.

Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait... vous comprenez... je m'arrêtai et lui dis : (Portant la main à son épée.) « Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres, me dit-il, les voici, » et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAIL.

Eh bien?

MASHAM.

Eh bien!... c'est à confondre!... c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE.

Est-il possible!

ABIGAIL.

Une pareille récompense!...

MASHAM.

Après ce que je venais de faire!... « Demain matin, con-

tinue mon jeune officier, vous remercierez la reine ; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps... tous nos camarades du régiment ; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène !... » Que répondre ?... Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons, me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAIL.

Et vous l'avez suivi ?

MASHAM.

A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAIL.

Malheureux !...

MASHAM.

Pourquoi cela ?

BOLINGBROKE.

Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer. Qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM.

Que dites-vous ?

BOLINGBROKE.

Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu ; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, *lui présentant son épée.*

Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE.

Eh ! non... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAIL.

Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE.

Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAIL.

Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE.

Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM.

Ce matin il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE.

Tant pis!...

MASHAM.

De plus... voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAIL.

Une lettre de qui?

MASHAM.

De mon protecteur inconnu! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'HUISSIER, paraissant à la porte des appartements de la reine.

Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM.

La reine qui m'attend... (Remettant à Abigaïl la lettre et à Boling broke la boîte.) Tenez... et voyez...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAIL.

Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE.

Lisons!

ABIGAIL, *lisant la lettre.*

« Vous êtes officier! j'ai tenu ma parole... tenez la vôtre « en continuant à m'obéir; tous les matins montrez-vous à la « chapelle, et tous les soirs au jeu de la reine. Bientôt vien- « dra le moment où je me ferai connaître... D'ici là, silence « et obéissance à mes ordres; sinon, malheur à vous!... »

ABIGAIL.

Et quels ordres, je vous le demande?

BOLINGBROKE.

Celui de ne pas se marier.

ABIGAIL.

Une protection à ce prix-là, c'est terrible.

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez, peut-être!

ABIGAIL.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE, *souriant.*

C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAIL.

Un ami de son père!... un lord!

BOLINGBROKE, *de même.*

Je parierais plutôt pour une lady!

ABIGAIL.

Allons donc! Lui, Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAIL.

Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, gaiement.

Ah! il y a un post-scriptum!

ABIGAIL, lisant avec émotion.

« J'envoie à M. le capitaine Masham les insignes de son « nouveau grade. »

BOLINGBROKE, ouvrant la boîte qu'il tient.

Des ferrets en diamants d'un goût et d'une magnificence... c'est bien cela.

ABIGAIL, les regardant.

O ciel!... je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! Ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi, la semaine dernière...

BOLINGBROKE.

A qui?... parlez!

ABIGAIL.

Oh! je ne le puis!... je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE.

Que vous importe! s'il ne l'aime point, s'il ne se doute même pas?...

ABIGAIL.

Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, la tenant par la main.

Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours!

ABIGAIL.

Pourquoi donc?

BOLINGBROKE.

Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame!... Et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAIL.

Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE.

Et quelle est-elle donc?

ABIGAIL, montrant la duchesse qui entre par la galerie à droite.

La voici!

BOLINGBROKE, vivement et lui prenant la lettre qu'elle tient.

La duchesse!... (A Abigaïl qu'il renvoie.) Laissez-nous... laissez-nous...

ABIGAIL.

Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, la poussant par la porte à gauche.

Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!... (A part.) O fortune, tu me devais cette revanche...

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. Elle entre rêveuse. Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.

LA DUCHESSE.

Ah! c'est vous, milord... je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE.

Oserais-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE.

Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE.

Aucun encore!... et vous, madame?

LA DUCHESSE.

Pas davantage...

BOLINGBROKE, à part.

Tant mieux.

LA DUCHESSE.

Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE.

D'abord m'acquitter de tout ce que je vous dois! la reconnaissance m'en faisait un devoir! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

C'était beaucoup!... je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!... Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, souriant.

Mais si vraiment!... pour vous!

BOLINGBROKE.

Non, madame : vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car

grâce à elle on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute ! Je ne le regrette pas et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE.

Je comprends ! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE.

Au contraire... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE.

La paix entre nous !... c'est difficile.

BOLINGBROKE.

Eh bien ! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures !

LA DUCHESSE.

A quoi bon ?... Vous pouvez quand vous voudrez commencer l'attaque dont vous m'avez menacée ; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente ; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume !

BOLINGBROKE.

C'est fort généreux ; mais je doute qu'elle accepte !

LA DUCHESSE.

Pour quelle raison, s'il vous plaît ?

BOLINGBROKE.

Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, avec ironie.

A cause de vous peut-être ?

BOLINGBROKE, avec fatuité.

C'est possible !

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh! mais... je commence à le croire!... l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (Souriant.) Là vraiment, milord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE.

Quand ce serait?...

LA DUCHESSE, de même.

Je le voudrais!

BOLINGBROKE.

Et pourquoi?

LA DUCHESSE, de même.

Un homme d'État amoureux, il est perdu!... il n'est plus à craindre!...

BOLINGBROKE.

Je ne vois pas cela!... Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. — Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (Geste de la duchesse.) C'est intéressant, n'est-ce pas, madame?... Eh bien! ce n'est rien encore! — Dernièrement, et par son mari qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gar des, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, avec embarras.

Ce n'est guère vraisemblable... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE.

Les voici!... ainsi que la lettre qui les accompagnait. (A demi-voix.) Vous comprenez qu'à nous deux... car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame!... Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des Chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves... mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver... mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur!...

BOLINGBROKE, changeant de ton.

Madame la duchesse!... parlons sans métaphore. — Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE.

Ah! s'il était vrai!...

BOLINGBROKE.

Entre nous, point de promesses, ni de protestations. — Des faits! — Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE.

A l'instant...

BOLINGBROKE.

Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain... dès ce soir...

LA DUCHESSE.

Ah ! vous vous méfiez de moi et de ma parole ?

BOLINGBROKE.

Ai-je tort ?

LA DUCHESSE.

La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, galamment.

Non ! car je vous trouve charmante !... et si au lieu d'être dans les camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde !

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

BOLINGBROKE.

Rien de plus vrai ! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! donnez-m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE.

Laquelle ?

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous découvert ce secret ?

BOLINGBROKE.

Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE.

Que je devine !... Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure... vous avez acheté à prix d'or... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, souriant.

C'est possible.

LA DUCHESSE.

Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance !

BOLINGBROKE.

Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE.

Avec tous !

BOLINGBROKE.

Ce soir, la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ce soir, cette lettre...

BOLINGBROKE.

Je le promets, — trève loyale et franche pour aujourd'hui !...

LA DUCHESSE.

Soit ! (Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres.) (A part.) Et demain la guerre !...

(Elle sort par la porte à droite et Bolingbroke par la porte à gauche.)





ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, tenant un livre, et LA REINE, ayant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite. — Abigaïl reste debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite, près du guéridon.

ABIGAIL.

Je ne puis revenir de mon bonheur, et quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE.

Ah ! ce n'est pas sans peine !... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps ; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé !

ABIGAIL.

Vous avez parlé à la duchesse en reine !

LA REINE, naïvememt.

Non, je ne lui ai rien dit ; mais elle a bien vu à ma froi-

deur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté... et, exprès pour la punir... j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais !

ABIGAIL.

Que de bontés ! (Montrant le livre qu'elle tient à la main.) Votre Majesté veut-elle ?... (La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. — Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.) Histoire du parlement !...

LA REINE, avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre.

Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même ! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAIL, toujours le livre à la main.

Les reines s'ennuient donc ?

LA REINE, lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon, qui est près d'elle.

A périr !... Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides ! Avec eux j'écoute... avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes !

ABIGAIL.

Pas toujours !... je suis si triste parfois !

LA REINE.

Ah ! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère, qu'ils ont exilé... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas !

ABIGAIL.

Ah! c'est affreux.

LA REINE.

N'est-ce pas?... Et pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et depuis ce moment-là ,toi qui as su me comprendre,je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAIL.

Ah! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne.

LA REINE.

Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places; ils en veulent tous! et tous la même... tous la plus belle!

ABIGAIL.

Eh bien! donnez-leur des honneurs et du pouvoir... moi je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, se levant et jetant son ouvrage sur le guéridon.

Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAIL.

Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre.

LA REINE.

Tais-toi... tais-toi!... C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non... j'ai préféré ma liberté... j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon...

ABIGAIL.

Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même... ni aimer personne?

LA REINE.

Non vraiment!

ABIGAIL.

Comment!... en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, souriant.

Le parlement le défend.

ABIGAIL.

Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage... vous, la reine!

LA REINE.

Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne le crois!

ABIGAIL, vivement.

A la bonne heure!

LA REINE.

Je plaisante!... C'est, comme tu le disais. . un rêve! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAIL.

Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, souriant.

Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAIL.

C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE.

Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole... et lui, jamais... C'est tout simple... à la reine!

ABIGAIL.

C'est vrai... c'est gênant d'être reine! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être!... Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement!

LA REINE.

Tu as raison!... ici il n'y a pas de dangers! et ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!... toi, jamais!...

ABIGAIL.

Ah! mon Dieu!...

LA REINE.

Qu'as-tu donc?

ABIGAIL.

C'est que justement j'ai une demande à vous adresser, une demande très-importante de la part...

LA REINE.

De qui?...

ABIGAIL.

De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!... ses intérêts que j'oubliais!... et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, avec émotion.

Masham!...

ABIGAIL.

L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. — Imaginez-vous, madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré dans son voyage en France un digne gentilhomme... un

ami... qui lui avait rendu les plus grands services... et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE.

Une place?... un titre?...

ABIGAIL.

Non... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE.

C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations, je vais donner son nom. (Passant près de la table à gauche et s'asseyant pour écrire.) Quel est-il?

ABIGAIL.

Le marquis de Torcy.

LA REINE, vivement.

Tais-toi!

ABIGAIL.

Et pourquoi donc?

LA REINE, toujours assise.

Un seigneur que j'estime, que j'honore!... mais un envoyé de Louis XIV, et si l'on savait même que tu as parlé pour lui...

ABIGAIL.

Eh bien?

LA REINE.

Eh bien!... il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences... c'est l'amitié la plus fatigante... et si je voyais le marquis...

ABIGAIL.

Mais lord Bolingbroke y compte... il y attache une importance... il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir!

LA REINE.

En vérité!

ABIGAIL.

Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine... vous le voudrez, n'est-ce pas ?

LA REINE, avec embarras.

Certainement... je le voudrais...

ABIGAIL, vivement.

Vous promettez?

LA REINE.

Mais c'est que... silence!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAIL.

LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

Voici, madame, des dépêches du maréchal... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke...

(Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.)

LA REINE.

Eh! bien... achevez.

LA DUCHESSE, montrant Abigaïl.

J'attends que mademoiselle soit sortie.

ABIGAIL, s'adressant à la reine.

Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, avec embarras.

Non... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner... (Avec une sécheresse affectée.) Prenez un livre. (A la duchesse d'un air gracieux.) Eh bien! duchesse?...

LA DUCHESSE, avec humeur.

Eh bien! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides seront votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement

tranchée, et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE.

Certainement.

LA DUCHESSE.

Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre, en votre nom, que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passeports...

ABIGAIL, près du guéridon à droite où elle est assise et laissant tomber son livre.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous?

ABIGAIL, regardant la reine d'un air suppliant.

Ce livre... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, à la duchesse.

Il me semble, cependant... que sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE.

L'entendre... le recevoir... pour que la majorité incertaine et flottante se tourne contre nous et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE.

Vous croyez?...

LA DUCHESSE.

Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, effrayée, et avec humeur.

Eh! non, mon Dieu ! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà!

(Elle va s'asseoir près de la table à gauche.)

LA DUCHESSE.

A la bonne heure!... Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

LA REINE.

C'est bien!

LA DUCHESSE.

Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle !

LA REINE.

A merveille... je vous remercie!...

LA DUCHESSE, à part.

Enfin !

(Elle sort.)

ABIGAIL, qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon.

Pauvre marquis de Torcy... nous voilà bien !

(Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.)

LA REINE, à gauche et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.

Ah! quel ennui! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques?... et ces dépêches du maréchal... qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre!

(Elle parcourt le rapport.)

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.

ABIGAIL.

Eh! mon Dieu, que voulez-vous?

MASHAM, à voix basse.

Une lettre de notre ami!

ABIGAIL.

De Bolingbroke!... (Lisant vivement.) « Ma chère enfant... « Puisque la fortune vous sourit, je conseille à vous et à « Masham de parler au plus tôt de votre mariage à la reine. « Mais pendant que vous êtes en faveur... moi, je suis « perdu!... Venez à mon aide!... Je suis là... je vous « attends!... il y va de notre salut à tous. » Ah! j'y cours.

(Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.)

SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.

Qu'est-ce? (Masham s'arrête.) Ah! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham!

MASHAM.

Oui, madame... (A part.) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE.

Que voulez-vous?

MASHAM.

Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE.

A la bonne heure!... vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien!...

MASHAM.

C'est vrai, madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE.

Qui vous rend plus hardi?

MASHAM.

La position où je me trouve... et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE.

Dans ce moment, c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, respectueusement.

Je me retire!...

LA REINE.

Non!... je dois avant tout justice à mes sujets; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes... et la vôtre a rapport sans doute à votre grade?

MASHAM.

Non, madame!

LA REINE.

A votre avancement?...

MASHAM.

Oh! non, madame, je n'y pense pas!

LA REINE, souriant.

Ah!... et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM.

Pardon... madame!... je crains que ce ne soit manquer e respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets...

LA REINE, gaiement.

Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez.

je vous prie ! (Lui tendant la main.) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, portant la main à ses lèvres.

Ah ! madame !...

LA REINE, retirant sa main, avec émotion.

Eh bien?...

MASHAM.

Eh bien ! madame... j'avais déjà et sans m'en douter un protecteur puissant.

LA REINE, faisant un geste de surprise.

Ah ! bah !

MASHAM.

Cela vous étonne ?...

LA REINE, le regardant avec bienveillance.

Non !... cela ne m'étonne pas...

MASHAM.

Ce protecteur... qui jamais ne s'est fait connaître... me défend sous peine de sa colère...

LA REINE.

Eh bien !... vous défend...

MASHAM.

De jamais me marier !

LA REINE, riant.

Vous !... vous avez raison... c'est une aventure !... et des plus intéressantes... (Avec curiosité.) Achevez, achevez... (Se retournant avec humeur, vers Abigaïl qui rentre.) Qu'est-ce donc ?... qui se permet d'entrer ainsi ?...

SCÈNE V.

LES MÊMES; ABIGAIL.

LA REINE.

Ah! c'est toi, Abigaïl?... plus tard je te parlerai.

ABIGAIL.

Eh! non, madame, c'est sur-le-champ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté!

LA REINE, avec humeur.

Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses!... Que me veut-on?... quelle est cette personne?

ABIGAIL.

Lord Bolingbroke.

LA REINE, avec effroi et se levant.

Bolingbroke!...

ABIGAIL.

Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante!

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (Haut.) C'est impossible... la duchesse va venir.

ABIGAIL.

Eh bien! avant qu'elle revienne!

LA REINE.

Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État!... D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien!

ABIGAIL.

Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter...

LA REINE.

Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui?... Qu'avez-vous fait?

ABIGAIL.

Punissez-moi, madame, car le voici!

LA REINE, avec colère et traversant le théâtre.

Laissez-nous!

ABIGAIL, à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre et à voix basse.

Elle est mal disposée!

MASHAM, de même.

Et vous n'y pourrez rien!

BOLINGBROKE.

Qui sait?... le talent... ou le hasard!... celui-là surtout!...

(Abigaïl et Masham sortent.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, LA REINE qui a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.

LA REINE, à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.

Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE.

Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, se levant.

Ah ! je m'en doutais !... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... J'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile ; les passeports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE.

Ils ne le sont pas encore ! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE.

Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse pour cette signature... elle va venir a trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE.

Je comprends...

LA REINE.

Ce seraient de nouvelles scènes !... de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE.

Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon, madame ! je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent ?... Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter. (La reine, qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.) Un quart d'heure, madame, un quart d'heure !... c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays : son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque

jour, le présent dévorant l'avenir... et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts... Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre ?

LA REINE.

Permettez, milord !...

BOLINGBROKE, *continuant.*

Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite les vaincus n'en ont perdu que huit mille ? Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui ; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés ?... Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas !

LA REINE.

Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, *s'animant.*

Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE.

Non... non... laissez-moi l'ignorer !... il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, à part.

Oh ! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère ? (Haut.) Quoi! madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de nos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, écoutant et croyant entendre la duchesse.

Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... on vient...

BOLINGBROKE.

Non, madame... (Continuant avec chaleur.) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE.

Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE.

Voilà cependant la vérité !... Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici... Arthur Masham, peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, avec émotion.

Masham... que dites-vous ?

BOLINGBROKE.

Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, tremblante.

Lui !... Masham !...

BOLINGBROKE, prêt à sortir.

Lui... ou tout autre, qu'importe ?

LA REINE, avec colère.

Ce qu'il importe, dites-vous ?... (Se levant vivement.) Si l'on

m'abuse, si l'on me trompe !... si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers... Non, non... il faut que tout s'explique ! Restez, milord, restez; moi, la reine, je veux... je dois tout savoir !

(Elle va regarder du côté de la galerie à droite et revient.)

BOLINGBROKE, à part pendant ce temps.

Est-ce que par hasard... le petit Masham?... O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous !

LA REINE, avec émotion.

Eh bien ! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse....

BOLINGBROKE, observant la reine.

Désire la continuation de la guerre...

LA REINE, de même.

Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, de même.

Oui, madame...

LA REINE.

Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE.

J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE.

Lesquelles ?

BOLINGBROKE, vivement.

D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour, dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE.

C'est vrai !

BOLINGBROKE, de même.

C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE.

C'est vrai !

BOLINGBROKE.

Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE.

Oui, oui, vous avez raison, sous prétexte que moi-même, je le voulais... je le désirais... (Vivement.) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu... dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE.

Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE.

Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, près de la reine et presque à son oreille.

C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination ! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux loisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre !... (Avec intention.) la guerre qui fait sa gloire, sa fortune... et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition... servent en même temps ses amours !... (Voyant le geste de colère de la reine.) Oui, madame...

LA REINE.

Silence !... c'est elle !...

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine et reste stupéfaite.

Bolingbroke !...

(Bolingbroke s'incline et salue.)

LA REINE, qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.

Qu'est-ce, milady?... Que voulez-vous?

LA DUCHESSE, lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.

Les passeports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, sèchement.

C'est bien!...

(Elle jette les papiers sur la table.)

LA DUCHESSE.

Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

LA REINE, de même et allant s'asseoir à la table à gauche.

Très-bien!... Je lirai... j'examinerai.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même... et ce matin...

LA REINE.

Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, avec colère et regardant Bolingbroke.

Ah! je devine sans peine!... et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment!

LA REINE, cherchant à se contenir.

Que voulez-vous dire?... et quelle influence? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, debout près de la table et à droite de la reine.

Nous le savons tous!...

LA REINE.

On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue... dès qu'il s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus.

BOLINGBROKE.

C'est parler en reine...

LA REINE, *s'animant.*

Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE.

Madame !...

LA REINE, *s'animant de plus en plus.*

Tout calculé... il est constant qu'à la bataille de Hœchstædt, ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE.

Mais, permettez...

LA REINE, *se levant.*

Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même ?... Non, madame la duchesse... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres ! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'Etat.

LA DUCHESSE.

Un mot seulement...

LA REINE.

Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (*A Abigaïl qui vient d'entrer par la porte à droite.*) Viens, partons !

ABIGAIL.

Comme Votre Majesté est émue !

LA REINE, *à demi-voix et l'amenant sur le bord du théâtre.*

Ce n'est pas sans raison !... Il est un mystère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAIL, *gaiement.*

Qui ?... l'inconnu ?

LA REINE.

Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde !

ABIGAIL, de même.

Pour cela, il faut le connaître !

LA REINE, se retournant et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond et lui présente ses gants et sa bible, dit tout bas à Abigaïl.

Tiens, le voici !

ABIGAIL, immobile de surprise.

O ciel !

BOLINGBROKE, qui est passé près d'elle.

La partie est superbe !

ABIGAIL.

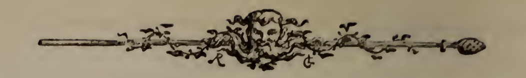
Elle est perdue !...

BOLINGBROKE.

Elle est gagnée !

(La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la bible, fait signe à Abigaïl de la suivre. — Toutes deux s'éloignent. — La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort. Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.)





ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE.

C'est inouï!... Pour la première fois de sa vie elle avait une volonté!... une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?... Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?... (D'un air de mépris.) Allons donc! (Après un instant de silence.) Je le saurai!... En attendant et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!... et il a fallu employer les grands moyens!... Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la Chambre... si le marquis partait!... et j'ai ses passeports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe!... Mais tout en signant, la reine qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit... une colère secrète et concentrée qu'elle n'o sait laisser éclater... (En riant.) Décidément elle déteste sa favorite!... je le sais et c'est ce qui fait ma force!... La faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!... mais quand elle

l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?... Ah! notre jeune officier.

SCÈNE II.

MASHAM, LA DUCHESSE.

MASHAM.

C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi?... N'importe... ayons-en toujours peur... de confiance! (Il la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM.

Oui, milady. (A part.) Ah! mon Dieu! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE.

Quels titres aviez-vous à cette nomination?

MASHAM.

Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE.

C'est bien!... j'aime cette réponse, et je vois que milord a eu raison de vous nommer...

MASHAM.

Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre.

LA DUCHESSE.

Il vous l'accordera; parlez.

MASHAM.

Est-il possible ?

LA DUCHESSE.

Quelle est cette faveur?

MASHAM.

C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE.

Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM.

Ah! madame... tant de bontés!... vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE.

Eh ! qui donc ?

MASHAM.

Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE.

Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer?

MASHAM.

Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, le regardant avec bienveillance.

C'est bien ! Masham, je suis contente de vous. (Lui faisant signe d'avancer.) Approchez.

MASHAM, à part.

Quels regards pleins de bonté ! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

MASHAM.

Oui, milady. (A part.) Que peut-elle me vouloir ?

LA DUCHESSE.

Il s'agit d'une mission importante dont la reine m'a chargée

et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM.

Un coupable ?

LA DUCHESSE.

Oui, un crime audacieux et qui ne mérite point de grâce, a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que du reste j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

A été assassiné !

MASHAM, avec indignation.

Non, madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme, insulté dans son honneur.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer, vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM.

Ne poursuivez personne, madame, car c'est moi!...

LA DUCHESSE.

Vous, Masham !

MASHAM.

Moi-même.

LA DUCHESSE, vivement et lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous !... taisez-vous !... que tout le monde l'ignore! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la ccur et à la maison de la reine!... (Vivement.) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé

loyalement... vous me l'avez dit ; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat... dont elle semble la récompense...

MASHAM.

C'est vrai !

LA DUCHESSE.

Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM.

Est-il possible !... un pareil intérêt !...

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment : il faut partir pour l'armée.

MASHAM.

Ah ! que je vous remercie !

LA DUCHESSE, avec émotion.

Pour peu de jours, Masham... le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai pour le maréchal des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM.

A quelle heure ?

LA DUCHESSE.

Après le cercle de la reine... ce soir !... Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie !

MASHAM.

Je vous le jure ! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais... Ah ! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE.

Ce soir vous me direz cela... Du silence ! on vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ABIGAIL, entrant tout émue par la porte à droite.

ABIGAIL.

Seul avec elle... un tête-à-tête!...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette Abigaïl, que je rencontrerai sans cesse. (Haut.) Qui vous amène?... que voulez-vous?... que demandez-vous?

ABIGAIL, troublée et les regardant tous deux.

Rien... je ne sais pas... je craignais... (Rappelant ses idées.) Ah!... si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, madame...

LA DUCHESSE.

C'est bien... je me rendrai chez elle plus tard...

ABIGAIL.

A l'instant même, madame, car la reine vous attend!

LA DUCHESSE, avec colère.

Eh bien! dites à votre maîtresse...

ABIGAIL, avec dignité.

Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre.

(La duchesse fait un geste de colère, puis elle se contient et sort.)

SCÈNE IV.

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM.

Y pensez-vous, Abigaïl? lui parler ainsi!

ABIGAIL.

Pourquoi pas?... j'en ai le droit. Et vous, monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense?

MASHAM.

Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAIL.

Si méchante!... je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM.

Eh bien! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection.

ABIGAIL.

Sa protection!... Comment! qui vous a dit?...

MASHAM.

Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAIL, sèchement.

A quoi bon?... M. de Saint-Jean n'est-il pas là?... Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, étonné.

Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion?...

ABIGAIL.

Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM.

Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée...

ABIGAIL, poussant un cri.

Vous faire tuer!... pour vous soustraire au danger... Et

vous croyez que cette femme-là vous aime !... (Se reprenant.) non je veux dire... vous porte intérêt... vous protége.

MASHAM.

Oui, sans doute... je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir, chez elle...

ABIGAIL.

Vous avez dit cela, malheureux !...

MASHAM.

Où est le mal ?

ABIGAIL.

Et vous irez ?

MASHAM.

Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAIL, avec joie.

En vérité !... (A part.) Et moi qui le soupçonnais... (Haut et avec émotion.) Pardon, Arthur... ce que vous me dites là est bien...

MASHAM.

N'est-ce pas?... et ce soir chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAIL,

Non... non, je vous en conjure... ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte...

MASHAM.

Y pensez-vous? c'est l'offenser... c'est nous perdre !

ABIGAIL.

N'importe !... cela vaut mieux...

MASHAM.

Et pour quelle raison ?...

ABIGAIL, avec embarras.

C'est que... ce soir et à peu près à la même heure... la reine

m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être !... ce n'est pas sûr !

MASHAM.

Je comprends !... et alors j'irai chez la reine...

ABIGAIL.

Non, vous n'irez pas non plus !

MASHAM.

Et pourquoi donc ?

ABIGAIL.

Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi ! car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ABIGAIL.

Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous, comme je vous aime ?

MASHAM.

Plus que ma vie...

ABIGAIL.

C'est ce que je voulais dire !... Eh bien ! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM.

Je vous le jure !

ABIGAIL.

Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM.

Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAIL, vivement.

Encore moins !...

MASHAM.

C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant...

ABIGAIL, à part.

Il appelle cela de la bienveillance !

MASHAM.

Elle m'a tendu gracieusement sa belle main... que j'ai baisée. (A Abigaïl.) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée ?...

ABIGAIL.

Non... (A part.) Elle ne m'avait pas dit cela ! (Haut.) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine... je suis comblée de ses bontés, de son amitié, et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici, à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, avec colère.

Ah ! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs... On veut nous séparer, nous désunir... vous ravir à mon amour...

ABIGAIL.

Oui, c'est à peu près cela. Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir ! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM.

Vous croyez ?...

ABIGAIL.

Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez !

MASHAM, étonné.

Moi !...

ABIGAIL.

Ah ! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM.

Et je tiendrai tous mes serments !

(Il lui baise la main et sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

ABIGAIL, pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.

Ah ! Arthur !... que je t'aime !... plus qu'autrefois... plus que jamais ! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh ! non, je l'aimerais sans cela ! (On frappe encore à la porte à gauche.) Et milord que j'oubliais... je perds la tête...

(Elle va ouvrir la porte à Bolingbroke.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, entrant gaiement.

J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAIL, sans l'écouter.

Oui... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi ! Mais venez, ou tout est perdu !

BOLINGBROKE.

O ciel !... est-ce que le marquis de Torcy ?...

ABIGAIL, se frappant la tête.

Ah ! c'est vrai !... je n'y pensais plus !... La duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé !...

BOLINGBROKE, avec effroi.

Le départ de l'ambassadeur!...

ABIGAIL.

Oh! ce n'est rien encore!... imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE.

Le marquis s'éloigne de Londres...

ABIGAIL, sans l'écouter.

Dans vingt-quatre heures! (Avec force.) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, avec colère.

Et la duchesse...

ABIGAIL, vivement.

La duchesse n'est pas la plus à craindre!... un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE.

Pour qui?

ABIGAIL.

Pour Masham!...

BOLINGBROKE, avec impatience.

Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux!... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAIL.

Et moi, je vous parle des miens! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir!

BOLINGBROKE.

Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle!

ABIGAIL.

Comme l'amour!

BOLINGBROKE.

Eh bien! voyons? Vous dites donc que la reine a signé.

ABIGAIL, avec impatience.

Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE.

Je sais!... et la voilà au mieux avec la duchesse!

ABIGAIL, de même.

Non... elle la déteste... elle lui en veut... j'ignore pourquoi... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, vivement.

Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible!... Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui? que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela?

ABIGAIL, d'un air distrait.

Je crois que oui... je n'en suis pas sûre!... Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE.

C'est juste... voyons cet autre sujet.

ABIGAIL.

Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien! ce n'était rien!... une autre encore... une autre grande dame... (Avec embarras.) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, à part.

Pauvre enfant!... elle croit me l'apprendre. (Haut.) Comment le savez-vous?

ABIGAIL.

C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus!

BOLINGBROKE, avec intention.

J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne... duchesse ou marquise, aime aussi Masham?

ABIGAIL.

C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi je n'avais que celui-là!... Et comment le défendre... moi, pauvre fille!... comment le disputer à deux grandes dames?

BOLINGBROKE.

Tant mieux!... c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAIL, étonnée.

Si vous pouvez me prouver cela?

BOLINGBROKE.

Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut; les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous?

ABIGAIL.

A peu près... Mais le danger, le voici! La duchesse a donné rendez-vous à Masham, ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE.

Très-bien...

ABIGAIL, avec impatience.

Eh! non, monsieur, c'est très-mal!

BOLINGBROKE.

C'est ce que je voulais dire!

ABIGAIL.

Et en même temps l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE.

Que vous disais-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous!

ABIGAIL.

A aucun, je l'espère!... Heureusement, cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir au moment même... si elle sera libre; car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer...

BOLINGBROKE, froidement.

Son mari?

ABIGAIL, vivement.

C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE.

Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAIL.

Dans ce cas-là, pour prévenir moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau!

BOLINGBROKE.

Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez!

ABIGAIL.

Mot pour mot.

BOLINGBROKE.

C'est facile à comprendre.

ABIGAIL.

Que trop!... Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?... Car je ne veux pas qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre!

BOLINGBROKE.

Y pensez-vous?

ABIGAIL.

Oh! pour moi, peu m'importe!... mais pour lui... plus j'y réfléchis!... Ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté... Que faut-il faire?... Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous!

BOLINGBROKE, qui pendant ce temps a réfléchi, lui prend vivement la main.

Et vous avez raison! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous!... Le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine!

ABIGAIL, avec impatience.

Eh! monsieur...

BOLINGBROKE, vivement.

Nous sommes sauvés! Masham, aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAIL.

Ah! Bolingbroke!... si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière!... On ouvre chez la reine... partez! si l'on vous voyait!...

BOLINGBROKE, froidement, apercevant la duchesse.

Je puis rester, on m'a vu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; LA DUCHESSE, sortant de l'appartement à droite. — La Duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique. — Abigaïl la lui rend et sort. — Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.

BOLINGBROKE, avec ironie.

Grâce au ciel ! la voix du sang agit enfin ! et vous voilà à merveille avec votre parente ! cela me donne de l'espoir pour moi !

LA DUCHESSE, de même.

En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer.

BOLINGBROKE, galamment.

J'ai déjà commencé ! et vous, madame ?

LA DUCHESSE.

Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE.

Vous pourriez ajouter pour ma loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour !

LA DUCHESSE.

Et moi, les miennes ! j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête à tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE.

Comment vous rien cacher ? vous avez tant d'esprit !

LA DUCHESSE.

J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss

Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, madame, que je devais m'adresser... et je le fais... (S'approchant de la table et y prenant une lettre imprimée.) Voici les lettres d'invitation que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service...

LA DUCHESSE, riant.

Vraiment, milord !... un service... à vous ?

BOLINGBROKE.

Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble ! Tout l'avantage pour vous... trois cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE.

Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet ?... Je le préviens que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke votre femme .. (A demi-voix et en confidence.) je les ai obtenues de lord Evandale...

BOLINGBROKE, de même et souriant.

Au prix coûtant, sans doute ?

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

N'importe le moyen !... vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte ! au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Qui me sera agréable?

BOLINGBROKE, souriant.

Je ne le pense pas! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (A demi-voix.) Vous avez une rivale!

LA DUCHESSE, vivement.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE.

Il y a une lady à la cour, une noble dame qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

LA DUCHESSE, tremblante de colère.

Vous me trompez...

BOLINGBROKE, froidement.

Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE.

O ciel!

BOLINGBROKE.

C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, madame.

(Il veut sortir par la porte à gauche.)

LA DUCHESSE, avec colère et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.

Ce que vous disiez tout à l'heure... le lieu... du rendez-vous?... le signal?... parlez!

BOLINGBROKE, lui présentant la plume qu'il prend sur la table.

Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy. (La duchesse se met vivement à la table.) Invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme

avec moi... (Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. — Un valet de pied paraît. Il lui donne la lettre.) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade, vis-à-vis du palais... (Le valet de pied sort.) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE.

Eh bien! milord... cette personne...

BOLINGBROKE.

Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE.

Lady Albermale, ou lady Elworth... j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, avec intention.

J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, avec impatience.

Achevez... achevez, de grâce!

BOLINGBROKE.

Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE.

Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE.

Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, avec colère.

Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, à part.

J'y compte bien!

LA DUCHESSE.

Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE.

Modérez-vous... voici la reine et ses dames...

SCÈNE VIII.

LA REINE, LADY ALBERMALE et LES DAMES de sa suite entrant par la porte à droite; SEIGNEURS DE LA COUR et MEMBRES DU PARLEMENT entrant par le fond. — Les Dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite; ABIGAIL et quelques DEMOISELLES D'HONNEUR se tiennent debout derrière elles. — A gauche et sur le devant du théâtre, BOLINGBROKE et quelques MEMBRES DE L'OPPOSITION. — A droite, LA DUCHESSE observant toutes les Dames. — Du même côté, MASHAM et quelques OFFICIERS.

LA DUCHESSE, à part, et regardant toutes les dames.

Laquelle?... Je ne puis deviner... (A la reine qui s'approche.) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, cherchant des yeux Masham.

A merveille... (A part.) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, à voix haute.

Le tri de la reine! (S'approchant de la reine, et à voix basse.) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, sans l'écouter, et cherchant toujours.

Très-bien!... (Apercevant Masham.) C'est lui!...

LA DUCHESSE.

Cela contentera l'opposition.

LA REINE, regardant Masham.

Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vraiment?...

(La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. — Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.)

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

Oui, messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?...

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE.

C'est inouï!...

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

Monsieur l'ambassadeur marquis de Torcy!

(Étonnement général ; tout le monde se lève et le salue. — Bolingbroke va au devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.)

LA REINE, d'un air gracieux.

Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu... nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, bas à la reine.

Rien de plus... de grâce, prenez garde.

LA REINE, se tournant vers Bolingbroke qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix :

Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, s'inclinant avec respect.

Ah ! madame... que de bontés !...

LE MARQUIS DE TORCY, bas à Bolingbroke.

Je reçois à l'instant la lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, de même.

Je le sais...

LE MARQUIS DE TORCY, de même.

Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, de même.

Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

LE MARQUIS DE TORCY, de même.

Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?...

BOLINGBROKE, de même.

Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS DE TORCY, de même.

Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, de même.

Non, d'un allié bien léger... et bien fragile...

(On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.)

LA DUCHESSE, de l'autre côté, et s'adressant à la reine.

Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partenaires?

LA REINE.

Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE.

Lady Abercromby...

LA REINE.

Non! (Montrant une dame qui est près d'elle.) Lady Albermale.

LADY ALBERMALE.

Je remercie Votre Majesté!...

LA DUCHESSE, à part.

Et moi aussi. (Regardant lady Albermale.) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (Haut.) Et pour la troisième personne?

LA REINE.

La troisième? — Eh! mais... (Apercevant le marquis de Torcy qui s'approche d'elle.) Monsieur l'ambassadeur...

(Mouvement général d'étonnement et joie de Bolingbroke.)

LA DUCHESSE, bas à la reine, avec reproche.

Un pareil choix... une pareille préférence..

LA REINE, de même.

Qu'importe!

LA DUCHESSE, de même.

Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, de même.

Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, de même.

On va penser... on va croire...

LA REINE, de même.

Tout ce qu'on voudra!

(Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine qu'il conduit à la table du tri et s'assied entre elle et lady Albermale. — La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur et passe du côté gauche.)

BOLINGBROKE, près d'elle et à voix basse.

C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté ; c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, avec dépit.

Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE.

Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE.

En effet...

(Elle veut faire un pas.)

BOLINGBROKE, la retenant.

Mais au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE.

Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, jouant toujours et ayant l'air de répondre au marquis.

Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (Avec émotion et s'adressant à Masham.) Monsieur Masham ! (Masham s'incline.) je vous demanderai un verre d'eau !

LA DUCHESSE, poussant un cri et faisant un pas vers la reine.

O ciel !

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, duchesse ?

LA DUCHESSE, furieuse et cherchant à se contenir.

Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi ! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, toujours assise et se retournant.

Que voulez-dire, et d'où vient cet emportement ?

LA DUCHESSE.

Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE et LE MARQUIS DE TORCY, voulant la calmer.

Madame la duchesse !...

LADY ALBERMALE.

C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, avec dignité.

Quoi donc !... qu'ai-je oublié ?

LA DUCHESSE, troublée et cherchant à se remettre.

Le droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes

charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, étonnée.

Tant de bruit pour cela!... (Se retournant vers la table de jeu.) Eh bien! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Moi!

BOLINGBROKE, à la duchesse à qui Masham présente en ce moment le plateau.

Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.

Ah!...

LA REINE, avec impatience.

Eh bien, madame... m'avez-vous entendue? et ce droit réclamé avec tant d'insistance...

(La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.)

LA REINE, se levant avec vivacité.

Ah! vous êtes d'une maladresse...

(Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite près de la reine.)

LA DUCHESSE.

C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, avec aigreur.

Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSE, de même.

Après les services que je lui ai rendus...

LA REINE, de même.

Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE.

Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE.

Je l'accepte !

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !...

LA REINE.

Je ne vous retiens plus... Milords et mesdames, vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, bas à la duchesse.

Duchesse, il faut céder !...

LA DUCHESSE, à part, avec colère.

Jamais !... Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu ! (Haut à la reine.) Encore un mot, madame !... En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, à part.

Que veut-elle faire ?

LA DUCHESSE, montrant Bolingbroke.

Sur la plainte de milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE, à Bolingbroke.

C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ M. Masham, que voici !

LA REINE, avec douleur.

Masham !... il serait vrai !...

MASHAM, baissant la tête.

Oui, madame !...

LA DUCHESSE, contemplant la douleur de la reine, et bas à Bolingbroke.

Je suis vengée !...

BOLINGBROKE, de même et avec joie.

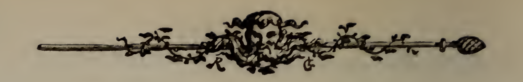
Mais nous l'emportons!

LA DUCHESSE, fièrement.

Pas encore, messieurs!

(Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. — La reine, appuyée sur Abigaïl, rentre dans ses appartements et la duchesse sort par le fond.)





ACTE CINQUIÈME

Le boudoir de la reine. — Deux portes au fond. — A gauche, une fenêtre avec un balcon. — A droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine. — A gauche, une table et un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, entrant par la porte du fond à gauche.

« Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine », m'a écrit Abigaïl !... M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi !... Est-ce Sa Majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler?... Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a enfin eu lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies, qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux !... je croyais qu'aux yeux de toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est arrêtée à temps !... elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... La duchesse en disgrâce, les wighs furieux, le bill rejeté; bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'Etat... (Réfléchissant.) Alors... et dès que je serai ministre...

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, entrant par la porte du fond à droite.

ABIGAIL.

Ah! milord! vous voilà!

BOLINGBROKE.

Oui... je m'occupais du ministère.....

ABIGAIL.

Lequel?

BOLINGBROKE.

Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAIL.

Au contraire!... nous en sommes plus loin que jamais!

BOLINGBROKE.

Que me dites-vous?

ABIGAIL.

Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (Vivement.) qui ne risque rien... n'est-ce pas?

BOLINGBROKE.

Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAIL.

Et pour la suite...

BOLINGBROKE.

Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAIL, naïvement.

Ah! vous me faites trembler!

BOLINGBROKE, vivement.

Et moi aussi!... Achevez donc!

ABIGAIL.

Eh bien! sont arrivés chez la reine... milady... milady... une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE.

Lady Abercromby?

ABIGAIL.

C'est cela... avec lord Devonshire et Walpool.

BOLINGBROKE.

Des amis de la duchesse...

ABIGAIL.

Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE.

C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAIL.

Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti wigh était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE.

Et la reine, qu'a-t-elle répondu?

ABIGAIL.

Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE.

Qu'il fallait donner.

ABIGAIL.

Est-ce que je m'y connais?

BOLINGBROKE.

Qu'importe?... demandez à la moitié des conseillers de la couronne!... Enfin, qu'est-il arrivé?

ABIGAIL.

La reine hésitait encore, lorsque lady Abercromby lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE.

Qu'a-t-elle pu lui dire?

ABIGAIL.

Je l'ignore!... J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham!... (Vivement.) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine, jusque-là froide et sévère, a dit, d'un air de bonté: N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, avec colère.

La duchesse! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAIL.

Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ: Venez! pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE.

Avec qui?

ABIGAIL.

Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, avec impatience.

Eh bien?

ABIGAIL.

Eh bien!... il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clef des petits appartements, (Montrant

la porte à droite.) cette clef qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue!...

BOLINGBROKE, avec impatience.

Je le sais!

ABIGAIL.

La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera... et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy aujourd'hui même...

BOLINGBROKE.

O faiblesse de femme et de reine!... Et au moment où nous tenions la victoire...

ABIGAIL.

Y renoncer à jamais!

BOLINGBROKE.

Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi!... je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours!... Cette réconciliation... cette entrevue... à quel moment?

ABIGAIL.

Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE.

Il faut que je parle à la reine!...

ABIGAIL.

Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, se frappant la tête.

Mon Dieu!... mon Dieu, que faire?... Il faut pourtant que je la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai! Mais pour tout cela une demi-heure!...

ABIGAIL, lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre.

Quel bonheur!... c'est la reine!

BOLINGBROKE, respirant.

Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir!...

ABIGAIL.

Oui, milord!... Que Dieu le protége!...

(Abigaïl sort par la porte du fond à droite.)

SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, à part.

Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée!... (Levant les yeux, et gaiement.) Ah! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, souriant, avec ironie.

J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté!... C'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE.

L'oublier, dites-vous?... plût au ciel! Mais le moyen!... il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... aussi je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE.

Et l'on vous réconcilie?...

LA REINE.

Bien malgré moi... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse (Geste d'étonnement de Bolingbroke.) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier! (Étourdiment.) Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (Gravement.) Mais le petit Masham... ce que vous m'en aviez dit!...

BOLINGBROKE.

Eh bien?...

LA REINE, souriant avec contentement.

Erreur complète!

BOLINGBROKE, à part.

C'est donc cela!

LA REINE.

Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?

LA REINE, souriant.

J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!... c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!

BOLINGBROKE, souriant.

Votre Majesté appelle cela une raison!...

LA REINE, d'un ton sévère.

Certainement. (Riant.) Et puis, réfléchissez... raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ains dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, riant et toujours à demi-voix.

La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir, Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Avec qui?... on l'ignore!... il est même douteux que ce soit vrai... mais, si Votre Majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, vivement.

Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE.

Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, vivement.

Oui, madame!

LA REINE, avec colère.

Hier! avec lui!... ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence?

BOLINGBROKE, vivement et avec chaleur.

Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à

toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici, sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi une fois rentrée ici... à la cour...

LA REINE, *à part.*

Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE, ABIGAIL, *accourant par la porte du fond à droite.*

ABIGAIL, *tout émue, accourant près de Bolingbroke.*

Milord... milord...

LA REINE, *avec colère.*

Qu'y a-t-il?

ABIGAIL.

Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse.

LA REINE.

La duchesse! (*Passant au milieu du théâtre.*) Eh! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAIL.

Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE.

Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE.

Intention manifeste!

THOMPSON, se présentant à la porte du fond.

Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de Sa Majesté.

LA REINE.

Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!... qu'elle ait, dès demain, à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clefs de nos appartements, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez!...

ABIGAÏL, stupéfaite.

Quoi, il serait possible?...

BOLINGBROKE, froidement.

Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL.

Oui, milord. (A part.) Ah! ce Bolingbroke est un démon!

(Abigaïl sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans son fauteuil, à droite du spectateur.

Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, avec exaltation, et comme fière de son courage.

N'est-ce pas!... Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE.

Nous le voyons bien!

LA REINE, avec colère.

C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE.

C'est un état de choses intolérable...

LA REINE.

Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, vivement.

C'est ce que nous disons depuis longtemps!... Parlez!... mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, se levant.

Mes ordres... certainement!... je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie... Mais, dites-moi, et Masham?...

BOLINGBROKE.

Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la Chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, avec agitation.

C'est bien!... je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, vivement.

Le maréchal?

LA REINE.

Eh! non... Masham!...

BOLINGBROKE, à part.

Toujours Masham!...

LA REINE, de même.

Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux!

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA REINE.

Il vous a privé d'un parent que vous aimiez, et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, vivement.

Au contraire... elle sera enchantée!... ils sont brouillés... une guerre à mort.

LA REINE, dont la colère tombe tout à coup.

Ah!... (D'un ton radouci.) Vous ne me disiez pas cela!

BOLINGBROKE, à demi-voix, et riant.

Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée... qu'il en aimait une autre!

LA REINE, vivement.

En êtes-vous sûr?... qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, de même.

Mon jeune prisonnier!... qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, avec contentement.

Voilà qui est bien différent... (Se reprenant.) Je veux dire bien singulier... (En riant.) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE.

Oui, madame!... (Vivement.) Dès ce soir, Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu!... L'ordonnance de dissolution...

LA REINE.

C'est bien!

BOLINGBROKE, de même.

Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, de même.

A merveille!

BOLINGBROKE.

Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

LA REINE.

Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE.

Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE.

Parce que je réponds de lui!... parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... mais ce soir... quand tout le monde sera retiré... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE.

Je comprends!

BOLINGBROKE, remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond.

Je délivrerai mon prisonnier, que nous interrogerons... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, avec joie.

C'est bien!... c'est bien...

(En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.)

LA DUCHESSE, apercevant Bolingbroke.

Dieu! Bolingbroke!

(Elle referme vivement la porte.)

LA REINE, s'arrêtant à ce bruit.

Silence!

BOLINGBROKE.

Qu'est-ce donc?

LA REINE, montrant le cabinet à droite.

Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (Revenant à lui gaiement.) Non... A ce soir!..... à bientôt!

BOLINGBROKE, s'éloignant.

Masham sera ici... avant onze heures.

(Bolingbroke est sorti par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VI.

LA REINE, qui vient de le reconduire, aperçoit, en redescendant le théâtre, ABIGAIL qui entre par la porte du fond à droite.

LA REINE, allant s'asseoir sur le canapé à gauche.

Ah ! te voilà, petite! eh bien!... et la duchesse?

ABIGAIL.

Ah! si vous saviez !

LA REINE, s'asseyant.

Viens ici près de moi !... (A Abigaïl qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc ! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAIL.

Rien!.. mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits !...

LA REINE, souriant.

Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAIL, étonnée.

Que dites-vous?

LA REINE.

Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi ! car d'aujourd'hui je commande, je règne!... Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse ?

ABIGAIL.

J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle

a dit à a duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendu, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit : « Quand je devrais me perdre, je déshonorerai la reine !... »

LA REINE.

O ciel !...

ABIGAIL.

Et puis elle a ajouté : « Il vient de m'arriver d'importantes nouvelles dont je profiterai... » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage !

LA REINE.

De quelles nouvelles voulait-elle parler ?

ABIGAIL.

De nouvelles importantes !

LA REINE.

Qu'elle vient d'apprendre ?...

ABIGAIL.

Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE.

Ou plutôt de cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir...

ABIGAIL.

Où est le mal?

LA REINE.

En effet, car hier si je désirais, et devant toi, interroger Masham... c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité !

ABIGAIL.

Ce qui est bien permis ! surtout à une reine !

LA REINE.

Tu crois ?

ABIGAIL.

C'est un devoir! (Vivement.) Et puis enfin qu'aurait-elle à dire?... Vous ne l'avez pas vu, (A part.) grâce au ciel! (Avec satisfaction.) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible!

LA REINE, avec embarras.

Et si cela ne l'était pas?

ABIGAIL, effrayée.

Que voulez-vous dire?

LA REINE, avec joie.

Tu ne sais pas, Abigaïl, il va venir, je l'attends!

ABIGAIL, vivement.

Vous, madame!

LA REINE, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc?

ABIGAIL, avec émotion.

Je tremble!... j'ai peur.

LA REINE, avec reconnaissance et se levant.

Pour moi!... Rassure-toi!... aucun danger...

ABIGAIL.

Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement!... à une pareille heure!... Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!... et c'est impossible...

LA REINE, lui montrant la porte du fond à gauche qui vient de s'ouvrir.

Tais-toi!... le voici!

ABIGAIL, voulant courir à Masham.

O ciel!

LA REINE, la retenant.

Ne me quitte pas!

ABIGAIL, avec jalousie.

Oh! non, madame, non certainement!

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAIL.

(Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui avec émotion et sans lui parler lui fait signe de la main d'avancer.)

LA REINE, bas à Abigaïl.

Ferme ces portes... et reviens!

Abigaïl ferme la porte du cabinet à droite et celles du fond et revient vivement se placer près de la reine.)

MASHAM.

Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance!...

LA REINE, avec bonté et prenant les papiers.

C'est bien, je vous remercie!

MASHAM.

Je dois les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

LA REINE.

C'est vrai!... je l'oubliais!... (Elle passe près de la table à gauche et s'assied. — Regardant les papiers.) Ah! mon Dieu! comme en voilà!...

(Ell eôte ses gants, prend une plume et signe vivement et sans les lire les diverses ordonnances. — Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigaïl qui est de l'autre côté, à l'extrémité à droite.)

MASHAM.

Eh! mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAIL, à demi-voix, avec émotion.

Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse...

MASHAM, avec joie.

Est-il possible?

ABIGAIL, de même.

La faveur de la reine ! Et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, étonné.

Eh ! pourquoi?...

ABIGAIL.

Pour vous!... Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant ?

MASHAM, vivement.

Pouvez-vous le demander!

ABIGAIL, tremblante.

Eh bien ! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM.

Que dites-vous?

ABIGAIL.

Silence!... (Lui montrant la reine qui a achevé de signer, et qui s'avance vers lui.) La reine vous parle.

LA REINE.

Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM.

Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre !

LA REINE.

C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera, sans doute, de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM.

Je ne crains rien!... il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE.

Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien mieux encore, celle de la duchesse ! (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. — Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM.

Moi, madame... jamais!

LA REINE.

Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM.

Ah! qu'importe le rang et la puissance ?... on y songe peu quand on aime. (Regardant Abigaïl qui est debout derrière la reine.) Et j'aime ailleurs !...

(Abigaïl fait un geste d'effroi.)

LA REINE, baissant les yeux.

Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, avec amour et regardant Abigaïl.

Plus que je ne peux vous dire... (Se reprenant.) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; et punissez-moi, madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, se evant brusquement.

Taisez-vous !... N'entendez-vous pas ?...

ABIGAIL, montrant la porte du cabinet à droite.

On frappe à cette porte !

MASHAM, montrant les portes du fond.

Ainsi qu'à celles-ci !

ABIGAIL.

Et ce bruit au dehors!... Les appartements se remplissent de monde...

LA REINE.

Comment fuir maintenant?... (A part, avec effroi.) Et cette phrase de la duchesse! (Haut.) Si on le voit ici...

ABIGAIL.

Là, sur ce balcon...

(Masham s'élance sur le balcon à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.)

LA REINE.

C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAIL.

Oui, madame... mais du calme... du sang-froid!

LA REINE.

Oh! j'en mourrai!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; Abigaïl va ouvrir les portes du fond. — Paraissent LA DUCHESSE et plusieurs SEIGNEURS DE LA COUR; BOLINGBROKE entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent plusieurs DEMOISELLES D'HONNEUR.

LA REINE.

Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel! la duchesse... Une pareille audace!...

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle dans l'appartement.

Me sera pardonnée par Votre Majesté, car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, avec impatience.

Lesquelles?

LA DUCHESSE, examinant toujours l'appartement.

Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la

ville... (A part, regardant le balcon.) Il ne peut être que là. (Haut.) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, froidement.

C'est vrai !

LA DUCHESSE, courant à la fenêtre. Abigaïl fait quelques pas pour la retenir et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.

Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple ?...

BOLINGBROKE.

Qui demande la paix !...

LA DUCHESSE, qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.

Ah !... monsieur Masham... dans l'appartement de la reine !...

LA REINE, à part, et voyant paraître Masham.

C'est fait de moi !

ABIGAIL, bas à la reine.

Non !... je l'espère !... (Tombant à ses genoux.) Grâce, madame !... grâce !... c'est moi qui à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, avec colère.

Quelle audace !... Vous osez soutenir...

ABIGAIL, baissant les yeux.

La vérité !

MASHAM, s'inclinant.

Que Sa Majesté nous punisse tous deux !

LA REINE, bas à Bolingbroke.

Bolingbroke, sauvez-nous !

BOLINGBROKE, s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond et prenant le milieu du théâtre.

Permettez !... J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, s'adressant à Bolingbroke.

Et moi... je demanderai à milord, comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, se tournant vers l'assemblée.

Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, milords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill, sa femme!...

LA REINE et LA DUCHESSE, poussant un cri.

O ciel!...

LA REINE, avec agitation.

Messieurs!... messieurs!... (Leur faisant signe de s'éloigner.) Un instant... je vous prie!...

(Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.)

LA REINE, à demi-voix.

Ah! qu'avez-vous fait?...

BOLINGBROKE, de même.

Vous m'avez dit de vous sauver... (A la reine qui ne peut cacher son émotion.) Allons, ma souveraine!... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour Votre Majesté?

LA REINE, avec courage et comme ayant pris sa résolution.

Non!... (A demi-voix.) Dites-leur d'approcher.

(Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.)

LA REINE, avec émotion et à voix basse à Abigaïl.

Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévouement... et ma reconnaissance... mon amitié vous sont à jamais acquises...

ABIGAIL, à la reine, avec épanchement.

Ah! madame... si vous saviez...

BOLINGBROKE, lui coupant la parole.

Silence!...

(Il fait un signe à Masham, qui à son tour s'avance près de la reine.)

LA REINE.

Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, bas à Masham.

Refusez!

LA REINE.

Je sais que d'autres idées, peut-être... mais, par le dévouement que vous lui portez... votre reine vous le demande...

MASHAM.

Moi, madame...

LA REINE.

Elle vous l'ordonne!

(Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre.)

LA REINE, s'adressant aux personnes de la cour et prenant le milieu du théâtre.

Milords et messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditons depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles, et décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, qni est placé à droite entre Masham et Abigaïl, bas à Abigaïl.

Eh bien, Abigaïl... mon système n'a-t-il pas raison? Lord Marlborough renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, lui remettant les papiers que la reine a signés.

Bolingbroke, ministre!...

BOLINGBROKE.

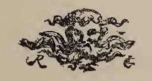
Et tout cela, grâce à un verre d'eau!





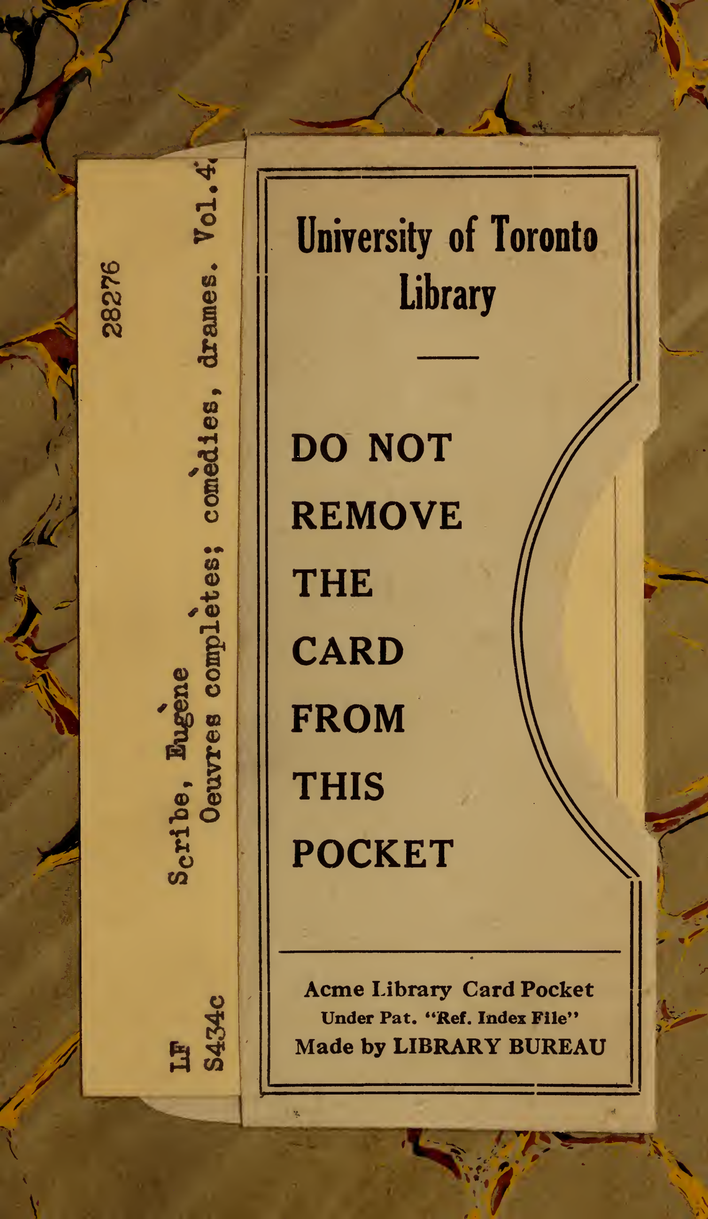
TABLE

—




INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·




28276
Scribe, Eugène
Oeuvres complètes; comédies, drames. Vol.4
LF
S434c
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

